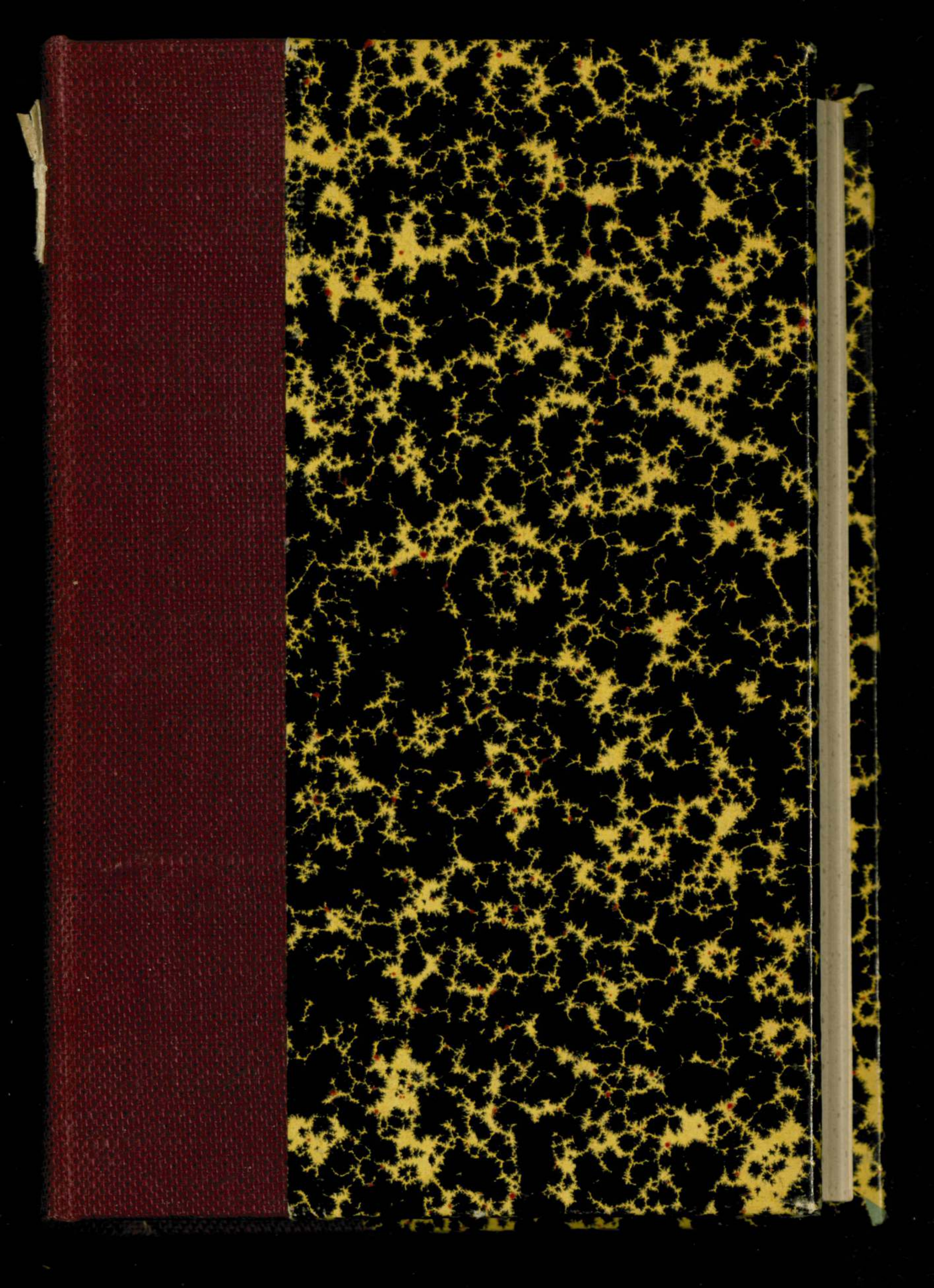
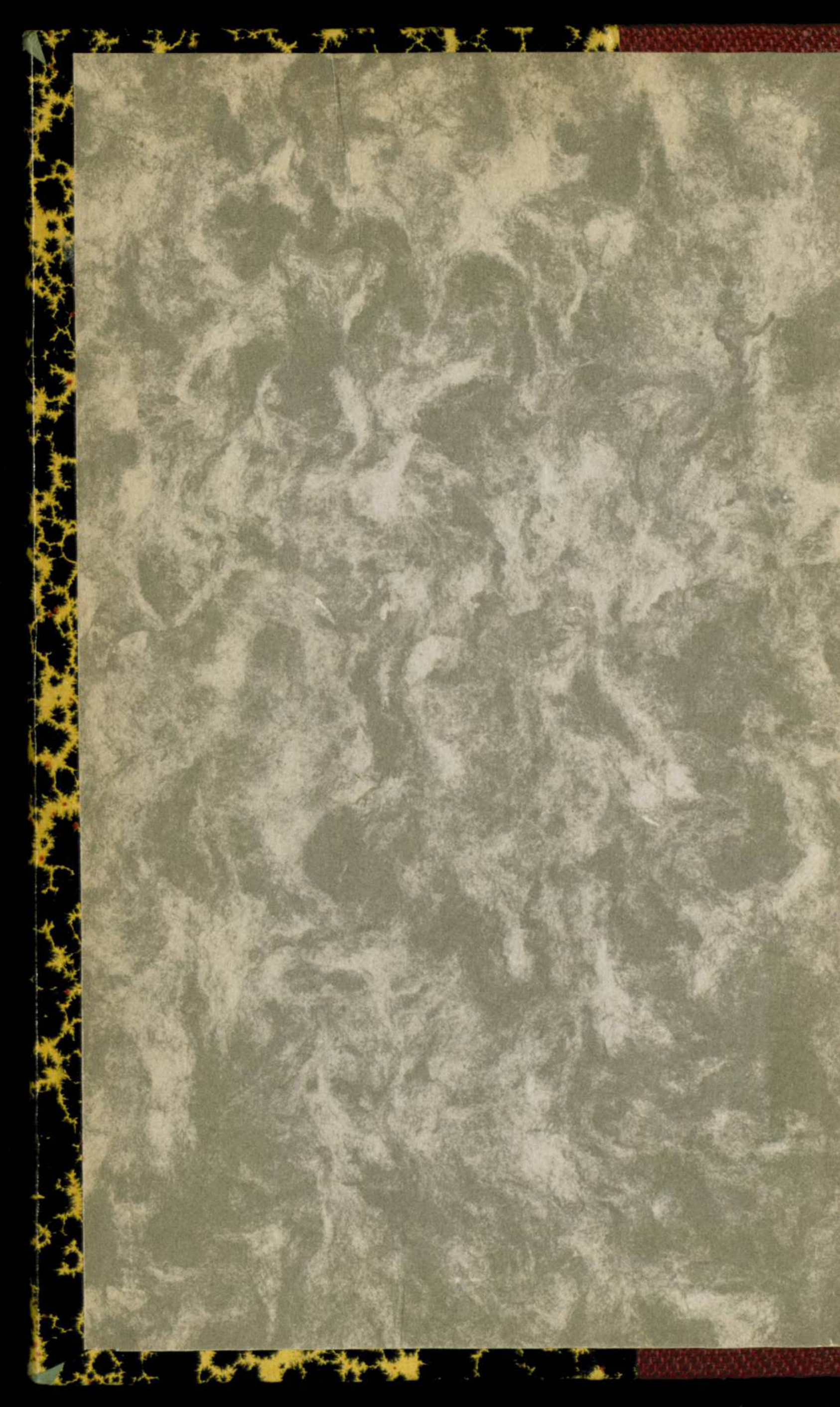


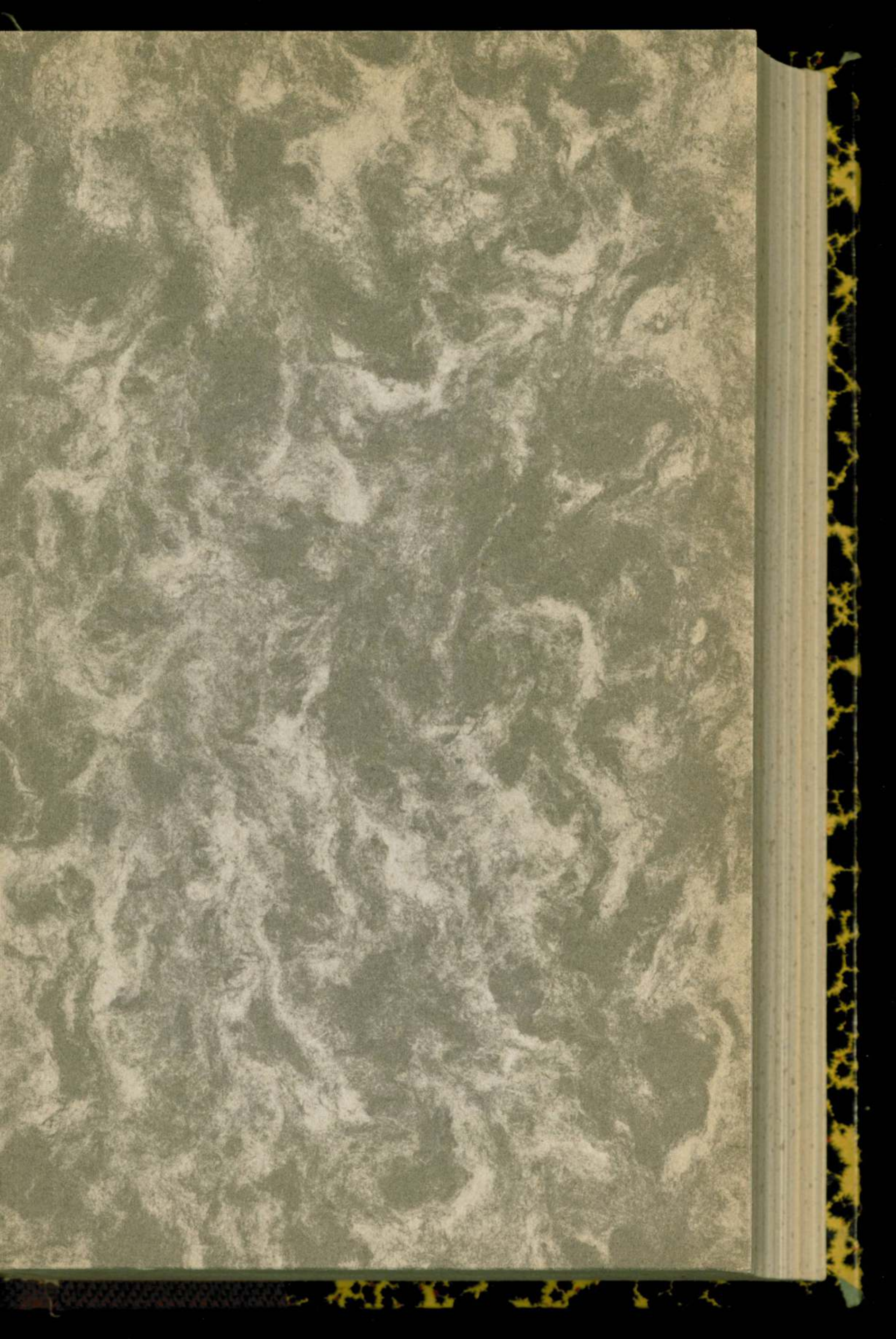
A. NEUMANN

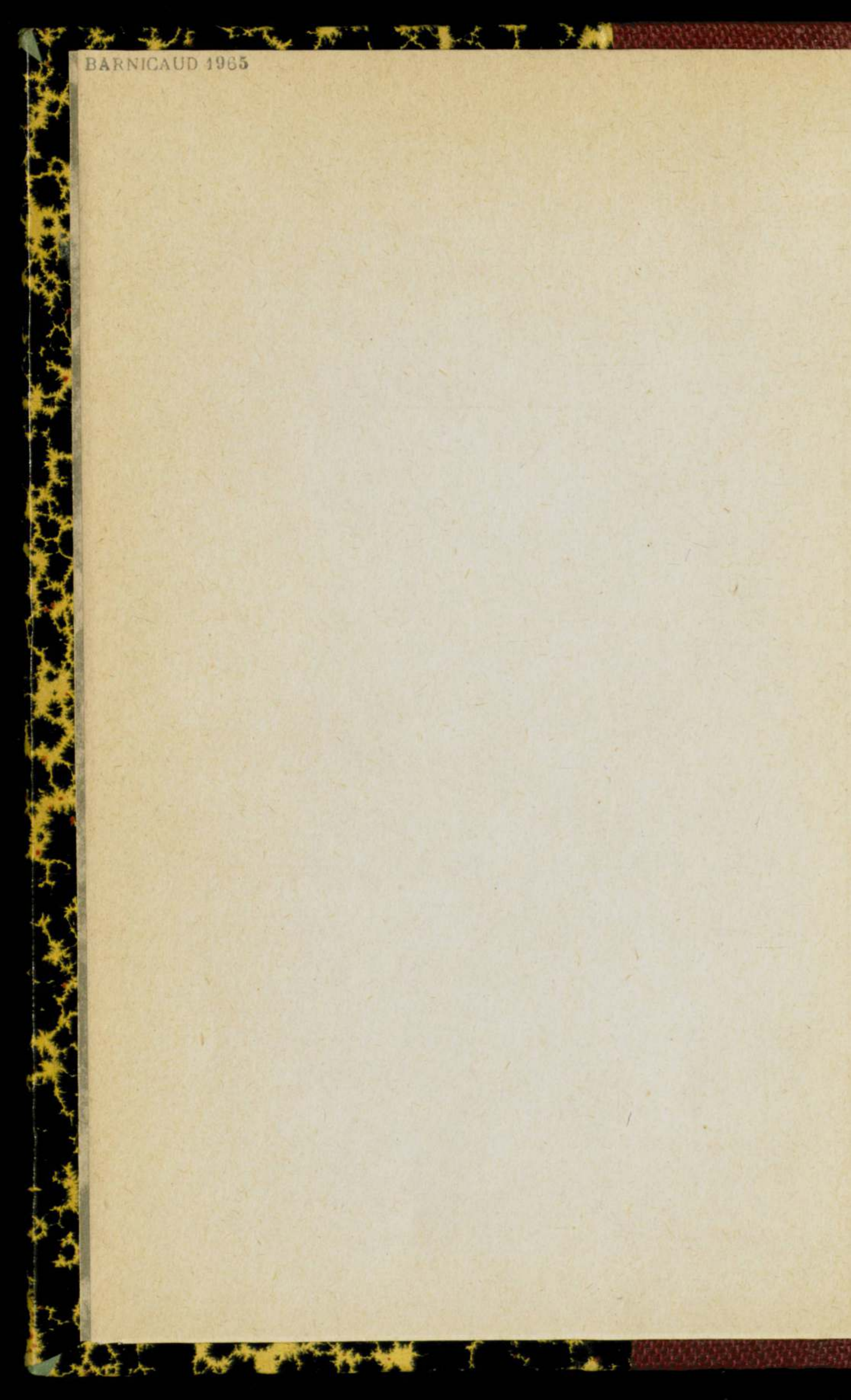
SOUVENIRS
SUR
WAGNER










BARNICAUD 1965

ANGELO NEUMANN

Souvenirs

SUR

Richard Wagner

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR

MAURICE RÉMON & WILHELM BAUER

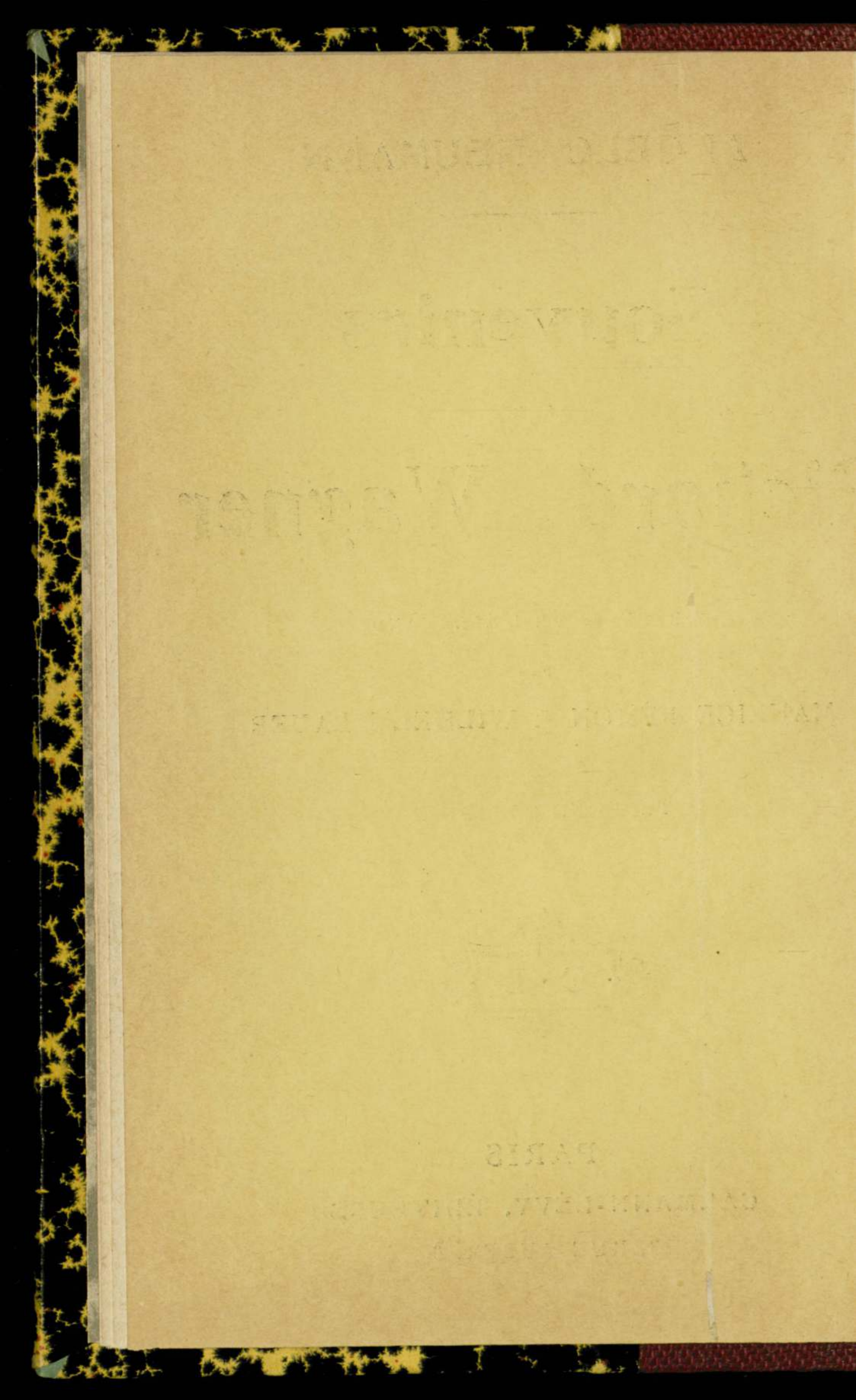
TROISIÈME ÉDITION



PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3



SOUVENIRS

SUR

RICHARD WAGNER

ANGELO NEUMANN

SOUVENIRS

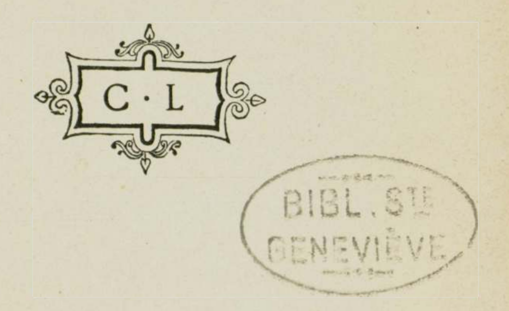
SUR

RICHARD WAGNER

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

MAURICE RÉMON ET WILHELM BAUER



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

I

SOUVENIRS LOINTAINS

I

VIENNE

Ma première connaissance avec la muse de Richard Wagner, je la dois à mon professeur de chant, madame Thérèse Stilke-Sessi, une sœur du célèbre peintre Stilke, de Berlin, et qui jouissait alors d'une très grande réputation à Vienne. C'était vers 1860; j'avais dix-neuf ans, et entre autres rôles, j'étudiais sous la direction de mon éminent maître, celui de Wolfram d'Eschenbach, pour lequel elle sut m'inspirer de l'enthousiasme.

Je relève ce fait, parce que, à cette époque, tout directeur ou agent théâtral regardait comme chose absolument extraordinaire de trouver le rôle de Wolfram dans le répertoire d'un chanteur.

Cependant j'étais alors si peu « wagnérien », que lors d'une représentation, d'ailleurs magistrale, du

Vaisseau fantôme, à l'opéra impérial de Vienne, je quittai le théâtre après le duo du deuxième acte qui me paraissait ennuyeux et interminable, sans même attendre le troisième acte.

La distribution mérite d'être donnée ici :

SENTA . . .	LOUISE DUSTMANN.
MARY. . . .	CAROLINE BETTELHEIM.
DALAND. . .	KARL MEYERHOFER.
ERIK	GUSTAVE WALTER.

Jean Nepomuck Beck chantait le Hollandais; Henri Esser conduisait l'orchestre.

Après un engagement à Presbourg et à Dantzig, j'entrai, en 1862, à l'Opéra impérial de Vienne.

C'est vers cette époque que Richard Wagner arriva à Vienne, où il devait faire un assez long séjour, et où il était venu pour surveiller les études de son *Tristan*. Après quarante-sept répétitions au piano, on reconnut que l'opéra était absolument injouable et on y renonça. En même temps, Wagner chercha à prendre contact avec le public viennois en donnant plusieurs grands concerts, qui eurent lieu au théâtre *An der Wien*. Comme il demeurait à l'hôtel de l'Impératrice-Élisabeth et que j'habitais moi-même tout près, je le rencontrais fréquemment dans la rue, au sortir de ses répétitions : tout en marchant, il se parlait à lui-même et agitait un grand mouchoir rouge. Il portait généralement, sur sa chevelure châtain foncé, un chapeau haut de forme; un gros pardessus marron, rarement boutonné, l'enveloppait.

Sa présence donnait du mouvement et de la vie au monde artistique de Vienne; de tous côtés la question wagnérienne était posée et discutée avec passion. Moi-même j'avais, avec la plupart de mes camarades, pris parti pour le Maître, et j'étais témoin de ses triomphes à la salle des concerts. Ils furent particulièrement éclatants au concert Tansig, qui eut lieu dans la grande Salle de bal. Après l'ouverture du *Freyschütz*, que Wagner dirigeait, l'enthousiasme du public devint du délire! Le Maître parut ravi du succès, et caressa de la main Richard Lévy, le premier instrumentiste du quatuor à vent, à qui il avait fait travailler sa partie. Je le vois encore, debout sur l'estrade, son inévitable mouchoir de couleur à la main, s'inclinant devant l'auditoire enthousiasmé, et s'efforçant de calmer cet enthousiasme, en murmurant tout bas : « Allons, allons! C'est assez! Allons, allons, allons! ça suffit. »

Wagner assista à une représentation de *Lohengrin*, au vieux théâtre de la Porte de Carinthie. Il occupait la loge directoriale. Pendant un entr'acte, il vint sur la scène, accompagné du directeur d'alors, le Romain Matteo Salvi. Les chefs d'emploi lui furent présentés, et il adressa à chacun de nous quelques courtes paroles d'éloge, que nous ne pûmes prendre, hélas! que comme de simples formules de politesse. Car, dans une lettre à Hellmesberger, il s'est exprimé sur les artistes qui avaient, ce soir-là, chanté *Lohengrin*, d'une façon qui prouvait qu'il n'avait guère été satisfait.

La distribution était la suivante :

LOHENGRIN .	ALOYS ANDER.
TELRAMUND.	JEAN NEPOMUCK BECK.
LE ROI	Dr KARL SCHMIDT.
LE HÉRAULT.	ANGELO NEUMANN.
ELSA	LOUISE DUSTMANN.
ORTRUDE. . .	MARIE VON DESTINN.

HENRI ESSER dirigeait l'orchestre.

Etant donné le peu de pratique que l'on avait encore des opéras wagnériens, il était naturel qu'il ne fût pas facile de satisfaire le Maître; le public, de son côté, était encore peu familiarisé avec la manière et le style du compositeur; et, tandis que les amateurs d'opéras assistaient jusqu'au bout, à la représentation des *Huguenots*, du *Prophète*, etc., ils regardaient cela comme au-dessus de leurs forces, quand on donnait *Lohengrin* ou *Tannhäuser*.

« Comment? Vous avez entendu *Lohengrin* en entier? » me disait-on, lorsque tard dans la nuit, j'allais retrouver mes camarades au restaurant, après le théâtre.

J'avais, en effet, l'habitude, à cette époque déjà, de ne manquer aucune représentation des œuvres de Wagner.

Au printemps de 1864, je vins à Stuttgart, en représentations. J'y avais été engagé par l'ancien directeur de l'Opéra impérial, Charles Eckert, qui, pour des raisons personnelles, avait échangé sa position de Vienne, contre une situation analogue au théâtre

royal de Stuttgart. Je débutai dans *Don Juan*, que je jouai après une seule répétition. Rentré chez moi, à l'hôtel Marquardt, je me mis au lit, mais je ne pus dormir, grâce à mon voisin de chambre, qui ne cessait d'arpenter la pièce et dont les souliers craquaient. Le bruit devint à la longue tellement insupportable, que je demandai au garçon quel était le personnage qui arpentait ainsi sa chambre, tel un lion prisonnier dans sa cage. Je ne fus pas médiocrement surpris en apprenant que mon bruyant voisin n'était autre que Richard Wagner.

Lorsque je vis mon hôtelier je lui exprimai ma surprise et ma joie d'avoir Richard Wagner comme voisin de chambre. Marquardt, qui avait la réputation d'être un fervent ami des arts, me dit, en confidence, que le Maître se trouvait dans des embarras d'argent tels qu'il ne pouvait pas venir à la table d'hôte. Il me priait de dire à Wagner qu'il n'avait qu'à venir librement à table d'hôte, qu'il était prêt à lui donner les plus belles pièces de sa maison et qu'il ne lui réclamerait pas d'argent, tellement il était heureux de le savoir sous son toit. Je lui répondis que je ne connaissais pas Wagner personnellement, mais je fis part de l'offre de Marquardt à Eckert, qui était, avec sa femme, presque l'unique relation que le compositeur eût alors à Stuttgart. Eckert me confirma que Wagner se trouvait dans une situation financière des plus gênées, mais ne crut pas devoir accepter les offres si bienveillantes de Marquardt :

« Ma femme, ajouta Eckert, a écrit à Vienne pour avoir sept cents florins, sur un petit capital qu'elle y possède : Wagner attend l'arrivée de cette somme pour quitter Stuttgart et partir pour la Suisse. »

Le soir, on donnait *Don Juan* à l'Opéra. Wagner était assis aux fauteuils d'orchestre, et se montra satisfait de la manière dont nous chantâmes. Weissheimer prétend que « mes jambes démesurément longues, fourrées dans un immense maillot blanc », avaient fait rire le Maître; je ne me permettrai pas de mettre en doute son affirmation, bien que ceux qui me connaissent doivent avoir de la peine à me retrouver dans ce portrait. Il se peut, après tout, que mes jambes parussent plus longues, dans le costume, d'ailleurs magnifique, dans lequel je jouais le rôle à Vienne. Après une seconde représentation, où j'avais joué le rôle du chasseur dans *le Siège de Grenade*, je rentrais chez moi, dans la nuit, en compagnie de Sontheim, lorsque je rencontrai Eckert et sa femme. Eckert me félicita du très grand succès que j'avais remporté dans la soirée, et que le baron Gall, l'intendant du théâtre, venait de lui confirmer et s'excusa de n'avoir pu assister à la représentation. Il avait reçu, dans la journée, un télégramme lui annonçant la mort de son frère à Vienne. Nous nous étions déjà séparés lorsqu'il me rappela : « Neumann, est-ce que vous savez déjà que Wagner a été appelé à Munich par une dépêche du roi de Bavière, et qu'il est parti dans la journée? » Ainsi, à l'heure décisive de sa vie,

alors que sa situation se trouva subitement transformée, j'avais habité porte à porte avec lui et par l'intermédiaire d'Eckert j'avais, en quelque sorte, été mêlé à ce changement dans sa destinée. Le lendemain, Eckert et sa femme me donnèrent de plus amples détails sur cet appel du roi de Bavière, mais pour moi je n'ai pas vu Wagner pendant son séjour à Stuttgart, au mois de mai 1864, je ne lui ai pas parlé. Cet exposé véridique des faits rectifiera les petites erreurs que renferment les *Souvenirs* de Weissheimer, en ce qui concerne l'épisode de Stuttgart, et aussi en ce qui concerne ma propre personne.

Le second événement, dont ma mémoire a gardé le souvenir et que je veux relater ici, c'est la première représentation, à l'Opéra impérial de Vienne, des *Maîtres Chanteurs* que Jean Herbeck fit triompher, en dépit de l'opposition de ses chefs immédiats et de tout le personnel du théâtre. On ne comprenait pas pourquoi il s'était fait l'ardent champion de cette pièce, et les choses allèrent si loin que des fonctionnaires de la Cour assistèrent aux premières répétitions, pour se rendre compte, officiellement, si l'opéra était réellement « impossible » à représenter, comme le bruit en courait. J'étais, personnellement, du petit nombre de ceux qui subissaient le charme enchanteur de cette musique, et le rôle du veilleur de nuit, qui m'était dévolu, me permit d'entendre l'œuvre, dans la salle, pendant les répétitions, et d'en jouir pleinement ! On sait qu'à la représen-

tation publique, il y eut de bruyantes manifestations. Habituellement, quand on jouait du Wagner, c'étaient les admirateurs du Maître qui manifestaient leur enthousiasme par l'ardeur de leurs démonstrations bruyantes : cette fois, c'étaient surtout ses adversaires qui s'agitaient, et vers la fin du deuxième acte, après le chœur de la bataille, avant la seconde apparition du veilleur, il s'éleva un tel vacarme dans la salle, que je faillis manquer mon attaque finale. La lutte ne dura pas moins de dix minutes, après la chute du rideau, entre les adversaires et les partisans de l'auteur.

Un incident fortuit offrit, dans la suite, aux antiwagnériens, une occasion favorable pour manifester leur hostilité à la pièce et la dénigrer : le ténor bouffe de l'Opéra impérial, Jules Campe, qui avait créé avec succès le rôle de Beckmesser à Vienne, tomba malade au bout de six mois, et fut envoyé, par les médecins, à Reichenhall où il mourut, peu après. Les antiwagnériens prétendirent alors que Jules Campe aurait succombé sous le poids écrasant du rôle de Beckmesser ; aujourd'hui, une affirmation pareille nous paraît simplement ridicule.

En mai 1872, Richard Wagner assista à une représentation de *Rienzi* au nouvel Opéra. Jean Herbeck, qui venait d'être nommé directeur de l'Opéra impérial de Vienne à la place de Dingelstedt, et qui avait apporté le plus grand soin à l'étude et à la mise en scène de l'œuvre, dont il dirigeait lui-même l'exé-

cution, accourut en toute hâte, dès que le rideau fut tombé, auprès de Richard Wagner, qui assistait à la représentation dans une loge du milieu, certain que le Maître lui témoignerait sa gratitude par une parole réconfortante. On se figure aisément la déception de celui qui était à la fois le directeur et le chef d'orchestre, lorsque le Maître le reçut avec ces mots : « Je ne confierais même pas une boîte à violon à porter au chanteur à qui vous avez fait jouer Rienzi ! »

A ce séjour de Wagner à Vienne se rattache un autre souvenir plutôt amusant. Le 12 mai, le Maître dirigeait l'orchestre, dans un concert à la nouvelle salle de l'Association musicale; à un passage très délicat du scherzo de la *Symphonie héroïque*, si j'ai bonne mémoire, Richard Lévy, le corniste solo eut le malheur de se tromper de ton, de faire un couac. Un ami de l'artiste, le poète comique Édouard Mauthner, qui était assis au premier rang de l'orchestre, éclata de rire. Pendant l'entr'acte, tout le monde se retrouva dans le foyer réservé aux artistes. Wagner déclara alors qu'il était criminel de se moquer d'un corniste pour un couac, qu'on devait tenir compte de l'énorme difficulté qu'il y avait à tirer d'un ingrat instrument en métal un son absolument parfait, alors qu'il suffisait d'une petite goutte de salive pour compromettre tout l'art de l'exécutant. Puis il embrassa l'artiste, comme s'il voulait, par là, le dédommager de sa mésaventure. Lévy, qui

était fort spirituel, s'avança alors vers Mauthner, et lui dit :

— Mon cher Mauthner, ce n'était guère gentil de votre part de rire de mon couac.

Et comme Mauthner voulait s'excuser, Lévy lui coupa la parole en souriant et ajouta :

— Non, mon cher Mauthner, cela n'était pas gentil de votre part, vous vous êtes même montré très ingrat : car moi, à toutes vos comédies, je n'ai pas ri une fois.

On peut se représenter l'hilarité que souleva cette riposte, et Wagner lui-même s'y associa de tout cœur !

Vers la fin de l'automne de 1875, alors que je faisais encore partie de la troupe de l'Opéra de la Cour, j'eus la bonne fortune d'assister à toutes les répétitions que nécessitaient les études et une nouvelle mise à la scène de *Lohengrin* et de *Tannhäuser*, et j'y étais d'autant plus empressé que mon projet de prendre moi-même la direction d'un théâtre paraissait devoir se réaliser dans un avenir rapproché. Quel incomparable metteur en scène nous avions devant nous ! Comme il savait communiquer son enthousiasme aux artistes et, par ses gestes et sa mimique, réaliser, aux yeux de chacun d'eux, l'idéal auquel il devait tendre ! Durant ces répétitions, j'ai eu l'impression ineffaçable que Richard Wagner a été non seulement le plus grand dramaturge de tous les temps, mais en même temps le plus grand des

metteurs en scène et des acteurs. Aujourd'hui encore, après plus de trente années, j'ai gardé un souvenir ineffaçable de certaines scènes où sa mimique avait quelque chose de prodigieusement expressif. Depuis ce jour-là, je ne peux assister à une représentation de *Tannhäuser* ou de *Lohengrin* sans que, dans ces mêmes scènes, son image ne s'évoque immédiatement à mon esprit !

Avec quel art merveilleux il représentait Tannhäuser, lorsque, après l'enchantement du Vénusberg, il se retrouve dans la vallée, au milieu de la forêt de Thuringe ! Debout, les bras levés, son corps avait la rigidité d'une statue ; puis, à l'arrivée des pèlerins, il se ranimait peu à peu ; un frisson intérieur faisait tressaillir ses membres, et, sous le coup de l'émotion qui l'étreignait, il tombait à genoux et clamait sa détresse : « *Sous le poids de mes péchés je succombe* ». Avec quelle noblesse dans les mouvements et quelle ardeur chevaleresque il représentait Tannhäuser pendant le chant de Wolfram ! avec quel art merveilleux il jouait la grande scène finale du premier acte, indiquait au landgrave ainsi qu'à tous les chevaliers et chanteurs la place qu'ils devaient occuper et les gestes qu'ils devaient faire, jusqu'au moment où la chasse du duc arrive sur la scène avec les chevaux et les chiens !... Tous ceux qui ont assisté à ce spectacle en ont gardé un ineffaçable souvenir.

La manière dont il a réglé l'entrée des invités, à

la quatrième scène du deuxième acte, a été adoptée, depuis, par tous les metteurs en scène. C'est lui qui a indiqué que le landgrave et Élisabeth devaient recevoir leurs hôtes, à leur entrée dans la salle, en tournant le dos au public, et que les pages devaient être empressés à annoncer chaque arrivant. Auparavant, le prince et sa nièce étaient assis sur leur trône, dès le début de l'entrée du cortège, et les pages n'annonçaient les invités qu'une seule fois et en bloc. Autrefois, les derniers qui paraissaient étaient une veuve avec ses deux enfants. Mais ce fut Wagner qui le premier nous montra Élisabeth prenant les deux jeunes filles par la main, après la salutation officielle, et les présentant à tous les hôtes de la Cour où elles paraissaient pour la première fois, puis, les ramenant auprès de leur mère pour aller ensuite s'asseoir sur le trône avec le landgrave.

Dans le tournoi des chanteurs, lorsque Tannhäuser dit : « *O Wolfram, quel chant est le tien!* » Wagner interdit expressément le geste brutal qui consistait à mettre son poing sous le menton du concurrent. Dans le finale, lorsqu'il indiquait à Tannhäuser comment, après son cri de douleur : « *Ah! malheureux que je suis!* » il devait lentement s'effondrer, écrasé sous le poids de sa honte, il nous donnait un chef-d'œuvre d'art dramatique. Passant ensuite au rôle d'Élisabeth, il la montrait, pieusement résignée, gravissant les marches du trône, joignant les mains, le regard dirigé vers le ciel, immobile dans cette attitude exta-

tique, jusqu'à la chute du rideau : une émotion inoubliable nous étreignait tous.

Mais ce fut dans le récit de Tannhäuser qu'il atteignit à des effets absolument sublimes. Une émotion profonde le remplit dès qu'il commence son récit : *Entends Wolfram! entends!* Quand il arrive à la sentence de malédiction prononcée sur lui : *De Dieu, si tu t'es détourné*, etc., on est secoué d'un frisson d'angoisse et d'effroi! Dans toutes ces scènes, nous voyions devant nous un acteur génial.

Dans *Lohengrin* il jouait aux différents acteurs leur rôle, leur indiquant chaque pas et jusqu'aux mouvements qu'ils devaient faire! Je n'oublierai jamais l'expression extatique que prenait sa figure, lorsqu'il revenait vers son cygne : « *Mon cygne aimé, à toi merci.* »

Il est impossible de décrire avec quelle âme il chantait *Lohengrin* tout entier. Il indiqua à Elsa toute sa mimique, toutes ses attitudes, jusqu'aux moindres mouvements des bras, pendant toute la longue scène qui a lieu devant le roi. Lorsque nous le vîmes, dans son costume de tous les jours, se coiffer du casque de Lohengrin, saisir son épée et son bouclier et se précipiter sur Telramund, nous ne pûmes nous empêcher de sourire. Mais nous ne tardâmes pas à être saisis de stupeur et d'admiration, lorsque nous vîmes avec quelle adresse et quelle agilité il poursuivait le combat, comme s'il n'avait jamais fait autre chose que manier une épée et un bouclier! Telramund

avait grand'peine à se défendre. Lorsque Wagner l'eut terrassé d'un coup d'épée, et que, le genou ployé il touchait légèrement du pied gauche le corps de son adversaire étendu à terre, en frôlant presque sa poitrine de la pointe de son épée, au moment où il chantait : « *Par Dieu frappé, ta vie est dans ma main!* » il ressemblait absolument à un héros divin. Et comme. dans le finale, il savait mimer à Elsa l'enthousiasme avec lequel elle devait se précipiter vers Lohengrin, et stimuler la sympathie du chœur pour les vainqueurs! Lorsque le rideau tomba sur la fin du premier acte, les musiciens de l'orchestre se précipitèrent sur la scène, tout le personnel des chœurs, les solistes, le directeur entourèrent le Maître, et il s'en fallut de peu qu'on ne le soulevât sur les épaules pour le porter en triomphe. Mais Wagner, que cette ovation spontanée avait manifestement ému, refusa d'un geste, et dit : « Ça suffit, ça suffit, mes enfants! En voilà assez. »

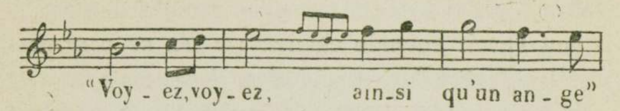
Non moins admirable était la manière dont il nous montrait, au deuxième acte, dans la scène entre Telramund et Ortrude, celle-ci se dressant debout sur les marches de la cathédrale, dès qu'elle croit avoir gagné son mari à ses projets, pareille à un serpent qui se jette sur sa proie. J'en dirais autant de la façon dont il nous jouait toute la scène suivante, entre Ortrude et Elsa, lorsque Ortrude cherche à attirer dans ses filets son ennemie qui, un instant, prête l'oreille à ses discours, mais, se sentant trou-

blée, se dégage brusquement de l'étreinte du bras d'Ortrude, posé sur son épaule. Il faut avoir vu le Maître, lever vers le ciel ses yeux remplis d'extase, il faut l'avoir entendu chanter : « *Tu ne pourras jamais connaître l'amour qui règne dans mon cœur* ».

Je me souviens aussi qu'il insistait pour que la phrase finale du duo entre Elsa et Ortrude : « *C'est un amour profond et tendre, que nul remords ne doit ternir* », fût chantée tout d'une haleine. Malheureusement, il y a peu d'acteurs, aujourd'hui, qui y réussissent.

Wagner régla avec le plus grand soin la mise en scène du cortège nuptial, à son entrée à l'église. Je n'ai plus eu l'occasion, depuis vingt ans, d'assister à une représentation de *Lohengrin* à l'Opéra impérial de Vienne, et je ne sais par conséquent pas jusqu'à quel point la mise en scène, réglée par Wagner, y a été conservée. Le cortège partait de la terrasse, à gauche, et se dirigeait vers l'église, à droite. Après l'appel des pages : « *Rangez-vous! Rangez-vous!* » le chœur des hommes avait à remplir vingt-sept mesures, pendant lesquelles il devait rester en scène sans chanter, exprimant ses sentiments par des gestes animés, et presque toujours tourné vers la terrasse. A la vingt-septième mesure, le cortège sortait de l'appartement d'Elsa, traversait la terrasse jusqu'au grand escalier qui occupe tout le milieu de la scène de fond : les pages et les femmes de la suite d'Elsa, qui marchaient en tête du cortège, devaient se

déployer autant que possible, dès qu'ils étaient arrivés à l'escalier. Au thème,



Elsa devait être arrivée à la première marche de l'escalier. Ceci réglé, Wagner prenait la place d'Elsa et le cortège se remettait en marche. Solennellement, les deux bras levés en l'air, la paume des mains tournée vers les spectateurs, le visage transfiguré, les yeux pleins de flamme dirigés vers le ciel, sans se préoccuper un seul instant des marches, il descendait l'escalier d'un pas sûr, laissant un petit espace derrière lui pour la traîne et les pages qui portaient son manteau; puis venaient quatre dames nobles, et enfin Ortrude. C'est dans cette attitude que le Maître traversait la scène, à gauche des spectateurs, et arrivait presque jusqu'à la rampe : puis, décrivant un demi-cercle, il se dirigeait vers la cathédrale. Jusqu'au moment où Elsa va poser le pied sur la première marche de l'église et où Ortrude se place devant elle et la fait reculer, Wagner gardait son attitude hiératique.

A la fin du deuxième acte, lorsque, pour la deuxième fois, le roi se dirige avec Elsa et Lohengrin vers l'église et qu'ils arrivent aux marches qui y conduisent, Wagner commanda au roi d'entrer le premier dans le saint lieu sans se détourner; puis,

prenant la place de Lohengrin, il entoura de ses bras la taille d'Elsa, placée encore à une ou deux marches au dessous de lui et qui le contemplait, toute rayonnante de félicité, et l'attira sur sa poitrine. Elsa, suspendue aux regards de Lohengrin, détourne un instant la tête, comme si elle voulait prendre tout le peuple à témoin de son bonheur. A ce moment, l'orchestre fait entendre le motif « avertisseur », et Ortrude debout, en face de la cathédrale, par conséquent à la gauche des spectateurs, lève son bras, en proférant des menaces. Elsa, effrayée, cache sa tête sur la poitrine de Lohengrin; puis les deux époux, dans l'attitude ci-dessus indiquée, s'avancent lentement et en marchant à reculons, vers l'entrée de l'église. Quand ils y ont pénétré, le rideau tombe.

Mais ce fut surtout au troisième acte que Wagner déploya tout son prestigieux talent de metteur en scène : il y fut merveilleux. Il joua et chanta presque toute la scène de la chambre nuptiale. Jamais je n'oublierai l'expression de tristesse toujours plus profonde que prenait sa figure, lorsque Lohengrin s'aperçoit qu'Elsa est sur le point de trahir son serment. Il y avait quelque chose de surnaturel dans ses traits, lorsque, avec un geste d'une grâce inimitable et le regard transfiguré, il conduisait Elsa à la fenêtre, l'ouvrait délicatement de la main gauche et chantait à Elsa, suspendue à son bras droit : « *Viens! respirons tous deux ces tièdes brises!* » Dans ces moments, son visage si expressif, où se révélait tant d'âme et de

caractère, revêtait une beauté vraiment idéale. Et quand, absolument enthousiasmés, nous nous pressions autour de lui et l'acclamions et l'embrassions, il se demandait ce qui avait pu nous émouvoir ainsi, tellement il s'était identifié, en jouant un rôle, avec le personnage qu'il incarnait. Je pourrais citer encore une foule d'autres traits, d'un intérêt capital, sur la manière dont il avait réglé la mise en scène de *Lohengrin*, mais je m'arrête de peur de donner toute une dramaturgie de l'œuvre. Si j'ai, dans ce qui précède, donné libre carrière à mon enthousiasme pour le maître, la cause en est aux impressions profondes que j'ai ressenties en ces jours inoubliables, et dont le souvenir est toujours vivant en moi.

II

MA DIRECTION A LEIPZIG

Le 21 mai 1876, je quittai Vienne pour Leipzig où je devais prendre, de concert avec le directeur Auguste Förster, qui pendant de longues années avait été régisseur de l'Opéra impérial de Vienne, la direction du théâtre municipal, où nous succédions à Frédéric Haase. Il était inévitable qu'en échangeant une modeste situation artistique à l'Opéra impérial contre la place de directeur d'une des premières scènes de l'Allemagne, j'eusse à lutter, au début, contre toutes sortes de préventions. Lorsqu'on sut à Leipzig, que j'avais l'intention d'inaugurer mes fonctions directoriales par une représentation de *Lohengrin*, il y eut des gens, jusque dans l'entourage de mon associé, qui nous déconseillèrent vivement de tenter cette aventure. Nos moyens

artistiques, que l'on ignorait encore, furent déclarés tout à fait insuffisants; il en serait de même de la mise en scène. Et ce nouveau chef d'orchestre, que personne ne connaissait! On affirmait qu'on ne pourrait représenter avec succès aucun opéra à Leipzig sans Gustave Schmidt, qui avait été jusque alors premier chef d'orchestre.

On se demandait qui était le jeune *Kapellmeister* dont le nom était complètement inconnu, et que j'avais engagé pour Leipzig, aussitôt que j'y avais été appelé moi-même par Förster. Mais moi je connaissais Joseph Sucher, que j'avais vu diriger les répétitions à l'Opéra impérial de Vienne, et je savais que, après la représentation de *Lohengrin*, on le proclamerait un des premiers chefs d'orchestre, non pas seulement à Leipzig, mais dans l'Allemagne entière.

Ce fut au milieu des plus graves difficultés que j'eus à poursuivre les études et à mettre la pièce en scène. Par suite d'un différend tout personnel, qui s'était élevé, pour une cause futile, entre Förster et Haase, notre prédécesseur se refusa à mettre soit le nouveau théâtre soit l'ancien à notre disposition, pour les répétitions, avant le 1er juillet, jour fixé pour l'ouverture, de sorte que nous fûmes obligés, Förster et moi, de faire répéter, sur la petite scène, absolument insuffisante, du théâtre Carola. Ce qui était déjà incommode pour une pièce ordinaire devenait une difficulté presque insurmontable, quand il s'agissait de *Lohengrin*, que je voulais montrer

dans des décors et une mise en scène absolument grandioses à la ville de Leipzig où la musique était en grand honneur, et pour laquelle j'avais un profond respect : nos adversaires étaient persuadés que nous allions au-devant d'un échec. La répétition générale, qui eut lieu le 3 juillet au nouveau théâtre, montra que nous étions armés pour la bataille, qui s'annonçait pour le lendemain. Des lettres anonymes et des avis directs nous informaient, en effet, que nous aurions à livrer une vraie bataille, et que deux cents siffleurs étaient prêts pour nous recevoir. Auguste Förster et sa femme, qui était très artiste, entrèrent, ce soir-là, l'inquiétude au cœur, dans la loge directoriale, point de mire des regards de tous ceux qui espéraient assister à une défajte. Leipzig était alors la ville classique des scandales de théâtre, et ceux qui raffolaient de ce genre d'événements s'attendaient, cette fois, à un régal de premier choix. Une tension fiévreuse s'était emparée de tous les spectateurs à tous les étages de la salle et dans l'atmosphère il y avait un certain fluide que les gens de théâtre connaissent bien et qui semble dire : « Il se passera quelque chose aujourd'hui. » Beaucoup flairaient déjà du sang. Les noms des malheureuses victimes flottaient pour ainsi dire dans l'air ; on affirmait que les artistes et même l'orchestre, si estimé à juste titre, étaient, sous la direction du nouveau *Kapellmeister*, absolument au-dessous de leur tâche. C'était surtout le directeur de l'Opéra et son

jeune lieutenant qui devaient être mis en pièces, aux hurlements de la foule, et leurs lambeaux jetés au milieu du public.

Ce fut naturellement le chef d'orchestre qui excita d'abord la plus vive curiosité, quand il monta au pupitre. Par-dessus ses lunettes, Sucher regarda en souriant dans la direction de notre loge; il paraissait certain du succès. Puis, quand il s'apprêta à faire signe à l'orchestre d'attaquer le prélude, il sembla que la salle était remplie d'un immense remous, qui empêchait de commencer. Sucher eut l'esprit d'attendre que le calme se fût établi. C'est dans cette atmosphère, où les nerfs étaient tendus à l'extrême, que le prélude fut joué. Des applaudissements frénétiques éclatèrent dès que la dernière note eut retenti, ce qui était d'un fâcheux présage pour nos adversaires. Le rideau se leva alors et le premier tableau produisit une sensation profonde dans toute la salle. Comme il ne saurait entrer dans mes intentions de donner un compte rendu détaillé de la représentation, je me contenterai de rapporter que, le lendemain, on était unanime à affirmer, à Leipzig, que l'on n'y connaissait réellement *Lohengrin* que depuis la veille. Je dois avouer que, si nous avions quelque mérite à ce triomphe, Sucher et moi, il se trouvait atténué par ce fait que nous n'avions cherché qu'à reproduire, le plus fidèlement possible, à Leipzig, tout ce que nous avions, peu de temps auparavant, vu et appris de Wagner lui-même, à l'Opéra impérial

de Vienne. Et nous pouvions être d'autant plus fiers de notre succès, que l'artiste qui chantait *Lohengrin* avait été, ce soir-là, absolument au-dessous de sa tâche.

Cette heureuse étoile, sous laquelle eut lieu notre première représentation wagnérienne, nous est restée fidèle pendant tout le temps que Förster dirigea l'Opéra de Leipzig. Toutes les fois que nos adversaires plaçaient des chausse-trapes sur notre route ils s'y prenaient eux-mêmes. Ainsi, avant notre première représentation de *Don Juan,* on nous fit entendre les mêmes avertissements accompagnés des mêmes cris de guerre ; on nous affirmait que cette représentation serait un désastre pour nous.

Pendant la répétition générale, une députation, composée d'amis personnels de Förster, était venue le trouver et m'avait fait appeler de la scène dans le cabinet directorial, pour me supplier de renoncer, dans l'intérêt même des résultats obtenus jusqu'alors, à la représentation de *Don Juan* annoncée pour le lendemain, dimanche. Je dis à Förster : « Je vous en prie, mon ami, attendez en toute confiance et tranquillité d'esprit la représentation de demain ! » Quant à ces messieurs, je leur répondis simplement, sur un ton qui ne souffrait pas de réplique : « *Don Juan* sera donné demain. Ce que vous avez à me dire, vous voudrez bien m'en faire part le lendemain de la représentation ! » Là-dessus, je retournai sur la scène et la répétition continua.

Don Juan fut un nouveau triomphe. Les « mouvements » et en particulier les « récitatifs à l'italienne » exécutés suivant la tradition mozartienne fidèlement conservée à Vienne, excitèrent l'enthousiasme de tous les connaisseurs, de tous les fidèles de Mozart qui étaient nombreux à Leipzig. L'immense succès que remportèrent les œuvres de l'auteur de *Don Juan* consolida et augmenta encore la réputation que notre Opéra avait conquise. Gluck, qui passait pour faire très peu de recette, même à Leipzig, eût été ravi de voir affluer les spectateurs au théâtre pour applaudir son *Armide* qui était encore une nouveauté chez nous !... Pour la deuxième représentation, il fallut que, deux jours avant l'ouverture du bureau de location, on fît venir des agents de police, chargés de maintenir l'ordre. L'affluence y fut si grande que l'on ne put fermer le bureau qu'à cinq heures, alors qu'il était ordinairement fermé à deux heures. Ce succès nous encouragea, dans la suite, à mettre toutes les œuvres de Gluck au répertoire et à les présenter plus tard au public dans un cycle complet. J'ai le droit d'ajouter que l'opéra marcha, dès lors, de succès en succès. Si je mentionne spécialement ici, certaines représentations, je ne le fais que parce qu'elles marquent, pour ainsi dire, les étapes de notre activité pendant la première année.

Les représentations et la mise à la scène d'autres grandes œuvres, telles que *le Vaisseau fantôme*, *Rienzi*, *les Maîtres Chanteurs*, *Tannhäuser*, puis d'*Euryanthe*

et d'*Obéron*, et, j'ajoute courageusement, la première représentation de l'*Aïda* de Verdi, marquent des dates mémorables et glorieuses dans l'histoire du théâtre municipa de Leipzig.

III

BAYREUTH 1876

La tâche que j'accomplissais, non sans succès, à Leipzig, était si vaste, si absorbante, que l'on comprend aisément qu'il ne me fût guère possible de m'absenter, même pour quelques jours. Seul un événement d'une importance extraordinaire pouvait me décider à quitter mon champ d'activité. Un de ces événements fut l'ouverture du théâtre de Bayreuth, le 13 août 1876, où *l'Anneau des Nibelungen* fut représenté pour la première fois.

Il n'y avait pas à hésiter. Nous convînmes, Förster et moi, qu'il assisterait au premier cycle, et moi, une semaine après, au second, car nous ne pouvions quitter le théâtre tous les deux à la fois.

Les événements de cette mémorable année 1876 sont universellement connus, et tout le monde sait

quels jugements divers provoqua cette œuvre incomparable, et quelles tempêtes elle déchaîna. C'est dans ces conditions que Förster assista au premier cycle du *Ring*, et cela seul peut nous expliquer comment cet homme de théâtre, si distingué, si judicieux, a pu me dire, à son retour de Bayreuth : « Mon cher ami, cette machine-là est *inreprésentable*. Cela pourrait aller à la rigueur pour la *Walkyrie*, et encore!... Quant aux trois autres, impossible! Votre voyage à Bayreuth devient donc inutile. »

La déclaration de cet homme dont le jugement me paraissait jusqu'alors presque infaillible me décida à renoncer à mon projet d'assister au deuxième cycle, et je l'abandonnai d'autant plus facilement que des répétitions importantes exigeaient ma présence à Leipzig.

C'est alors que survint un incident qui montre, une fois de plus, combien les événements les plus importants et les plus décisifs dans la vie de l'homme dépendent souvent du pur hasard. Je suis en droit de douter que mes rapports avec le Maître de Bayreuth eussent été, dans la suite, ce qu'ils sont devenus, si cet incident n'était pas survenu alors. Un ami commun de Vienne, Julius Nilius, accompagnait Förster, de Bayreuth à Leipzig, pour nous voir à l'œuvre. Après la représentation, je me rendis, contrairement à mes habitudes, dans un restaurant avec Förster et Nilius, qui était très répandu et très estimé dans les cercles artistiques de Vienne. Naturellement

la conversation roula surtout sur les impressions que l'on avait ressenties aux représentations de Bayreuth. Quand je fis remarquer que j'avais renoncé à m'y rendre, sur ce que Förster m'en avait rapporté, Nilius répliqua : « Je ne saurais vous dire si cette machine-là peut être représentée ou non ; ce que je sais, c'est que, en votre qualité de directeur de l'Opéra de Leipzig, vous avez le devoir de la connaître. A votre place, je me rendrais à tout prix à Bayreuth. » Et, en disant ces mots, il tira de sa poche un billet pour le deuxième cycle et me le tendit.

Il était onze heures du soir, et le dernier train qui me permettait d'arriver à Bayreuth pour l'ouverture des représentations du deuxième cycle, qui avait lieu le lendemain, partait à minuit. Je dis à Förster : « Écoutez, je crois que Nilius a raison. » Je rentrai aussitôt chez moi, je dis à mon domestique de mettre les objets indispensables dans une valise et me fis conduire à la gare de Bavière, située à l'autre bout de la ville. J'y arrivai au moment où le train allait se mettre en marche, et le lendemain j'étais à Bayreuth. Ce jour-là, 20 août 1876, on inaugurait le deuxième cycle, à cinq heures de l'après-midi, par la représentation de *l'Or du Rhin*.

Ce n'est pas le lieu ici, de décrire la vie fiévreuse qui, à ce moment, remplissait Bayreuth. Je crois cependant pouvoir affirmer que, si l'on avait pu ouvrir un scrutin, la grande majorité des voix se serait prononcé contre Wagner. C'est dans ces con-

ditions que je pénétrai pour la première fois dans le théâtre de Bayreuth *(Festspielhaus)*. De la place que j'occupais, au milieu de la première rangée de fauteuils, je pouvais embrasser du regard la scène tout entière.

Depuis le moment où, après l'accord prolongé en *mi* bémol du prélude, la gaze verte qui figure l'eau commença à se lever lentement et où les Filles du Rhin apparurent peu à peu, jusqu'au dernier coup d'archet, je restai fasciné et par l'action qui se déroulait sur la scène et par la musique de l'orchestre. Je fus particulièrement ravi par le trio des Filles du Rhin, et une émotion toute religieuse s'empara de moi, lorsque, à la fin, elles reprennent pendant que Wotan et les autres dieux marchent vers l'arc-en-ciel. Aujourd'hui encore je ne puis comprendre comment ce fut précisément ce chant des Filles du Rhin qui souleva le plus d'opposition et provoqua le plus de railleries. On n'a qu'à se souvenir, à ce sujet, de Hanslick et d'autres critiques en renom. Je rappellerai, plus loin, avec quel enthousiasme les Italiens ont accueilli sept ans plus tard, surtout ce chant des Filles du Rhin, lorsqu'ils entendirent *l'Or du Rhin* pour la première fois au théâtre de la Fenice, à Venise.

Après la représentation de *l'Or du Rhin*, il me fut absolument impossible de supporter la compagnie de qui que ce fût. J'étais hors d'état de soutenir une conversation, tellement j'étais pris par tout ce que

j'avais vu et entendu! A Vienne, j'avais déjà admiré Richard Wagner comme metteur en scène; mais la représentation de *l'Or du Rhin* m'avait démontré que ce metteur en scène, le plus grand qui eût jamais existé, imposait au théâtre une tâche jusque-là insoupçonnée et qu'à partir de ce moment s'ouvrait une ère nouvelle d'activité et de réformes.

A l'hôtel, je me cherchai un coin tranquille, ce qui, à ce moment-là, n'était pas facile à trouver, et je soupai seul avec moi-même : lorsque j'eus fini, j'allai me coucher : à demi éveillé, à demi rêvant, j'entendais chanter à mes oreilles les mélodies de *l'Or du Rhin*.

Après un sommeil réparateur, je m'éveillai de bonne heure, le lendemain, mais je dus attendre dans la fièvre, jusqu'à quatre heures, l'ouverture du théâtre pour la représentation de la *Walkyrie*. Alors que les compétences et les incompétences s'étaient crues autorisées à dauber sur *l'Or du Rhin*, qu'on proclamait impossible à représenter, la *Walkyrie* avait été, en général, trouvée plus intelligible. Il est inutile de décrire ici l'impression profonde que je ressentis à cette première représentation. Les artistes éminents que j'avais entendus la veille : Henri Vogl, dans le rôle de Loge; Schlosser, dans celui de Mime; Ferdinand Hill, dans celui d'Albérich, et surtout Frantz Betz dans celui de Wotan, m'avaient charmé; dans la *Walkyrie*, Albert Niemann, qui jouait Siegmund, fut absolument hors de pair, et ceux qui ont

eu le privilège d'entendre dans le troisième acte Frantz Betz et Amélie Materna dans Wotan et dans Brunnhilde, auront gardé de cette soirée un souvenir impérissable.

Si le tableau de l'incantation du feu était complètement raté, par contre le décor représentant la cabane rustique de Hunding était une pure merveille, qui, depuis n'a jamais été égalée.

On comprendra sans peine l'impatience fiévreuse avec laquelle j'attendais les deux dernières soirées. *Siegfried* fut pour moi comme une source rafraîchissante, après deux brûlantes journées d'été. Georges Unger, qui jouait Siegfried, n'était pas absolument mon idéal, comme chanteur, mais les réserves que je dus faire ne diminuèrent en rien le plaisir immense que me causa l'ensemble de l'œuvre. Ce soir-là, la « transformation du feu » du troisième acte produisit son effet grandiose.

Pendant mon séjour à Bayreuth, je rencontrai, par hasard, Louis Bösendorfer, le chef de la célèbre maison de ce nom, et nous échangeâmes nos impressions sur ce que nous venions de voir, au théâtre. Bösendorfer, qui était un ami intime de Liszt et un admirateur fervent de l'Art et de la Beauté, fut manifestement surpris de voir avec quel enthousiasme je parlais de Wagner. Il paraissait approuver tout particulièrement l'idée qui, à chaque impression nouvelle que je recevais, prenait corps avec plus de netteté et de force dans mon esprit, de transporter l'année

suivante, tout l'œuvre colossal de Wagner à Leipzig, et de l'y représenter avec la mise en scène complète de Bayreuth. Bösendorfer se rendit à mes arguments, conquis par l'enthousiasme qui m'animait. Je lui faisais valoir que l'orchestre du *Gewandhaus*[1], qui est en même temps celui du théâtre, était merveilleux, que j'avais à Leipzig des chanteurs remarquables auxquels je comptais adjoindre les artistes étrangers que le Maître lui-même pourrait me proposer, et enfin que, par sa situation géographique, Leipzig était au centre de l'Allemagne et la ville natale de Wagner. Bref, je dus lui parler avec une éloquence si persuasive, qu'il me proposa de s'entretenir de mes projets avec Liszt ce qu'il fit en effet. Liszt en fut tellement séduit qu'il en parla aussitôt à Wagner. Je fus invité, par l'intermédiaire de Bösendorfer, à me rendre, le lendemain matin, avant neuf heures, à Wahnfried, pour discuter mes projets avec Liszt et Wagner lui-même. Je fus exact au rendez-vous. Liszt me reçut avec sa douceur bien connue et notre entretien nous montra que nos vues étaient parfaitement d'accord. Puis, il écrivit quelques mots sur un petit feuillet de papier auquel il donna la forme d'une lettre en miniature, et la fit porter par le domestique à Wagner, qui était dans sa chambre à coucher. Quelques instants après, le domestique revint avec la réponse. Après y avoir jeté un coup

1. Orchestre célèbre dans toute l'Allemagne et qui donne ses concerts dans une salle de la halle aux draps (*Gewandhaus*).

d'œil Liszt se mit à sourire, puis, après un moment de réflexion, me donna le billet à lire. Sur le recto Liszt avait écrit : « O génie inconcevable! Neumann est là! Descends pour causer avec lui. » Sur le verso, Wagner avait écrit de sa propre main : « O génie encore plus inconcevable! Je suis en chemise et ne peux pas descendre. J'ai de nouveau et longuement réfléchi aux projets de Neumann. Décidément, il m'est impossible de renoncer à l'idée de reprendre les représentations, l'an prochain, à Bayreuth. »

Pour le moment, mon projet échouait. Mais Liszt et Bösendorfer étaient d'avis, comme moi, que la reprise des représentations de Bayreuth serait absolument impossible, pour l'année suivante, et l'événement leur a donné raison: tout le monde sait que Bayreuth est resté muet de 1876 à 1882.

IV

RAPPROCHEMENT ET RUPTURE

Après mon retour à Leipzig, je décrivis à mon associé l'impression que j'avais ressentie à la représentation du cycle wagnérien, avec une éloquence si enthousiaste et si persuasive que Förster, qui, quelques jours auparavant m'avait déconseillé d'aller à Bayreuth et avait déclaré que le cycle ne pouvait pas être représenté, se décida à adresser, le 27 août, la lettre suivante à Richard Wagner :

« Très honoré Maître !

» M. l'abbé Liszt a eu la bonté, par l'intermédiaire de mon ami et associé, M. Angelo Neumann, de me laisser espérer que vous prêteriez une oreille favorable à ma requête, car c'en est une que j'ai l'honneur de vous adresser.

» Représenter à Leipzig l'œuvre d'art grandiose et vraiment nationale, qui vient d'être donnée à Bayreuth au milieu de la sympathie du monde civilisé tout entier, de l'enthousiasme de nos compatriotes et des acclamations du monde artistique allemand, voilà ce que je désire ardemment réaliser, ce que je demande au Maître génial la permission de réaliser.

» A Leipzig!

» C'est votre ville natale, cher et vénéré Maître, une ville qui fait mentir le proverbe : *nemo propheta in patriâ*, car vous n'avez nulle part une phalange de disciples plus nombreuse ni plus dévouée. Le public tout entier est pénétré d'admiration pour l'art de son Wagner.

» Située au cœur de l'Allemagne, Leipzig est qualifiée plus qu'aucune autre cité, pour devenir La Mecque de l'Art nouveau dont vous êtes le Prophète. Elle veillera pieusement sur l'œuvre, elle recevra avec une chaude hospitalité les pèlerins étrangers et leur communiquera la ferveur enthousiaste qui l'anime.

» Accordez-moi le privilège glorieux de représenter ici, à Leipzig, votre œuvre grandiose. Beaucoup d'autres considérations plaideront peut-être ma cause auprès de vous. Moi, le directeur du théâtre, mon associé, M. Angelo Neumann, chargé spécialement de tout ce qui concerne le drame musical et le *Kapellmeister*, mon cher ami Joseph Sucher, nous sommes tous les trois de vos admirateurs les plus fervents. Nous possédons les ressources artistiques nécessaires

à l'exécution de votre œuvre. Dans le cas où celles-ci ne seraient pas suffisantes, nous serions tout disposés à faire de nouveaux engagements, et à ne reculer devant aucune dépense pour faire l'acquisition de décors, accessoires, etc. Aucun effort ne nous coûterait pour représenter dignement notre œuvre.

» Si vous décidiez, par hasard, de ne pas reprendre, pour le moment, les représentations de Bayreuth, je serais disposé à engager des pourparlers pour l'acquisition des décors, de la machinerie, etc., que l'on vient d'y faire faire, pour vos pièces, et je m'engagerais également à les remettre à votre disposition, dès que vous m'en feriez la demande.

» Reste la question des honoraires, que je suis obligé, en ma qualité de directeur, de soulever également. Je vous offre de vous abandonner, chaque jour, le dixième de la recette brute, et je m'engage à vous verser, dès la signature du contrat, un acompte sur la somme totale que pourront vous rapporter les représentations de votre vœuvre, acompte dont nous fixerions le montant.

» Je suis un metteur en scène éprouvé, un directeur de théâtre jeune. Je suis impatient de montrer, en présence d'une grande tâche, ce dont je suis capable, et je serais fier de révéler à mes concitoyens, l'œuvre la plus grandiose que le génie allemand ait créée. J'ose espérer, vénéré Maître, que vous daignerez répondre favorablement à mon ardente requête. »

A cette lettre, Wagner répondit d'une façon aussi aimable qu'évasive.

« Très honoré Monsieur,

» Mon œuvre n'est pas encore achevée; ce n'est qu'en la voyant à la scène que je l'ai compris! Laissez-moi le temps de la revoir et de la corriger soigneusement, et de la faire représenter une deuxième fois, ici, à Bayreuth, l'an prochain. Je ne vous en remercie pas moins, très cordialement, de votre proposition, exprimée avec tant de chaleur, et je vous prie d'agréer l'expression de ma très haute considération.

» Votre dévoué,

» RICHARD WAGNER. »

» Bayreuth, le 6 septembre 1876. »

Depuis ce jour, jusqu'au 31 janvier 1877, les relations entre Bayreuth et Leipzig furent interrompues, et ce fut Wagner lui-même qui en renoua le fil par une lettre adressée à notre *Kapellmeister*, Joseph Sucher.

Bayreuth, ce 31 janvier 1877.

« Monsieur le Kapellmeister,

» Je désirerais que vous pussiez décider la direction du théâtre de Leipzig à engager, pour les représentations futures de mes opéras, le ténor Georges Unger, à des conditions convenables. Ayant acquis la certitude, après des expériences réitérées, que cet

artiste remarquable, infiniment supérieur, à tous les points de vue, à la masse ordinaire des chanteurs, serait un interprète de mes œuvres, tel que je peux le rêver, je l'ai poussé, après les représentations de Bayreuth, à ne pas accepter l'engagement qu'on lui offrait à Francfort, et à reprendre ses études avec M. le professeur Hey, de Munich, pour se corriger d'un défaut dans la position de sa voix, défaut dont il n'a pas eu le temps de se défaire jusqu'ici, et se préparer, aussi parfaitement que possible, pour les représentations futures de *Siegfried*, où il est très remarquable. Le moment est venu où il doit s'occuper de trouver enfin un engagement définitif, dans un bon théâtre.

» Il m'importe beaucoup de le savoir attaché à une scène où il n'aura pas immédiatement à rabâcher de nouveau tout le répertoire, pêle-mêle, et où il pourra se consacrer exclusivement, dans mes œuvres, à des rôles que j'ai d'ailleurs l'intention de lui faire étudier tous, soigneusement, avant son départ. Votre théâtre me paraît être, plus qu'aucun autre, qualifié pour cela, et je me souviens, à cette occasion, de la belle lettre que m'écrivit l'automne dernier, votre directeur le docteur Förster, pour me demander l'autorisation de jouer *l'Anneau des Nibelungen*, à Leipzig. Je regarde le théâtre de ma ville natale que dirige Förster comme plus digne que tous les autres, si j'en excepte les grands théâtres « de la Cour », d'entrer en relations avec lui. Si le docteur Förster

peut se décider à engager Unger (surtout pour jouer mon répertoire), je suis prêt à commencer avec lui, au sujet de l'acquisition du *Ring*, des pourparlers que je serais heureux de voir aboutir. L'intérêt profond que je porte à Unger vous prouve en quelle haute estime je tiens cet homme. Je crois que ce serait une acquisition très précieuse pour un théâtre, surtout si on sait l'employer d'une façon judicieuse et intelligente.

» Veuillez saluer respectueusement de ma part M. le docteur Förster.

» Votre,

» RICHARD WAGNER. »

Dans une seconde lettre adressée à Unger, et qui n'est pas à ma disposition, le Maître renouvela son désir de nous voir engager cet artiste. Förster lui écrivit alors une lettre où, faisant allusion aux négociations antérieures, il reprenait, avec une énergie nouvelle, l'idée de faire représenter le *Ring* à Leipzig.

Leipzig, le 24 février 1877.

« Très honoré Monsieur,

» Une sérieuse indisposition qui m'a pris à mon retour d'un voyage assez long est cause que je ne puis répondre qu'aujourd'hui à vos deux aimables lettres à M. Sucher, que celui-ci m'a communiquées. Laissez-moi, tout d'abord, vous exprimer ma cordiale

gratitude pour l'intérêt que vous voulez bien porter à ma personne ainsi qu'à la maison que je dirige. En ce qui concerne l'objet précis de vos deux missives, M. Sucher vous a déjà fait part de mon très grand désir d'engager M. G. Unger.

» Je voudrais seulement savoir, afin de pouvoir calculer pour ainsi dire, en chiffres (ce qui est également dans l'intérêt de l'artiste) la *valeur* de cet engagement nouveau, jusqu'à quel point je pourrai avoir recours à lui pour la représentation de vos drames musicaux.

» Un passage de votre lettre éveille en moi, à côté de regrets humiliants, une joyeuse espérance! Vous annoncez, en effet, vous-même, qu'il n'y aura pas de représentations à Bayreuth, cette année. Me permettez-vous de revenir sur mes propositions du 27 août dernier, et cela dans le sens le plus large du mot? Aujourd'hui comme alors, je suis enthousiaste de l'idée de représenter à Leipzig, dans sa totalité, votre grandiose épopée nationale de *l'Anneau des Nibelungen*, et ce projet me paraît plus réalisable aujourd'hui que l'année dernière. Je vous renouvelle également aujourd'hui la demande que je n'avais que timidement formulée au mois d'août, de me céder tous les décors et la mise en scène, ainsi que les costumes et tous les accessoires techniques.

» Je maintiens également mes offres en ce qui concerne les honoraires et l'acompte à payer.

» Les perspectives qui s'ouvrent devant mon ima-

gination sont enchanteresses. J'éprouve une fierté joyeuse à la pensée que c'est votre ville natale qui aura l'honneur de devenir, après Bethléem, le Nazareth des représentations wagnériennes !

» Dans la personne de M. Unger, je posséderais alors l'interprète rêvé pour incarner Loge, Siegmund et Siegfried, l'artiste nourri de l'esprit même de celui qui les a créés. Plus tard, viendra *Tristan*. J'espère recevoir bientôt quelques lignes de la chère main du Maître glorieux me disant s'il croit qu'Unger sera de taille à affronter la tâche difficile et glorieuse d'incarner ces figures, ou si je devrai me contenter de lui faire jouer Lohengrin, Tannhäuser et Stolzing. »

Wagner répondit à Förster la lettre suivante :

Bayreuth, le 28 février 1877.

« Très honoré Monsieur,

» Je suis très heureux que vous acceptiez l'idée d'engager Unger, et cela dans l'esprit et pour les raisons qui ont dicté ma lettre à M. le *Kapellmeister* Sucher. J'ai vainement cherché, jusqu'ici, un ténor m'offrant autant de garanties qu'Unger pour chanter avec succès le rôle de Siegfried. Le labeur vraiment écrasant et énervant que lui ont imposé les représentations de Bayreuth l'a malheureusement arraché, trop tôt pour lui, à certaines études qu'il poursuivait

avec succès sous la direction d'un professeur aussi remarquable que sérieux, et qui avaient pour but de corriger un défaut de prononciation, très préjudiciable à sa voix. Sur mes conseils, il a décliné, l'automne dernier, des offres d'engagement fort belles, pour faire, pendant une année encore, des études que je jugeais indispensables, et qui ont eu, j'en suis convaincu, les plus heureux résultats.

» La difficulté était maintenant de le faire engager dans un théâtre où il ne risquerait pas de désapprendre de nouveau, en jouant le banal répertoire d'opéra courant, tout ce qu'il a appris avec moi. En ce qui me concerne personnellement vous connaissez les raisons pour lesquelles je serais heureux de le savoir engagé dans un théâtre avec le directeur duquel il me sera possible de m'entendre pour la solution de certaines questions d'intérêt supérieur. Si vous offrez à M. Unger un engagement à des conditions que je jugerai acceptables pour lui, il en résultera que je porterai un intérêt tout particulier aux représentations de votre opéra. Avant de se rendre à Leipzig, Unger étudiera, outre mes anciennes œuvres, *Tristan* également. Il sait déjà Siegmund et Loge, et les joue comme je désire les voir jouer.

» Quant à l'autorisation de représenter le *Ring* à Leipzig, je ne puis plus, si vous renouvelez les propositions que vous m'avez faites l'an dernier, vous la refuser pour les raisons que je vous avais données, à savoir que j'avais l'intention de le faire jouer de

nouveau, cette année, à Bayreuth. Des difficultés intérieures et extérieures sont venues se mettre en travers de mon projet primitif, difficultés qui ne sont nullement insurmontables assurément, mais qui m'eussent coûté des efforts que je ne me sens pas le courage de faire cette année.

» Par suite de ma détermination de ne pas jouer le *Ring*, bien des choses se sont assurément modifiées. Le roi de Bavière, qui jusqu'ici s'était généreusement refusé à user de son droit de représenter mon cycle complet des *Nibelungen*, pouvait donner enfin à l'intendant de ses théâtres l'autorisation de les représenter; cela changeait bien des choses, et détruisait la résolution que j'avais prise autrefois de ne laisser jouer mes pièces, pendant trois ans au moins, que sur le seul théâtre de Bayreuth.

» Soyez persuadé, monsieur, que si j'en arrive à modifier complètement mes projets, vous serez le premier à qui je confierai mon œuvre. Accordez-moi seulement un court délai, pour élaborer mon nouveau projet; naturellement, cette autorisation que je vous donnerai de représenter le *Ring* bouleversera, à elle seule, tout mon plan antérieur, et une reprise des représentations à Bayreuth, pour l'année prochaine, me paraît problématique à moi-même. Cependant je ne voudrais pas prendre à ce sujet une décision hâtive; d'ores et déjà, je ne crois pas qu'il faille songer à la cession des décors et de tout le matériel que vous m'avez proposé de reprendre.

Mais si je considère que, plus je tarde à reprendre les représentations de Bayreuth, plus il me sera difficile de maintenir intact le faisceau des artistes qui y ont pris part, et qu'il me faudrait de nouveau recomposer un personnel d'élite en pratiquant une sélection parmi les acteurs qui les représenteraient sur différentes scènes de l'Allemagne, je me sens tellement troublé, tellement embarrassé devant cette inconnue qui se dresse devant moi, que je me sens disposé à faire la part des circonstances nouvelles et à modifier mes projets antérieurs.

» Je serais heureux, très honoré monsieur, de m'entretenir avec vous de toutes ces questions, et je vous demande, un peu à brûle-pourpoint, s'il ne vous serait pas possible de venir passer une journée avec moi, à Bayreuth. Si vous croyez pouvoir faire ce voyage, veuillez prendre note que je m'absenterai du 9 au 12 mars, et que le reste du temps je serai chez moi.

» Excusez, je vous prie, la longueur de cette lettre, et agréez l'expression de ma haute considération.

» Votre très dévoué,

» RICHARD WAGNER. »

Förster ayant accepté l'invitation, Wagner envoya encore un télégramme pour fixer le jour et l'heure où il l'attendrait.

Bayreuth, le 23 mars 1877.

« Vous invite à dîner chez moi, dimanche prochain, deux heures.

» Bien cordialement.

» WAGNER. »

Là-dessus, Förster se rendit auprès de Wagner. Ils établirent un traité qui donnait au théâtre de Leipzig le droit exclusif de représenter le *Ring* en Allemagne, à l'exception du théâtre de la Cour de Munich et de celui de Vienne. Les télégrammes ci-dessous, échangés entre Richard Wagner et Förster, indiqueront quelle tournure les événements prirent dans la suite.

Bayreuth, le 22 avril 1877.

« Je ne comprends rien à ce que m'écrit Unger, à savoir que « vous faites dépendre son engagement » de ma décision toujours en suspens », alors que de mon côté, je n'attends, pour conclure définitivement, que vos propositions annoncées par lettre. Il m'est impossible de vous donner le droit de représenter le *Ring* de préférence à *tous* les autres théâtres : car Munich le possède déjà. Cependant, je vous garantis ce privilège pour toute l'Allemagne du Nord, comme je l'ai assuré à Munich pour l'Allemagne du Sud, et à Vienne pour la monarchie autrichienne. Je réclame

seulement votre concours pour les représentations qui pourront avoir lieu ultérieurement à Munich. Agissant cartes sur table vis-à-vis de vous, comme vous le voyez, je vous prie d'en finir le plus vite possible, cette fois à cause d'Unger, que je ne peux tenir en suspens plus longtemps! »

Bayreuth, le 24 avril 1877.

« L'engagement d'Unger, qui n'a que trop traîné, doit être conclu, à cause de certains arrangements de famille. Je vous réitère l'acceptation par moi des propositions que vous m'avez faites l'an dernier, et cela sans aucune condition accessoire. J'attends un télégramme de vous m'annonçant l'engagement d'Unger; sinon, je disposerai autrement et de l'artiste et de mon œuvre. »

Nous répondîmes ce qui suit :

Leipzig, ce 25 avril 1877.

Richard Wagner. — Bayreuth.

« Je considère votre télégramme, par lequel vous acceptez sans restriction aucune les offres que je vous ai faites le 27 août 1876 comme un traité qui nous lie réciproquement, et je vous expédie demain le contrat d'Unger. Je vous prie encore de me faire savoir quand Unger se rendra à son poste. Dans l'attente de succès glorieux et d'une importance capitale pour l'Art allemand, je prie le Maître vénéré

d'agréer l'expression de ma gratitude et de mon dévouement.

» FÖRSTER. »

Wagner répondit à ce télégramme par la lettre suivante, qui en est le commentaire explicite :

Bayreuth, 25 avril 1877.

« Très honoré Monsieur,

» Je regrette profondément que nous soyons forcés d'avoir recours, pour traiter nos affaires, au style télégraphique, alors que votre visite à Bayreuth, pour laquelle je vous suis toujours très reconnaissant, nous avait fait faire connaissance d'une façon si charmante. Dans l'aimable lettre que vous m'avez adressée à votre départ d'ici, vous m'annonciez que je recevrais vos propositions par écrit. Je les ai attendues avec impatience, moins pour en arriver vite à un accord définitif entre nous, qu'à cause de ce pauvre Unger.

» Or, mon ténor ne peut pas attendre plus longtemps : il doit partir ces jours-ci pour Londres, où l'appellent des concerts, et il ne sait toujours pas s'il est engagé à Leipzig ou non. Où doit-il envoyer sa jeune femme, qui est enceinte, pour préparer un logement? etc...

» Je vous rappelle à nouveau que ma grande préoccupation n'est pas de trouver une situation à Unger; mais après m'être beaucoup occupé de cet artiste, le

seul parmi tous les ténors à qui j'aie eu affaire, que j'aie trouvé vraiment digne d'intérêt, je désire maintenant le voir engagé dans un théâtre où l'on fera un bon usage de ses facultés et où il pourra servir mes œuvres. C'est pour cela que j'ai décidé — de mon plein gré — de n'accorder le droit de représenter mon *Anneau des Nibelungen*, de préférence à tous les autres, qu'au théâtre qui, en engageant Unger, me donnerait la garantie qu'une des parties les plus importantes de mon œuvre serait représentée conformément à mes idées, avec toute l'exactitude et la perfection possibles, étant données les circonstances. Mais, je vous ai déjà dit tout cela ! J'en arrive maintenant à la question capitale, et je déclare, afin de hâter une entente définitive, que je vous délie de l'obligation que je vous avais imposée et qui devait vous causer le plus d'embarras, de reprendre le *Ring* à Leipzig avec vos propres ressources et à vos risques et périls. Depuis notre dernier entretien, les associations wagnériennes ont siégé à Leipzig, et ont décidé de coopérer à mon programme en vue du maintien et du perfectionnement des représentations de mes œuvres à Bayreuth. Je ne saurais préjuger, dès à présent, des résultats qu'amèneront ces excellentes intentions ; en attendant, elles existent, et je ne peux que reconnaître en ceux qui les ont manifestées, mes appuis moraux parmi le public allemand. A mon avis, la tâche de cette association serait moins de s'occuper des représentations elles-mêmes que de

leur procurer un public vraiment digne d'elles, et cela, en réunissant les ressources nécessaires pour couvrir les frais que ces représentations entraîneraient. Or, il faut laisser à ces initiatives tout le temps voulu, ce qui m'engage, de mon côté, à veiller à ce que les représentations qui auront lieu soient dignes de l'œuvre et conformes à ma pensée.

» Comme dans ce cas, je ne serais plus en mesure de prendre moi-même la direction administrative de l'entreprise, si elle aboutit, je tiendrais à combiner l'organisation que permettent précisément les circonstances.

» Comme je vous l'ai annoncé déjà, par mon télégramme, le théâtre de Munich et l'Opéra impérial de Vienne auront, avec votre scène, le droit exclusif de représenter le *Ring*. J'impose à ces deux théâtres, ainsi qu'au vôtre, aussi longtemps qu'il sera placé sous votre direction, l'obligation unique de mettre les meilleurs éléments de leur personnel à ma disposition pour les représentations de Bayreuth, et je demande à leurs directeurs de former, avec leurs délégués, le comité administratif et technique, autrement dit la direction de ces représentations. Celles-ci pourront avoir lieu dès que le comité de patronage se sentira assez fort pour couvrir les frais qu'elles occasionneront; les trois théâtres en seront avisés par mon intermédiaire, si l'on veut, et les représentations seront fixées à celui des mois d'été que les trois scènes jugeront le plus favorable. Comme les

artistes qui joueront à Bayreuth seront choisis parmi le personnel des trois théâtres, les représentations ordinaires de ceux-ci pourraient n'être nullement interrompues dans leurs villes respectives.

» Après vous avoir exposé l'économie générale de mon projet, j'en arrive à quelques stipulations particulières. Voici quelques conditions que je crois devoir vous poser, correspondant aux offres que vous m'avez faites l'an dernier :

» 1. Vous recevrez, pour tout le temps que vous dirigerez le théâtre de Leipzig (ou bien pour trois, quatre, cinq et même six ans), le droit de représenter mes quatre pièces composant *l'Anneau des Nibelungen*. Aucun autre théâtre ne recevra de moi le droit de représenter le *Ring* avant qu'il ait été joué à Leipzig, à l'exception de l'Opéra impérial de Vienne et du théâtre royal de Munich : Ce dernier a l'autorisation de représenter, avant vous, *Siegfried* et *le Crépuscule des Dieux*; mais, en retour, l'intendance du théâtre de la Cour de Munich est tenue de jouer le plus tôt possible ces deux opéras (*l'Or du Rhin* et *la Walkyrie* y ont été donnés depuis longtemps déjà) de façon que le théâtre de Leipzig puisse représenter ces deux dernières pièces également, dans le cours de l'année prochaine, 1878. (Vienne procédera avec plus de lenteur encore.)

» 2. En échange de ce privilège, qui ne peut manquer d'avoir un grand retentissement dans toute l'Allemagne du Nord et d'assurer au théâtre de Leip-

zig un succès prolongé, le directeur de celui-ci me paiera, à titre d'honoraires, la somme de dix mille marks, à la signature du traité.

» 3. L'auteur touchera dix pour cent de la recette brute que produira chacune de ses quatre pièces, y compris les abonnements.

» Ce contrat expire à partir du jour où le docteur Förster abandonnera la direction du théâtre de Leipzig (ou bien après un certain nombre d'années à déterminer) et l'auteur, ou ses héritiers, reprendront vis-à-vis du théâtre de Leipzig, leurs droits de propriété ou d'héritage.

» En ce qui concerne la mise en scène, les décors, les costumes, je dois vous faire savoir ce qui suit :

» Je dois encore un peu plus de deux cent mille marks à la cassette personnelle du roi de Bavière, dont celle-ci m'a fait l'avance. D'après une clause de notre contrat, celle-ci restera propriétaire du matériel acquis avec cette somme, jusqu'à ce qu'elle soit remboursée. Or, j'ai prié la cassette royale de faire usage de ce droit de propriété et d'employer ce matériel pour les représentations de Munich. Cependant dans le cas où elle préférerait de l'argent comptant, ce qui serait possible, puisque *l'Or du Rhin* et *la Walkyrie* sont déjà mis en scène à Munich, je lui ai fait connaître votre intention de faire l'acquisition de ce matériel pour Leipzig, et l'ai engagée à entrer directement en relations avez vous, si elle le juge à propos. Jusqu'ici je n'ai pas reçu de réponse à ce sujet.

» J'ai tenu à régler aujourd'hui tous ces points avec vous, parce que je suis pressé d'arriver à une entente définitive, autant à cause de mes multiples occupations que de mon départ imminent pour Londres. Je ne suis ici que jusqu'à samedi soir. Il me serait agréable, si nous sommes d'accord sur les points principaux, que vous vous chargiez, afin de m'en éviter la peine, d'effectuer immédiatement pour moi le paiement d'une somme de quatre mille marks, que je dois verser à la fin du mois, à Leipzig.

» Et maintenant, très honoré ami et associé, répondez-moi bientôt ou plutôt très vite, et soyez assuré, je vous prie, de la très haute considération avec laquelle je suis

» Votre bien dévoué,

» R. WAGNER. »

A cette lettre, qui témoigne, ainsi que les suivantes, de la netteté avec laquelle Wagner traitait ses affaires, Förster fit la réponse suivante :

Leipzig, le 27 avril 1877.

« Très honoré Maître!

» Je vous ai informé, par mon télégramme d'hier, que je considérais notre traité comme conclu, sur la base des offres faites par moi dans ma lettre du 27 août de l'année dernière, et acceptées de vous par votre télégramme d'hier.

» Mes intentions restent, aujourd'hui, ce qu'elles étaient l'an dernier, bien que votre lettre reçue hier, modifie, d'une façon essentielle, les prévisions dans lesquelles je vous fis mes propositions, à cette époque. D'après votre lettre, en effet, je ne suis autorisé à représenter les deux dernières parties de *l'Anneau des Nibelungen*, qu'après 1878, puisque vous avez déjà accordé antérieurement, un droit de priorité au théâtre de Munich. Malgré cela, j'accepte, comme je l'ai déjà dit, la teneur du contrat passé entre nous, et je désire seulement en préciser, dans les lignes suivantes, les différents points en me reportant aux paragraphes correspondants de votre lettre du 25 courant.

» 1. Vous m'accordez, pour toute la durée de ma direction au théâtre de Leipzig, l'autorisation de représenter vos quatre pièces, *l'Anneau des Nibelungen*.

» A l'exception du théâtre impérial de Vienne et du théâtre royal de Munich, aucun autre théâtre n'est autorisé par vous, à représenter votre œuvre avant qu'un an au moins se soit écoulé, depuis le jour où la dernière partie de la *Tétralogie* aura été jouée à Leipzig. Le théâtre de Munich a un droit de priorité pour les représentations de *Siegfried* et du *Crépuscule des Dieux*, mais le théâtre de Leipzig est autorisé, sans réserve aucune, à représenter également ces deux dernières pièces après 1878, sans avoir à se préoccuper de savoir si elles ont été jouées à Munich ou non.

» 2. En échange de ce privilège, je vous paierai, à titre d'honoraires, la somme de dix mille marks que je considère comme une avance, faite par moi, sur les droits d'auteur que vous rapporteront les quatre pièces susdites. Sur ces dix mille marks, j'en paierai quatre mille le 30 avril, à qui de droit, à Leipzig; trois mille, le 1er juillet de cette année, à qui il vous plaira de m'indiquer. Quant aux trois mille marks restants, je vous en effectuerai le paiement le jour même où aura lieu la première représentation de la première pièce de la Tétralogie.

» 3. Les droits d'auteur auxquels il est fait allusion plus haut comportent les dix pour cent de la recette de chacune de vos quatre œuvres représentées, y compris la part des abonnements.

» 4. Ces conventions tombent à partir du jour où M. le docteur Förster ou ses héritiers abandonneront la direction du théâtre de Leipzig, et l'auteur ou ses héritiers reprendront possession de tous leurs droits de propriété.

» Je suis d'accord avec vous en ce qui concerne la coopération du théâtre de Leipzig avec ceux de Vienne et de Munich aux représentations éventuelles de Bayreuth.

» Je désire vivement que vos démarches relativement à la cession des décors, costumes, etc., du théâtre wagnérien de Bayreuth soient couronnées de succès, et je demande seulement qu'une décision rapide intervienne, car si l'entente à ce sujet ne par-

verait pas à se faire avec la cassette royale, je devrais me préoccuper, dès à présent, de me procurer moi-même ce matériel.

» Tous ceux qui me connaissent savent, très vénéré maître, combien je serais heureux de m'abstenir de traiter avec vous la question purement affaires, pour ne considérer que le côté artistique de l'entreprise et l'honneur qui en rejaillit sur moi. Malheureusement par suite de la situation où se trouve mon théâtre et du public qui le fréquente, je ne dispose que de ressources financières très strictement limitées. Le rendement de celui-ci est, en effet, assez restreint, plus restreint qu'il ne l'était sous les directions antérieures, à cause des charges qui me sont imposées et de l'obligation où je me trouve, en vertu d'un nouveau contrat avec la ville de Leipzig, d'abandonner à la Caisse municipale la plus grande partie de mes bénéfices. Si je vous ai offert de mon plein gré l'an dernier, alors que j'étais encore sous l'impression toute fraîche du succès triomphal qu'a remporté votre chef-d'œuvre et que la situation générale était infiniment plus favorable qu'elle ne l'est maintenant, des droits d'auteur s'élevant à dix pour cent de la recette, je suis allé bien au delà de ce que les auteurs touchent ordinairement ici. Je l'ai fait parce que je vous considère comme le plus national de nos poètes et de nos musiciens, et que je vous place infiniment au-dessus de tous les auteurs avec qui je suis appelé à traiter.

» Si, d'un autre côté, je calcule les sacrifices que je serai obligé de m'imposer pour la mise à la scène de vos quatre pièces, que mon honneur et ma conscience artistique me commandent de rendre dignes de vous, j'ai le droit de dire, en toute sincérité, que je ne m'attends pas à tirer aucun profit matériel des représentations de *l'Anneau des Nibelungen*. Mais ces représentations elles-mêmes, et la confiance que vous m'avez témoignée en m'accordant un droit de priorité sur toutes les autres scènes constituent pour moi un honneur des plus grands; et, si je me suis donné tant de peine pour obtenir ce droit de priorité, ce n'a été, en réalité, que pour affirmer la haute valeur artistique de notre scène et la place éminente qu'elle occupe parmi les entreprises similaires.

» Vous avez affaire, très vénéré Maître, à un homme entièrement dévoué à l'art, qui ne sait pas marchander, et qui est heureux d'offrir, de son plein gré, à un artiste de votre envergure, tout ce qu'il est en son pouvoir de lui accorder.

» Veuillez être pénétré de cette conviction, et, en conséquence, me répondre brièvement par télégramme, en m'indiquant également à qui je devrai faire un premier versement en votre nom.

» Je vous salue très respectueusement,

» Votre dévoué et reconnaissant,

» Dr AUGUSTE FÖRSTER. »

Ceux qui savent lire entre les lignes devineront déjà, dans cette lettre, certaines influences passionnées qui commençaient à agir sur Förster, pour l'amener à renoncer au projet pour lequel je m'étais enthousiasmé, et qu'il avait fini par accepter lui-même. Les adversaires de l'œuvre trouvèrent, dans mes adversaires personnels, qui avaient à cette époque, en nombre respectable, pris position contre moi, un renfort précieux. Il me fallait donc constamment veiller, l'inquiétude et la tristesse au cœur, à ce que cet homme d'esprit si élevé et si complètement dévoué à l'art, mais d'une irrémédiable faiblesse de volonté, résistât aux influences néfastes qui s'agitaient autour de lui. Wagner nous envoya le télégramme suivant :

Bayreuth, 28 avril 1877.

« Absolument d'accord avec vous. Vous vous trompez sur un point, à votre désavantage. Ce n'est pas 1878 échu, mais dans le courant de 1878, c'est-à-dire pourrez représenter *Siegfried* et *le Crépuscule des Dieux* dans le courant de la seconde moitié de 1878. Je maintiens toujours la longue durée du privilège que je vous ai accordé de représenter seul, dans toute l'Allemagne du Nord, le *Ring*, privilège qui me coûte à moi aussi des sacrifices, puisque Hanovre, qui m'a fait des propositions l'année dernière déjà, ainsi que Hambourg, cèdent le pas à Leipzig.

» Veuillez effectuer le paiement à Gustave Steckner fournisseur de la Cour, contre ma facture acquittée.

» Salutations cordiales,

» R. WAGNER. »

Le même jour, Wagner nous écrivit la lettre suivante, singulièrement suggestive.

« Très honoré Monsieur et ami,

« En relisant votre honorée du 27 avril, je suis surpris des expressions dont vous vous servez au paragraphe II : « A titre d'honoraires je vous paierai la somme de dix mille marks, que je considère comme un acompte sur vos droits d'auteur. » C'est donc une simple avance que vous entendez me faire, et ce n'est pas là ce que signifie le mot *honoraires*.

» Je me souviens maintenant que, dans votre lettre de l'an dernier, vous m'avez dit que vous portiez mes droits d'auteur de sept pour cent, chiffre habibituel, à dix pour cent; je devais toucher les sept dixièmes de ces droits sur chaque représentation, à partir de la première, et les trois autres dixièmes seraient retenus par vous en paiement de l'avance que vous étiez disposé à me faire. Après ce qui s'est passé à Vienne, je suis allé un peu plus loin que vous, en vous parlant « d'honoraires » pour le long privilège que je vous accordais, en même temps que

des droits d'auteur portés à dix pour cent. Or, d'après le paragraphe II de votre contrat, vous paraissez vouloir retenir immédiatement ces « honoraires » sur mes droits d'auteur, ce qui m'empêcherait probablement pour longtemps, de toucher quoi que ce soit à la caisse de votre théâtre.

» Veuillez donc avoir la bonté de me faire connaître comment vous entendez la chose. Je ne pense pas que nous ne devions pas nous entendre pour un motif pareil. En accordant à Leipzig le droit de représenter mes œuvres avant d'autres théâtres, et sous votre direction, je n'avais nullement en vue mes intérêts matériels; ceux-ci seraient en effet mieux sauvegardés, si j'accordais immédiatement cette autorisation aux théâtres de Hambourg, de Hanovre, de Cologne et de Francfort, qui me l'ont demandée, ou si je permettais à n'importe quel théâtre de représenter *la Walkyrie* ou toute autre de mes pièces. J'ai la conviction que je m'impose pour les années qui vont venir, un très gros sacrifice pécuniaire et, comme vous êtes seul à en profiter, je me crois autorisé à vous réclamer quelque dédommagement. Cette compensation, je la trouvais dans le paiement de dix mille marks que je considérais comme une indemnité pour les pertes que m'occasionnait le privilège que je vous ai accordé. Ce léger sacrifice ne vous empêcherait d'ailleurs nullement de faire une excellente affaire, puisque vous verriez affluer à votre théâtre de tous les points de l'Alle-

magne du Nord un public qui, sans cela, ne se rendrait jamais à Leipzig.

» Veuillez considérer, je vous prie, si ce que je vous dis là n'est qu'un trompe-l'œil ou si c'est juste et fondé : j'aime à espérer que vous trouverez ma demande équitable. Si vous acceptez que j'accorde à Hambourg, à Hanovre, etc., le droit de représenter le *Ring* en même temps que vous, la situation changera et vous aurez le tout à bien meilleur compte.

» Je vous ai déjà rectifié par mon télégramme l'erreur que vous avez commise au sujet de l'époque où vous pouviez représenter les deux dernières pièces du *Ring*. C'est *dans* le cours de 1878, et non *après* 1878, que ces représentations pourront avoir lieu.

» Je pars demain pour Londres. A dater de mardi soir, j'y recevrai vos lettres à l'adresse suivante :

» 12, Orme Square, Bayswater. W.

» Excusez cette petite surexcitation supplémentaire! J'attends à chaque instant, une réponse du cabinet royal de Munich; je vous la communiquerai dès que je l'aurai reçue.

» Salutations cordiales de

» Votre bien dévoué,

» RICHARD WAGNER. »

» Bayreuth, ce 28 avril 1877.

Förster répondit par la lettre suivante :

Leipzig, le 3 mai 1877.

« Je suis heureux que vous me signaliez, en toute franchise, dans votre dernière lettre, le point sur lequel notre manière de voir diffère, relativement aux dix mille marks. Ce sera le meilleur moyen, pour nous, d'arriver à une entente. Certainement, en vous offrant dans ma lettre du 27 août 1876, de vous payer une somme assez ronde, fixée plus tard à dix mille marks, il était entendu, en ce qui me concerne, que cette somme devait être considérée comme un acompte sur vos futurs droits d'auteur.

» Mais j'avais d'autant moins sujet de considérer ce versement comme destiné à représenter les trois pour cent supplémentaires offerts en plus des droits habituels de sept pour cent que jamais, ni dans mes lettres ni dans mes conversations, je n'ai fait la différence entre les sept et les dix pour cent.

» Cependant je suis tout disposé à vous faire des concessions, si la retenue intégrale de vos droits d'auteur de dix pour cent devait vous gêner, en vous privant pendant trop longtemps de tout revenu de vos pièces. Je vous offre donc de ne vous retenir provisoirement, au lieu de dix pour cent, que six pour cent sur vos droits d'auteur jusqu'au remboursement complet des dix mille marks et de vous faire parvenir, après chaque représentation, les quatre autres dixièmes qui vous reviennent.

» J'espère que le différend qui existe entre nous se trouvera ainsi aplani, et cela à votre entière satisfaction.

» Je vous informe, en même temps, que j'ai payé quatre mille marks, conformément à votre ordre à M. Steckner, et je souhaite que votre voyage en Angleterre soit couronné de succès; mais, par-dessus tout, je vous souhaite la santé, afin que vous reveniez dans votre patrie réconforté de corps et d'esprit.

» Je vous salue respectueusement.

» Votre bien dévoué,

» AUGUSTE FÖRSTER. »

Peu de jours après, arriva la réponse de R. Wagner.

Londres W., 12, Orme Square, Bayswater.

« Très honoré Monsieur,

» Je regrette vivement que, par suite du retard constant de vos réponses, vous ayez différé la conclusion de notre traité que, par suite de mes nombreuses occupations à Londres, je parviens aujourd'hui seulement à établir d'une façon circonstanciée.

» Je dois vous dire, tout d'abord, que nous n'envisageons pas du tout de la même manière le point qui nous sépare. Je vous l'ai déjà dit dans une précédente lettre. Après avoir parcouru rapidement votre dernière lettre adressée à Bayreuth, je pouvais vous télégraphier immédiatement, heureux de voir l'affaire

Unger enfin réglée, que j'acceptais vos propositions. Mais, à une seconde lecture, le paragraphe actuellement en litige, en raison de sa rédaction fort peu claire, m'inspira aussitôt les réserves que je vous ai immédiatement communiquées par lettre. Votre réponse du 3 mai, reçue à Londres, me prouve que, si je n'ai acune raison de mettre en doute l'exactitude de ce que vous me dites sur les ressources actuelles du théâtre de Leipzig, naguère encore si florissant, je suis autorisé à considérer ces ressources comme insuffisantes pour mener à bonne fin l'entreprise que vous projetez. En effet, si vous prétendez acquérir pour trois ans le droit de représenter à l'exclusion de tous les autres théâtres de l'Allemagne du Nord mon *Anneau des Nibelungen*, le monde entier se demandera avec raison quels énormes avantages matériels ont pu me décider à vous accorder un privilège pareil. Or, comment pourrais-je espérer que ce théâtre que j'ai choisi, non dans un but de lucre mais parce que j'étais convaincu qu'il réaliserait mon œuvre dans l'esprit même où je l'ai conçue, comment pourrais-je espérer, dis-je, que ce théâtre sera à la hauteur de sa tâche, si vous n'êtes pas même en mesure d'offrir à l'auteur un petit dédommagement pour ce monopole de trois ans qu'il vous concède? Vous avez inséré, dans vos stipulations une clause *dont il n'avait jamais été auparavant question entre nous*, à savoir que *vous jouiriez de votre privilège une année entière après la représentation* de la dernière pièce du *Ring*, tandis

que vous avez résolu la question litigieuse des « honoraires », en faisant de ceux-ci une simple avance remboursable en peu de temps ; en résumé, en échange du monopole que je vous accorde pour trois ans, vous m'offrez de me payer simplement dix pour cent de droits d'auteur, ce que tous les autres théâtres m'accorderaient *eo ipso*. Je crois donc que dans tout cela, vous vous êtes montré un peu trop prudent à mon égard, et je me vois obligé de vous faire connaître mes dernières conditions.

» *Ou bien*, dix mille marks comme honoraires pour le privilège que je vous accorde de représenter seul le *Ring*, avec dix pour cent de droits d'auteur sur la recette de chaque soir. Trois mille francs devront être versés le 1er juillet, les trois mille derniers le 1er septembre courant ;

» *Ou bien* dix pour cent de droits d'auteur : les quatre mille marks reçus comme acompte seront à retenir sur ces droits, à raison de cinq pour cent. Par contre, je ne vous accorde aucun privilège ni droit exclusif de représenter mes pièces ; cependant le théâtre de Leipzig s'engage à représenter *Siegfried* et *le Crépuscule des Dieux* dans les délais qui ont été fixés ;

» *Ou bien*, le théâtre de Leipzig renonce absolument à traiter : dans ce cas, et dès que je recevrai votre renonciation, je vous renverrai immédiatement les quatre mille marks que vous m'avez avancés.

» Si vous vous retirez, je désire également que

vous ne vous considériez pas comme engagé vis-à-vis d'Unger. Il plaît beaucoup ici et trouvera à se caser. Quant à votre traité avec lui, je le trouve très difficile à exécuter, et je me demande comment un ténor parviendrait à jouer mes pièces cent vingt fois par an, s'il veut toucher l'intégralité de son traitement. Je crois qu'il serait plus humain d'exiger de lui de jouer cent fois, et de lui donner la moitié de son traitement comme feux! Mais cela se réglera plus tard.

» Je vous remercie des bons vœux que vous formez pour ma santé et j'espère qu'ils se réaliseront : ma vie n'est pas précisément facile, en ce moment.

» Votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» 10 mai 1877. »

Le Maître n'avait entrepris ce voyage de Londres si fatigant pour lui, que dans le dessein de se procurer de l'argent pour combler le déficit des premières représentations de *l'Anneau des Nibelungen* à Bayreuth. Pendant que cette lettre était en route, Förster en avait, à la date du 10 mai, écrit une à Wagner, où se trouvait le passage suivant :

« Ne vous serait-il pas possible, à votre retour de Londres, de donner deux ou trois grands concerts wagnériens au Nouveau Théâtre municipal de Leipzig, avec les artistes qui vous ont suivi en Angleterre?

Ce serait là une magnifique introduction à la première représentation de *l'Or du Rhin*, qui aura lieu, je l'espère, dans le courant de l'automne. Unger aussi y trouverait son compte. »

Les craintes que j'avais manifestées antérieurement n'étaient que trop fondées, comme la suite le montrera. Peu à peu, je me trouvai avec Joseph Sucher et un des meilleurs amis de Förster, l'éditeur Louis Staakmann, tout seul en face de l'armée de mes adversaires.

Sur ces entrefaites arriva la lettre de Wagner du 10 mai, que nous avons donnée plus haut; Förster en prit prétexte pour rompre brusquement les négociations. En réalité, il y avait à sa décision, des raisons bien plus profondes.

Le jugement de Förster, qui dans le domaine de la comédie, jouissait d'une autorité incontestée, manquait de sûreté, en ce qui concerne la musique, et il n'avait pas ce courage que donnent les fortes convictions pour tenir tête aux adversaires qui l'assaillaient. En effet, ceux dont le jugement faisait, à cette époque, autorité à Leipzig, n'avaient-ils pas déclaré que Wagner était indigne du *Gewandhaus*?

Leurs suggestions amenèrent insensiblement Förster à considérer la rupture du traité avec Wagner comme un but à poursuivre. L'influence que j'avais toujours exercée sur lui resta impuissante devant ces assauts. Ce fut à mon insu qu'il écrivit à Wagner la lettre suivante :

Leipzig, le 15 mai 1877.

« Très vénéré Maître,

» Par votre lettre du 10 mai, datée de Londres, vous vous placez à un point de vue absolument nouveau. Qu'un traité doive intervenir entre nous relativement au droit de représenter votre *Anneau des Nibelungen*, c'est là ce que je conteste de la façon la plus énergique. Ce traité se trouve conclu par le fait que vous avez accepté, par télégramme, les conditions que je vous posais dans une lettre du 27 avril.

» Votre tentative, commencée dans votre lettre du 28 avril et continuée dans celle du 10 mai, de modifier la base légale de notre contrat, ne saurait avoir aucun résultat dans le cas où nous en arriverions à laisser à la justice le soin de décider entre nous! Les conditions que je vous offrais étaient bien claires et tout malentendu impossible. Vous les acceptiez sans réserve aucune.

» La conscience de mon bon droit me commande de faire cette déclaration et surtout de sauvegarder mes droits.

» Mais si je me demande s'il est opportun que je fasse pratiquement usage, vis-à-vis de vous, de mes droits indiscutables, et que j'exige et poursuive l'exécution de notre contrat, je n'hésite pas à répondre : « Non, cela n'est pas opportun! » Si, après avoir accepté formellement des offres nettes et précises, vous vous efforcez maintenant d'ébranler notre con-

trat, sous prétexte qu'un des articles n'en est pas rédigé avec une clarté suffisante, ne suis-je pas en droit de supposer que, plus tard, vous changeriez de nouveau de manière de voir? Cette incertitude produit, chez moi, un malaise pénible, incapable assurément de diminuer mon enthousiasme pour votre œuvre, mais de nature, cependant, à troubler la cordialité de mes relations avec vous, à paralyser mes efforts dans la préparation de votre œuvre, qui est d'une réalisation si difficile, et à compromettre, en même temps, le succès de mon entreprise.

» Tout en sauvegardant mes droits, au point de vue des principes, je vous déclare, par la présente, que je vous rends votre parole, et je vous prie, en même temps, de me rembourser immédiatement les quatre mille marks que j'ai payés pour vous à Leipzig, et de me rendre le contrat d'engagement d'Unger.

» Très respectueusement.

» Votre tout dévoué,

» Dr AUGUSTE FÖRSTER. »

En dépit de cette lettre brutale, Wagner tenta encore d'éviter une rupture, en envoyant le télégramme suivant qui m'émut profondément :

Londres, ce 17 mai 1877.

« Vous supplie attendre ma lettre avant rien dire journaux.

» WAGNER. »

Ce télégramme, ainsi que la lettre qui suivit, et dont la teneur me fendit le cœur, m'engagèrent à faire une dernière tentative pour amener Förster à mon point de vue. Mais mes adversaires ne se lassèrent point d'agiter devant ses yeux le spectre du déficit, à propos des cent mille marks que j'avais déclarés nécessaires pour l'acquisition des décors et de toute la mise en scène. Voici la lettre de Wagner, qui est un modèle de logique claire et qui témoigne de la noblesse de ses sentiments et de son désintéressement.

London, W. 12, Orme Square, Bayswater,

« Très honoré Monsieur,

» L'estime que j'ai pour votre personne jointe à l'espoir dont je m'étais bercé d'entretenir de très agréables relations avec vous en particulier, ont seules pu me décider à me justifier des accusations que vous venez de formuler contre moi.

» C'est une nouveauté pour moi de me voir considéré comme un co-traitant chagrin et cauteleux, alors que la hâte et l'imprévoyance avec lesquels j'ai souvent signé des contrats m'ont causé de tels préjudices, que des amis, soucieux de mes intérêts, ont cru devoir me faire de sérieux reproches.

» C'est une autre nouveauté pour moi d'entendre interpréter le mot « honoraires » dans le sens d'avances, et affirmer que, par mon télégramme acceptant vos propositions, j'ai reconnu que certains

articles « étaient rédigés avec une absolue clarté » bien que vous fussiez enchanté vous-même que dans ma lettre j'engageasse la discussion pour préciser le caractère de ces « honoraires ».

» Je suis surpris, enfin, que vous ayez pu vous imaginer que mon télégramme vous annonçant mon acceptation réglait tout, alors que j'attendais la minute du traité, présentant une rédaction claire, et au bas duquel nous devions apposer nos deux signatures comme j'ai l'habitude de le faire avec tous les directeurs de théâtre.

» Je me demande maintenant que faire, alors que l'on a réussi à vous décider à renoncer, d'un cœur si léger, à tous vos projets!... Je songe aux conséquences de votre détermination, et, en dépit de mon surmenage actuel, je trouve assez de présence d'esprit pour me les représenter comme tellement pénibles, répugnantes, que je voudrais les éviter à tout prix!

» Le privilège que je vous ai accordé de représenter seul le *Ring* a provoqué aussitôt, dans la presse, une sensation énorme et peut-être quelque peu motivée. Notre rupture en produirait probablement une bien plus grande encore, et les choses seraient sans doute présentées de telle manière que je me verrais obligé de répliquer à mon tour. Vous voyez d'ici ce que ces polémiques auraient de pénible! Tâchons de les éviter et espérons que nous arriverons à un accord honorable.

» Si vous n'avez pas d'autres raisons pour motiver une rupture, veuillez m'envoyer un projet de traité définitif pour les signatures, et établir celui-ci conformément à vos dernières offres.

» Je vous prie d'agréer l'expression de ma très haute considération.

» Votre bien dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» 17 mai 1877. »

Malheureusement mes adversaires s'étaient à tel point emparés de l'esprit de Förster, que celui-ci ne pouvait plus voir l'immense douleur que me causait sa manière d'agir. Ni cette magnifique lettre ni les avances généreuses de Wagner ne furent capables de modifier ses résolutions. Le 22 mai, jour anniversaire du Maître, il lui écrivit :

« Très vénéré Maître,

» Ce n'est pas seulement la différence de notre point de vue en ce qui concerne les dix mille marks, qui a dicté ma dernière lettre, mais aussi et surtout l'impression produite sur moi par votre avant-dernière missive, et qui m'a décidé à renoncer à votre œuvre.

» Votre dernière lettre n'a nullement effacé cette impression.

» L'enthousiasme naïf et joyeux avec lequel je suis allé au-devant de vous, dès le premier moment, a

disparu, grâce aux discussions pénibles qu'il y a eu entre nous.

» — Si l'on arrache le cœur à une plante, dit Gœthe dans *Clavijo*, elle a beau grandir dans la suite et pousser d'innombrables rejetons; elle pourra devenir un buisson robuste; mais elle a perdu la fierté et la grâce souveraine du premier jet.

» En m'écrivant, dans votre lettre du 10 mai, datée de Londres, que vous doutez que le théâtre de Leipzig dispose des ressources nécessaires pour mener à bonne fin l'entreprise projetée, vous avez « arraché » le cœur à la plante ». Une parole de ce genre, livrée à la publicité, déconcerterait à la fois les artistes et le public et compromettrait tout résultat!

» Je ne peux pas effacer de mon esprit cette impression que, dans nos négociations vous n'avez plus en vue l'intérêt de l'art, comme c'était peut-être le cas, au début; et c'est pour cette raison que je me sens paralysé d'avance dans mes efforts, que la réflexion l'emporte sur l'enthousiasme et l'homme d'affaires sur l'artiste.

» Je reste, aujourd'hui comme hier, vénéré Maître, le partisan pleinement dévoué de votre art, et je comprends également les fluctuations et les transformations successives de votre état d'âme, et je ne me permettrai nullement de les juger; je proteste, par conséquent, contre les paroles que vous me prêtez dans votre dernière lettre et contre lesquelles vous vous défendez. Néanmoins j'ai l'impression, que j'ai

le droit de noter ici, que je me trouve en présence d'une individualité si fortement accentuée, au point de vue des affaires autant que de l'art, qu'il me paraît impossible désormais d'arriver à une entente avec elle.

» Dans ces conditions, ne vaut-il pas mieux chercher un terrain d'entente, qui nous permette de renoncer à nos projets primitifs, sans faire d'éclat et d'une façon digne de nous? Ce n'est pas d'un cœur léger, comme vous le croyez, que je me sépare de vous, j'en éprouve, au contraire, une profonde douleur. Néanmoins, je crois qu'il vaut mieux que cette séparation ait lieu, dès le début, et en douceur, que plus tard, violemment et brutalement.

» En ce qui concerne les journaux, il ne dépend que de nous d'informer le public de notre rupture sous une forme qui ne soit blessante ni pour l'un ni pour l'autre.

» La sensation produite par la nouvelle de l'accord intervenu entre nous n'était pas mon œuvre; je m'efforcerai de même de ne parler de ma retraite que d'une manière aussi calme qu'objective. Si vous agissez de même, nous n'avons pas de désagréments à redouter.

» Je ne vous ferais pas cette proposition si je n'étais assuré de votre parfaite bienveillance, de votre sympathie pour le succès de mon œuvre, de votre inébranlable confiance dans la noblesse de mes intentions autant que dans l'absolu oubli de moi-même avec lequel je travaille à les réaliser.

» Un gros nuage s'est élevé entre nous, il est impossible de le nier; je renonce donc avec douleur à la réalisation de mon plan auquel j'avais donné toute mon âme.

» Je reste votre immuablement dévoué,

» Dr AUGUSTE FÖRSTER. »

Une fois de plus, le fil était rompu entre Bayreuth et Leipzig, et, cette fois, c'est nous qui le brisions! Inutile de dire ce que je souffris de cette lamentable rupture que je n'avais pas réussi à empêcher, bien que j'eusse une influence considérable sur Förster. A un déjeuner donné chez lui en l'honneur de la cantatrice Marie Widl, alors en représentation à Leipzig, un de ses amis personnels, fort influent, dont je tairai le nom, par discrétion, se laissa entraîner sous l'influence des passions alors régnantes, jusqu'à lever son verre en l'honneur de la rupture de notre contrat avec Wagner, et il voulut également trinquer avec moi, mais, dans mon indignation, je jetai mon verre qui se brisa en mille morceaux sur le parquet, et je quittai la compagnie.

Marie Widl chercha à me consoler en me disant :

— Ne vous faites pas de soucis, vous finirez bien par l'emporter! N'avez-vous pas remarqué la terreur de Förster quand vous avez brisé votre verre?.

En effet, six mois après, sa prophétie devait s'accomplir magnifiquement.

II

LE RING A LEIPZIG

I

REPRISE DES POURPARLERS

Deux circonstances empêchèrent Förster de se réjouir de la rupture de son traité avec Richard Wagner. D'abord il devenait de plus en plus évident que — quel que fût notre zèle à guetter les nouveautés — la production musicale de cette époque ne donnait rien qui fût capable de récompenser une initiative artistique. Ensuite nos efforts pour acquérir *l'Anneau des Nibelungen* n'étaient pas passés inaperçus dans le monde des théâtres. A peine l'échec de nos pourparlers était-il connu, que la nouvelle se répandit que Hambourg, Schwerin et d'autres villes s'étaient assuré le droit de représentation des *Nibelungen* et débuteraient par *la Walkyrie*, début qu'à Bayreuth déjà, aussitôt que j'eus entendu tout le cycle, j'avais reconnu être une erreur. On disait

même que Wagner s'était décidé à donner *la Walkyrie*, comme pièce séparée, au théâtre de la Cour de Berlin, *la Walkyrie* que l'opinion moyenne de cette époque désignait ordinairement comme la seule pièce « possible » du *Ring*. Leipzig allait-il donc, au lieu de prendre la tête du mouvement, comme je l'avais projeté, être laissé de côté?

Alors je rassemblai mon courage pour écrire au Maître la lettre suivante :

Leipzig, le 12 novembre 1877.

« Cher Monsieur et honoré Maître,

» Permettez-moi, comme directeur de l'Opéra municipal de Leipzig, de vous adresser respectueusement une prière instante.

» Quand vous aviez, très honoré Maître, conclu avec nous, ce printemps, au sujet des représentations de vos *Nibelungen*, le droit de priorité pour toute l'Allemagne du Nord était compris dans nos conventions. Une déplorable erreur a fait alors tomber dans l'eau le traité déjà conclu, et personne ne le regrette plus que moi. Car depuis que j'ai eu à Bayreuth l'occasion d'admirer cette œuvre colossale, je n'ai plus eu qu'un but devant les yeux : faire représenter cet ouvrage ici, à Leipzig, dans votre ville natale, où le « wagner » est mieux compris et plus estimé que n'importe où.

» Il ne peut pas être dans les intentions du poète-

compositeur, de refuser plus longtemps cet ouvrage à une scène de l'importance de Leipzig; et comme j'apprends que vous vous êtes déjà entendu avec Berlin au sujet de la représentation de *la Walkyrie* — ce qui annulerait par conséquent le droit de priorité pour l'Allemagne du Nord — je vous prie instamment de vouloir bien me faire savoir dans quelles conditions vous voudriez bien nous accorder le droit de représenter, soit l'ensemble de l'œuvre (et c'est ce que je souhaite par-dessus tout), soit les ouvrages séparément.

» Je vous serais reconnaissant d'une très prompte décision.

» Votre très respectueusement dévoué,

» ANGELO NEUMANN. »

A quoi Wagner répondit :

« Monsieur,

» Je n'ai pas cédé *la Walkyrie* à Berlin, parce que je ne songe à céder isolément aucune des parties de mon *Anneau des Nibelungen*. Par contre, M. le directeur Pollini a acquis pour Hambourg, sans stipulation particulière d'un droit de priorité, les quatre parties de l'ouvrage. Comme par là disparaît cette question de priorité pour d'autres théâtres, je renoncerais de mon côté, dans mes négociations à venir avec l'honorable direction du théâtre municipal de Leipzig, à cette demande « d'honoraires » qui m'avait été ins-

5.

pirée par la prétention à ce droit de priorité. Je me contenterais pour la cession à ce théâtre de l'autorisation de représenter l'ouvrage en question en quatre parties, d'un droit de dix pour cent, avec un versement de garantie de dix mille marks; cette somme serait versée aux époques précédemment fixées et viendrait en déduction du droit proportionnel jusqu'à concurrence de la moitié, soit cinq pour cent.

» Votre respectueusement dévoué,

» RICHARD WAGNER. »

» Bayreuth, 19 novembre 1877. »

Il paraîtra inexplicable aujourd'hui qu'après cette réponse si favorable de Wagner, il ait fallu encore deux mois pleins avant que les pourparlers se continuassent entre Bayreuth et Leipzig. Le délai s'explique par ce fait que Förster avait des rechutes et doutait toujours comme autrefois que le *Ring* fût viable, et qu'il fallait d'abord préparer un devis des frais. Finalement toutes les hésitations tombèrent en même temps qu'une autre circonstance venait à mon aide. A la fin de l'année 1877, la balance se solda par un déficit de cent vingt et un mille marks. Je me présentai donc le 20 janvier 1878, à Förster avec cet argument :

— Mon cher ami, cela ne peut pas durer. J'ai beau depuis longtemps surveiller tout ce qui s'offre à nous en fait d'opéras, il m'est impossible de découvrir un ouvrage qui approche même de très loin de l'impor-

tance du *Ring* et qui puisse obtenir le succès que j'attends avec assurance des *Nibelungen*. A cela s'ajoute cette circonstance, très triste pour nous, que notre bilan, — bien que les dépenses redoutées pour monter les *Nibelungen* n'aient pas été faites, — offre un aspect déplorable. Si vous acceptez ma proposition, nous allons prendre encore cent mille marks pour monter le *Ring* et réaliser la représentation de cette grande œuvre dans des conditions telles que n'en a osées avant nous aucune scène, excepté Bayreuth. Dites oui et je télégraphie à Richard Wagner pour lui demander s'il est prêt à me recevoir; car il n'y a plus qu'un entretien personnel qui puisse nous amener à une conclusion.

A cela Förster me répondit — et, étant données les préventions qui régnaient encore contre Wagner, on ne saurait trop lui en savoir gré :

— Mon cher ami, il y a longtemps que je vous ai secrètement fait amende honorable. Je vous donne pleins pouvoirs. Seulement je crains qu'il ne soit trop tard; il ne voudra plus entendre parler de nous.

Sans discuter davantage avec Förster, je télégraphiai donc :

Richard Wagner. — Bayreuth.

« Prière me faire savoir si je puis avoir l'honneur d'être reçu par vous demain.

» NEUMANN,
» directeur de l'Opéra.

Quand j'arrivai le soir au théâtre, on me remit la réponse du Maître :

Neumann, directeur Opéra Leipzig.

Bayreuth, le 20 janvier 1878.

« Volontiers. Demain quatre heures ou huit heures soir.

» WAGNER. »

Förster ne fut mis au courant de ma dépêche qu'en lisant cette réponse. Le soir même je partais pour Bayreuth, où, à cause des correspondances défectueuses du service d'hiver, je n'arrivai que le lendemain, dimanche 21 janvier, vers deux heures de l'après-midi. Quand, à quatre heures, j'entrai à Wahnfried, je fus conduit dans le grand cabinet de travail du maître, devenu depuis si fameux, et là mon attention fut absorbée d'abord par deux peintures : le portrait de madame Cosima Wagner et celui de Schopenhauer. Presque aussitôt entra madame Cosima Wagner, qui m'aborda avec ces mots :

— Mon mari dort, et je vous prie de vouloir bien, en attendant, accepter ma compagnie, je ne voudrais pas l'éveiller encore.

Au bout d'environ une demi-heure, que j'employai à mettre cette femme si intelligente au courant de l'affaire qui m'amenait, le Maître parut. En dehors des rencontres fugitives que j'ai mentionnées, je le

voyais en face pour la première fois. Il portait le béret bien connu, un court veston de soie foncée et un pantalon gris. Il vint aussitôt à moi d'un air cordial :

— Je suis heureux que vous cherchiez à renouer les relations interrompues entre nous depuis l'année dernière, car l'échec de notre projet m'a beaucoup troublé. Le fait que vous avez entrepris le voyage de mon Leipzig à Bayreuth, en hiver et par ce temps, me dit déjà que vous avez cette fois des intentions sérieuses, et vous me faites tout à fait l'effet d'un homme qui n'est pas venu par plaisir de Leipzig à Bayreuth.

Et, tout en prenant sur ses genoux le jeune Siegfried, alors âgé de sept ou huit ans, il se tourna vers moi :

— Eh bien, voyons, qu'avez-vous à me dire?

Là-dessus je commençai à exposer mon plan à Richard Wagner. Je lui dis d'abord que mon intention était de représenter en cinq mois, l'ouvrage entier en deux séries, c'est-à-dire *l'Or du Rhin* et *la Walkyrie* en deux soirées consécutives : 28 avril, première de *l'Or du Rhin*; 29 avril, première de la *Walkyrie*, puis le 21 septembre, première représentation de *Siegfried*, et le 22 septembre, première du *Crépuscule des Dieux*.

Mon enthousiasme pour l'ouvrage m'avait sans doute inspiré une éloquence qui fit sur Wagner une impression visible. Ses yeux lancèrent surtout des

éclairs quand je lui donnai l'assurance que je ne me résignerais en aucun cas à donner d'abord *la Walkyrie* et plus tard seulement *l'Or du Rhin*, comme d'autres scènes l'avaient fait avant nous ou se préparaient à le faire. A ces mots il m'interrompit d'un geste prompt et se tournant vers sa femme, il dit :

— Écoute, Cosima, ce que nous dit là Neumann. Il veut donner le *Ring* dans son ensemble et en ordre, il m'indique déjà les dates auxquelles les pièces seront représentées. Mais il ne tiendra pas plus parole que les autres.

Et il continua en se tournant vers moi :

— Si vous faisiez cela, vous seriez le premier directeur de théâtre intelligent.

Je répondis :

— Maître, je vous le répète : le 28 avril, première représentation de *l'Or du Rhin*; le 29, première de *la Walkyrie*; le 21 septembre, première de *Siegfried*; le 22, première du *Crépuscule des Dieux*.

Là-dessus il y eut un court silence pendant lequel Wagner me regarda fixement, puis soudain il me posa cette question :

— Dites-moi, comment pouvez-vous me fixer dès aujourd'hui les dates des premières représentations?

— Maître, répondis-je, c'est bien simple. C'est le 28 avril que s'ouvre chez nous, à Leipzig, la foire de Pâques, et le 21 septembre la foire de la Saint-Michel. Je ne crois pas pouvoir choisir d'époques plus favorables pour faire connaître vos œuvres à Leipzig.

Cette réponse fit sur lui, qui était originaire de Leipzig, un effet convaincant. Il m'examina encore un moment puis, se tournant vers sa femme :

— Que dis-tu de cet homme! Faut-il le croire?

Et quand madame Cosima Wagner se fut exprimée avec sympathie sur le plan que j'avais développé, le Maître se tourna vers moi pour avoir des renseignements plus précis sur l'organisation scénique, l'orchestre et le personnel. Et alors il commença à s'expliquer sur toutes les difficultés de mise en scène, une par une et jusque dans les moindres détails, d'une façon pour moi inappréciable. L'attention passionnée avec laquelle je suivais ses explications parut lui plaire, et ce qui le charma surtout ce fut que je ne craignis pas de m'exprimer franchement sur certaines imperfections scéniques que j'avais remarquées à Bayreuth en 1876 et que, instruit par lui, j'espérais corriger. De ce nombre étaient d'abord la scène des Filles du Rhin, le changement à vue du Walhalla, et surtout le Feu magique, qui devait en effet être réalisé à Leipzig d'une façon qui servit ensuite de modèle aux autres scènes, tandis qu'il était réservé à Bayreuth de nous donner, plus tard, en 1896, une exécution idéale et parfaite de la scène des Filles du Rhin. Quand nous eûmes encore traité à sa satisfaction quelques questions d'art ou d'affaires, il me demanda, avec une bienveillance infinie dans le ton, de m'asseoir à son bureau et d'écrire le projet de traité.

Je lui répondis :

— Maître, si vous vous asseyiez au bureau et si je dictais, je préférerais cela.

Il me regarda avec surprise, mais sans paraître mécontent.

— Comment, vous voulez dicter, et que moi j'écrive ?

— Oui, Maître, car d'abord je dicterai le traité tel qu'il doit être dans notre commun intérêt, et ensuite j'aurai ainsi de votre main un document sans prix.

Richard Wagner, auquel ma réponse plut, regarda sa femme en souriant. Appuyé du bras droit sur le bureau, il se tourna vers moi :

— Eh bien, dictez.

Et, s'asseyant, il écrivit sous ma dictée, avec des corrections absolument insignifiantes, les dispositions suivantes :

Traité.

« J'ai cédé aujourd'hui à M. le docteur Auguste Förster, directeur du théâtre municipal de Leipzig, pour la durée de sa direction ou de celle de M. le directeur Angelo Neumann au même théâtre, le droit de représenter mon ouvrage *l'Anneau des Nibelungen* aux conditions suivantes : la direction du théâtre ci-dessus désigné a le droit de représenter l'ouvrage précité et devra me verser pour chaque représentation, un droit de dix pour cent sur la recette quotidienne et de cinq pour cent sur les abonnements, droit qui ne pourra cependant pas excéder la somme de

huit cent soixante-quatorze marks, vingt pfennigs. Sur ces versements l'auteur recevra une avance de dix mille marks qui devront lui être remis aux époques suivantes : à la signature du traité, deux mille cinq cents marks ; le 1er avril 1878, deux mille cinq cents marks. Enfin les cinq mille marks restant lui seront payés le 1er avril 1879.

» Cette avance viendra en déduction des droits proportionnels jusqu'à concurrence de la moitié et jusqu'à ce que la totalité de cette avance ait été ainsi remboursée.

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 21 janvier 1878. »

Quand il eut signé et que nous nous fûmes mutuellement souhaité le meilleur succès, je fus invité à prendre part, à Wahnfried, au dîner de famille. Je dus malheureusement refuser en remerciant, car le temps avait passé vite, et, si je voulais partir par le train qui m'amènerait le lendemain matin à Leipzig, il était grand temps de prendre congé. Je n'avais plus un jour à perdre et il fallait commencer aussitôt des préparatifs de toute sorte. On comprit mes raisons et, après des adieux cordiaux et encore mille souhaits de succès, je quittai Wahnfried et volai plus que je n'allai à l'hôtel et de là à la gare. Et quand, le lendemain matin, je pus mettre sous les yeux de mon associé le traité écrit et signé de la main de Wagner, sa joie fut cette fois réelle et profonde. Il m'embrassa

et les larmes lui montèrent aux yeux quand il me dit :

— Neumann, vous avez bien conduit cette affaire. Pourquoi faut-il que l'année dernière j'aie écouté les autres ? Je vous ai alors, je le sais, causé un profond chagrin.

Tout mon entourage artistique et, avant tous, Joseph Sucher, fut très enthousiasmé à la nouvelle que nous aurions le bonheur de nous atteler à cette grande tâche. Tout le monde se précipitait vers moi avec cette unique question : « Croyez-vous vraiment qu'il nous sera possible de donner *l'Or du Rhin* et *la Walkyrie* les 28 et 29 avril ? Deux ouvrages d'une telle importance et d'une difficulté scénique insoupçonnée jusqu'ici en deux jours consécutifs ! »

Je répondais avec une telle assurance que personne n'osait me contredire. Förster, je dois ici le reconnaître avec gratitude, me donnait en tout pleins pouvoirs, et était d'avance d'accord avec moi pour toutes les sommes que je considérais comme nécessaires. Un seul concours, et à vrai dire l'un des plus importants pour la réussite de l'entreprise, nous faisait défaut, celui de l'orchestre de la « Société des concerts de la Halle aux draps » *(Gewandhausorchester)*. Et comme cet orchestre est à Leipzig, plus que dans n'importe quelle autre ville, très estimé, et avec raison ; qu'il est en relations avec la meilleure société ; qu'il a une grande influence dans toutes les questions musicales, et qu'il forme en réalité un groupement

d'artistes remarquables, on comprendra que j'ai eu de ce côté de grandes difficultés. Mais nous en reparlerons plus tard.

Le jour même de mon retour à Leipzig je télégraphiai au décorateur Lütkemayer, de Cobourg, et le priai de venir immédiatement à Leipzig, car j'avais l'intention de lui confier l'ensemble des décors de *l'Anneau des Nibelungen*, à condition qu'il pût accepter la date de livraison par moi fixée. En même temps je priai Richard Wagner, par télégramme, de mettre à notre disposition, à titre de prêt, et pour nous permettre de hâter la copie, les parties d'orchestre de Bayreuth. Je fis suivre ma dépêche de la lettre suivante :

Leipzig, 23 janvier 1878

« Très honoré Maître,

» J'ai l'honneur de vous adresser, conjointement aux traités, le premier versement convenu entre nous de deux mille cinq cents marks, et vous prie de vouloir bien nous faire parvenir l'exemplaire du traité revêtu de votre signature. J'espère que vous ferez droit à la demande que je vous ai adressée par télégramme. Bien entendu nous rendrons en parfait état le matériel d'orchestre que vous nous aurez prêté. Pour ce qui peut vous intéresser plus particulièrement, très honoré Maître, j'ai le ferme espoir de pouvoir vous tenir parole en faisant représenter *l'Or du*

Rhin et *la Walkyrie* en deux soirées consécutives. Nous ne pouvons cependant prendre une décision ferme à ce sujet qu'après entente avec le peintre-décorateur dont nous attendons l'arrivée demain.

» Le docteur Förster, qui vous envoie ses respectueux compliments s'est montré extrêmement heureux de voir renouer les rapports interrompus l'année dernière.

» Je lui ai transmis vos salutations et lui ai enjoint de sécher ses larmes. Quoiqu'il ne se souvienne plus maintenant d'en avoir versé, il a bien failli le faire cette fois, mais de joie naturellement.

» Votre respectueusement dévoué,

» ANGELO NEUMANN. »

Richard Wagner répondit par retour du courrier :

« Cher Monsieur,

» Inclus l'exemplaire du traité signé de ma main. Je prie par même courrier mon conseil d'administration de vous confier pour six semaines, afin que vous les fassiez copier, les parties d'orchestre de *l'Or du Rhin* et de *la Walkyrie*, mais je vous fais remarquer que — par suite du déficit du Festival, — ces parties ne sont plus ma propriété, mais peuvent être à tout instant réclamées par le théâtre de la Cour de Munich.

» Je ne me souviens pas d'avoir parlé des larmes de

M. le docteur Förster. S'il est satisfait maintenant, j'en suis ravi.

» Dans l'espoir que votre entreprise sera couronnée de succès, je reste, votre respectueusement dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 25 janvier 1878. »

« Je reconnais avoir bien reçu aujourd'hui la somme de deux mille cinq cents marks

» R. WAGNER.

» 25 janvier 1878. »

J'allai sans retard à Berlin voir le professeur Döpler et le priai, non seulement de me confier ses figurines — qui alors n'étaient pas encore publiées, — mais aussi de m'accorder sa collaboration personnelle pour diriger la confection de tous les costumes. Sur sa recommandation, j'obtins aussi le concours de la directrice de l'atelier des costumes de Bayreuth, celle qui, en 1876, avait eu la haute main sur leur composition. C'est à cette recommandation et à l'intérêt qu'y prit le professeur Döpler lui-même, que nous dûmes de pouvoir arriver à la date fixée. D'ailleurs un fait prouve à quel point le professeur Döpler tenait au succès des représentations de Leipzig; il vint deux fois de Berlin à Leipzig pour surveiller la marche des travaux. En même temps se fabriquaient

dans l'atelier Görsch, à Berlin, et sur les indications de Döpler, les armures, armes, boucliers et autres accessoires.

Quand la distribution fut publiée, il y eut de l'opposition dans les journaux de Leipzig contre l'attribution du rôle de Siegmund au premier ténor, qui venait seulement d'entrer dans la troupe régulière. Comme j'avais prévu dans son traité une représentation de début, cette opposition m'avait conduit à n'inscrire jusque-là le chanteur sur l'affiche que comme « en représentations », pour ne pas provoquer davantage la résistance du public et de la critique. Pourtant j'étais convaincu que cet artiste gagnerait à Leipzig la plus haute faveur du public. Et c'est ce qui arriva. Il eut dans Siegmund un tel succès qu'il devint dès lors son chanteur favori. Georges Lederer, c'était son nom, a tenu une place brillante au théâtre municipal de Leipzig, pendant treize ans.

Mais une surprise m'attendait encore qui, pendant un moment, me fit douter d'arriver dans les délais fixés. Notre *prima donna*, Olga Parsch, douée d'une voix merveilleuse, — une Ortrude, une Églantine et une Léonore remarquable, à laquelle j'avais distribué Brunnhilde, — s'était mariée quelques mois auparavant et me confiait, avec joie, qu'elle attendait elle-même un jeune Siegfried. Ainsi j'étais tout prêt, armé de pied en cap, mais je n'avais pas de Brunnhilde.

Le lendemain, j'étais déjà en route pour Salzbourg, où une jeune cantatrice m'était très vivement recommandée. Mais elle fut quelques jours sans paraître en scène, si bien que je dus la prier de me chanter quelque chose au piano.

Résultat : une voix admirable, un véritable tempérament musical... mais ce n'était pas la Brunnhilde rêvée. Pour cela, elle était surtout trop jeune. Cependant je l'engageai sur-le-champ pour jouer une des Walkyries. C'était Paula Schöller, qui chanta plus tard à l'Opéra de la Cour, à Munich.

De Salzbourg, je me rendis à Vienne, où j'entendis Marie Widl de l'Opéra impérial, dans l'Elsa de *Lohengrin* : je reconnus aussitôt que c'était ma Brunnhilde. Mais comment lui faire quitter l'Opéra? Le lendemain, j'avais un entretien avec la jeune artiste, chez Gänsbacher, son professeur de chant. Elle n'était pas aussi occupée à l'Opéra qu'elle l'eût voulu; aussi prit-elle feu et flamme pour mon projet de lui confier Brunnhilde dans *la Walkyrie*. J'allai donc trouver le directeur du théâtre de la Cour, Franz Jauner, et je m'efforçai de lui démontrer quel grand avantage il y aurait pour son théâtre et pour la jeune artiste à ce qu'il me la prêtât pour quelque temps afin qu'elle pût créer à Leipzig le rôle de Brunnhilde. Après plusieurs jours de négociations, je réussis enfin à obtenir l'autorisation de Jauner, mais je dus m'engager en échange à donner à la cantatrice, Marie Widl, engagée à partir de l'automne à

Leipzig, sa liberté pour chanter en représentations à l'Opéra de Vienne.

Quelques jours après, Sucher était au piano à Leipzig avec Marie Widl et tous deux se mettaient à l'étude avec ardeur. J'avais ma Brunnhilde et, comme la suite le montrera, une remarquable interprète du rôle.

Pendant mes pourparlers avec son élève Marie Widl, le professeur Gänsbacher me présenta encore un autre élève de sa classe au Conservatoire. L'extérieur peu engageant de ce tout jeune homme ne pouvait me prévenir en sa faveur. Ce ne fut que par politesse pour Gänsbacher, que je consentis, bien que mon temps fut très mesuré, à ce qu'il se mît au piano et que le jeune homme se préparât à me chanter quelque chose. Marie Widl, qui avait sans doute remarqué mon impatience et l'impression peu favorable que me faisait son camarade, me chuchota :

— Je vous en prie, monsieur le directeur, écoutez-le, il chante merveilleusement.

Et en fait je n'eus pas à le regretter. Il me chanta Rigoletto, Luna et Wolfram, et je reconnus en lui un rare talent de chanteur. Nous aurons encore à parler de lui dans la suite ; qu'il nous suffise de dire pour le moment que je l'engageai aussitôt : c'était Julius Lieban. J'avais donc encore conquis une nouvelle force pour nous, si bien que mon voyage à Vienne avait d'heureuses conséquences pour Leipzig en général et en particulier pour les prochaines représentations des *Nibelungen*.

Otto Dessoff, ancien chef d'orchestre de la Cour, directeur des concerts philharmoniques et professeur au Conservatoire de Vienne, auquel m'unissaient de très anciennes et très amicales relations, et qui était alors directeur de l'Opéra à Francfort, m'avait écrit à Leipzig : « Mon cher ami, je vous recommande un jeune musicien, qui est un de mes anciens élèves au Conservatoire. Il est actuellement second violon à l'orchestre de l'Opéra de la Cour. Retenez bien son nom, il a de l'ambition et surtout, malgré son extrême jeunesse, un talent qui m'a souvent étonné. »

Il n'y avait pas à mettre en doute le jugement et la compétence de Dessoff. D'ailleurs je l'estimais également très haut comme artiste, comme homme et comme ami ; je pris note du nom et, de Leipzig, je fis avertir le jeune homme de ma prochaine arrivée. Il vint me trouver et une heure après il était à moi. Il venait de prendre la situation de chef des chœurs à la place de Victor Nessler, qui, grâce au très vif succès de son *Preneur de rats de Hameln*, à Leipzig, s'était assuré une existence indépendante, mais il ne la garda que trois mois. Dès les répétitions des *Nibelungen*, j'eus occasion d'écrire à Dessoff combien je lui savais gré de m'avoir recommandé ce jeune homme. Ce musicien, quand il s'agit d'accomplir la tâche gigantesque qu'était la préparation simultanée des deux ouvrages, nous a souvent étonnés et émerveillés Il arrivait souvent que, en haut, dans la salle spéciale, avaient lieu les répétitions d'orchestre que

conduisait Sucher, tandis qu'en bas, sur la scène, nous faisions au piano une répétition d'ensemble ou des raccords de l'un ou l'autre ouvrage ou inversement. C'était alors le jeune chef des chœurs qui se mettait au piano à la place de Sucher et qui, souvent même sans ouvrir la partition, soufflait aux chanteurs leurs rôles, même le texte, mot pour mot, et leur indiquait chaque rentrée. Dès que Sucher était empêché par les urgentes répétitions d'orchestre de diriger au piano les soli ou les ensembles, c'était une joie de voir avec quel empressement les artistes exprimaient le désir d'étudier avec ce jeune homme. Je déclare ici franchement que, en même temps qu'à Sucher, c'est à Arthur Nikisch, — car c'est de lui qu'il s'agit, — et à sa collaboration incessante aux études de l'ouvrage, que nous devons d'avoir pu accomplir de façon si brillante la lourde tâche qui nous incombait.

Le premier ouvrage dont je lui avais confié les études et la direction était l'opérette *Jeanne, Jeannette et Janneton*, jolie partition peu connue en Allemagne. Elle fut donnée à Leipzig au « vieux théâtre », non pas avec notre orchestre permanent, mais avec celui qu'on appelle « orchestre de Büchner ». L'interprétation musicale fit, grâce à lui, le plus grand effet, si bien que je pus, bientôt après, lui confier un autre ouvrage, *l'Éclair*, d'Halévy, également au vieux théâtre, et cette fois encore, avec un orchestre étranger, celui de la *Gewandhaus*. Le succès de cet

ouvrage surpassa encore celui du premier. Alors se produisit un fait significatif pour l'avenir de ce jeune génie et qui paraîtra aujourd'hui invraisemblable à plus d'un lecteur.

Je prenais mes vacances à Aigen, près Salzbourg, — où j'ai passé tant d'étés délicieux et où j'écris en ce moment ces souvenirs — non sans avoir cependan laissé à mon associé le programme de la saison d'opéra tout étudié et préparé avec indication de toutes les répétitions, etc. Dans ce programme était prévu *Tannhäuser*, avec Arthur Nikisch comme chef d'orchestre. Notre premier chef d'orchestre et directeur de la musique de Wagner, Joseph Sucher se trouvait en vacances avec moi. Vers la fin de mon séjour je reçus d'Auguste Förster un télégramme qui m'invitait presque à écourter ma saison et à rentrer à Leipzig. Le contenu en était bref, mais pressant : « Notre orchestre refuse de jouer sous la direction de ce jeune Nikisch, que faire? » En présence de cette situation difficile, j'étais déjà prêt à prendre sur-le-champ le train pour Leipzig, quand une idée me traversa le cerveau ; je la communiquai à Förster par le télégramme suivant : « Prière de maintenir en tout cas la répétition d'orchestre de *Tannhäuser* annoncée pour demain avec Nikisch, de convoquer le comité directeur de l'orchestre aujourd'hui même ou du moins avant la répétition de demain, et de déclarer à ces messieurs qu'ils ne sont en aucune façon autorisés à ce refus. Au cas où ils le main-

tiendraient cependant, ils devraient s'attendre à toutes les conséquences. En dehors de ce point de droit, que je vous prie de faire valoir à l'orchestre, je vous prie de leur dire que je leur accorde néanmoins la faculté de déclarer demain à la direction, au cours de la répétition de *Tannhäuser* conduite par Nikisch, et après l'ouverture, s'ils maintiennent, oui ou non, leur refus. Si l'orchestre n'accepte pas ma proposition, je rentrerai immédiatement à Leipzig. Je vous prie, en attendant, de ne supprimer sous aucun prétexte le *Tannhäuser*. » Je n'eus pas seulement la satisfaction de voir l'orchestre accepter ma proposition, avec, il est vrai, l'intention bien arrêtée de formuler unanimement un refus après l'ouverture, j'eus cette joie encore bien plus grande que le succès sur lequel je comptais se produisit, succès qui fait le plus grand honneur non seulement au jeune maître, mais encore et peut-être davantage, à l'esprit artistique de cet orchestre. Le succès du jeune chef après l'ouverture fut si extraordinaire que les musiciens vinrent eux-mêmes le féliciter de la façon la plus cordiale et la plus enthousiaste, et continuèrent la répétition sans faire la moindre opposition. En dirigeant cette représentation de *Tannhäuser*, Arthur Nikisch s'était classé parmi les premiers chefs d'orchestre allemands.

Après le départ de Sucher, qui, l'année d'après, suivit sa femme Rosa Sucher-Haffelbeck engagée à Hambourg, Arthur Nikisch lui succéda, en alternant

avec Antoine Seidl, que recommandait instamment Richard Wagner. Un fait prouve bien la grande situation artistique dont jouit bientôt Nikisch : lors d'une indisposition du fameux directeur des concerts du *Gewandhaus*, le docteur Karl Reinecke, si apprécié à Leipzig, le comité de la Société lui confia la direction d'un concert. A cette époque, il aurait à peine pu soupçonner qu'il serait un jour appelé à la direction de cette institution si célèbre en Allemagne.

Ainsi mon voyage à Vienne à la recherche d'une Brunnhilde ne m'avait pas seulement procuré une remarquable Walkyrie mais encore Julius Lieban « l'incomparable Mime », comme l'appelait Wagner lui-même, et enfin un des plus grands chefs d'orchestre actuels, Arthur Nikisch.

II

« L'OR DU RHIN » ET « LA WALKYRIE »

Revenons à notre préparation de la grande œuvre. Il ne manquait naturellement pas de gens pour douter du succès. La ville se partageait en deux camps dont l'un combattait passionnément et bruyamment Wagner, et avec lui notre théâtre, tandis que le parti qui nous soutenait, Wagner et nous, était plein d'une joyeuse confiance en la victoire. Ces luttes ouvertes n'étaient pas sans influence sur les chanteurs eux-mêmes. Je n'oublie pas de quel ton Otto Schelper, que je rencontrai sur le chemin de sa loge, juste avant que commençât la répétition générale de *l'Or du Rhin*, me dit : « Monsieur le directeur, avez-vous sérieusement l'intention de représenter *l'Or du Rhin?* » Il ne pouvait dominer la crainte qu'il avait d'une chute complète. Et c'est cet Otto Schel-

per qui, deux jours après, devait, avec son Alberich, devenu depuis célèbre, remporter un des plus grands triomphes de sa carrière artistique.

D'ailleurs tous n'en croyaient pas moins devoir faire de leur mieux. Rarement, sans doute, représentations furent préparées avec un tel enthousiasme. Je ne saurais dire ici avec assez de reconnaissance qu'il ne fut possible d'arriver à la date fixée que grâce au joyeux entrain et au dévouement absolu de tous à la lourde tâche qui leur était imposée, en première ligne d'Otto Schelper qui devait, en deux soirées successives, incarner physiquement et moralement deux des rôles les plus lourds qui existent, Alberich et Wotan.

Seulement, c'est peut-être précisément l'exacte observance du terme fixé qui peut avoir mêlé à l'admiration une légère méfiance sur la valeur artistique du résultat. On peut à peine se faire une idée de l'agitation qui s'était emparée de tout Leipzig quand on apprit ceci : « Nous sommes prêts à donner demain 24 avril, la répétition générale de *l'Or du Rhin*; après-demain 26, la répétition générale de *la Walkyrie*; le 27 avril, repos pour tous les artistes; cette journée sera consacrée à régler tous les détails techniques de mise en scène et de machinerie. » Une pareille impatience dans l'attente d'un événement artistique n'est possible que quand, comme à Leipzig, c'est un public très connaisseur qui est appelé à se prononcer, un public qui prend parti pour ou contre

avec passion, mais aussi avec compétence. Aussi quand on sut que les répétitions générales auraient lieu devant un public d'invités, on conçoit que tout Leipzig voulut y assister, amis comme ennemis, et que, bien que la salle aux deux répétitions fût pleine jusqu'au cintre, une minorité de solliciteurs seulement put obtenir des billets.

Maintenant qu'on se figure ceci : comme nous étions dans ces dispositions, on m'annonce Hans Richter et Antoine Seidl qui, à la veille de la répétition générale, arrivent me surprendre en m'annonçant qu'ils viennent à Leipzig de la part du Maître pour assister aux répétitions générales et lui en rendre compte, faire faire des modifications de toutes sortes ou même, si nécessaire, s'opposer aux représentations. Mon calme, que l'on a souvent vanté depuis, fut mis là à une rude épreuve. Mais il ne se démentit pas. Tout en souhaitant cordialement la bienvenue à ces deux Messieurs, — surtout à Hans Richter que j'avais connu à Vienne, lorsque, âgé seulement de dix-neuf ans, il était corniste dans l'orchestre, — je les conduisis sur le théâtre, leur montrai toutes les dispositions de mise en scène et de machinerie et leur expliquai ceci et cela. Ce fut alors principalement Antoine Seidl qui réclama mainte modification et auquel j'en accordai un certain nombre d'insignifiantes. Cependant comme il demandait encore çà et là des changements avant la répétition générale de *l'Or du Rhin*, et avec l'assentiment tacite de Hans

Richter, je leur dis : « Messieurs, nous sommes, vous le voyez, à la veille de la répétition générale ; il ne peut plus être question de modifications importantes si nous ne voulons pas compromettre les représentations. Voici ce que je vous propose : je vous placerai dans une loge de milieu, d'où vous pourrez voir commodément toute la scène, et je vous y ferai mettre une table, du papier et des crayons. Comme on ne peut interrompre ces répétitions parce qu'elles seront données comme de véritables représentations devant un public d'invités, vous aurez la bonté de noter tout ce qui vous frappera comme demandant à être modifié. Après les répétitions, nous nous réunirons et nous examinerons, de concert, la possibilité ou l'impossibilité des changements par vous souhaités. Si je me suis par trop mal acquitté de ma tâche, eh bien, nous avons un jour de repos, et vous pourrez rendre compte au Maître ; ensuite nous prendrons une décision. »

Le succès de ces deux répétitions générales fut si étourdissant et l'enthousiasme fut si grand que nos amis eux-mêmes en furent surpris. Après le deuxième acte de *la Walkyrie*, je dus obéir aux acclamations frénétiques du public et paraître sur la scène avec Sucher et tous les artistes pour remercier toute la troupe de son dévouement absolu à cette grande œuvre. Quand, à la fin de la représentation de *la Walkyrie*, Hans Richter et Antoine Seidl vinrent avec moi dans mon bureau pour me dire leurs impressions

et m'adresser leurs vœux, ce fut encore Antoine Seidl qui voulut s'entêter à exiger les diverses modifications qu'il désirait vivement. Je répondis :

— Messieurs, si je veux m'en tenir à la date que j'ai promise à Wagner, les représentations ne peuvent avoir lieu que telles que vous les avez vues hier et aujourd'hui.

Et Hans Richter nous interrompit en adressant à Seidl ces paroles dignes d'être retenues :

— Mon cher ami, ce que nous avons vu et entendu ici hier et aujourd'hui est si remarquable que nous n'avons qu'une chose à faire : courir au télégraphe et envoyer au Maître ceci : *Admirable : Neumann s'est merveilleusement acquitté de sa tâche.*

Seidl s'inclina alors devant l'autorité de son collègue plus âgé et plus expérimenté. La belle et efficace intervention de Hans Richter mérite d'être signalée avec d'autant plus de reconnaissance qu'il n'est pas douteux que tous deux étaient venus à Leipzig sans aucune confiance. Aussi n'ai-je jamais oublié sa brève mais mémorable appréciation.

D'ailleurs il eût été bien difficile de songer à reculer la première, tant l'impatience et la curiosité s'étaient emparées de la masse du public, non seulement à Leipzig mais au dehors. Innombrables étaient les demandes de places qui nous arrivaient de toutes les parties de l'Allemagne, de Berlin, de Breslau, de Francfort, de Weimar, de Halle, de Schwerin, etc. Il suffira d'ajouter que la location d'avance pour la

première série des représentations avait dépassé la somme de quarante mille marks.

Les 28 et 29 avril, les deux premières parties de la tétralogie se déroulèrent donc au milieu de l'enthousiasme général. J'avais tenu la promesse que j'avais faite trois mois auparavant, à Wahnfried.

Notre distribution était la suivante :

Le 28 avril 1878, *l'Or du Rhin* :

WOTAN	HERMANN KRATZE.
DONNER.	FRANZ HYNCK.
FROH	WALTER PIELKE.
LOGE	LOUIS BÄR
ALBERICH	OTTO SCHELPER.
MIME	FRÉDÉRIC REBLING.
FASOLT.	CARL RESS.
FAFNER.	CARL ULBRICH.
FRICKA	ROSA BERNSTEIN.
FREIA.	ANNA STÜRMER.
ERDA	EMMA OBRIST.
WOGLINDE. . . .	CLARA WOHNHAUPT.
WELLGUNDE. . .	JULIE D'AXELSON.
FLOSSHILDE . . .	PAULA LÖWY.

Le 29 avril 1878, *la Walkyrie* :

SIEGMUND	GEORGES LEDERER.
HUNDING.	CARL RESS.
WOTAN	OTTO SCHELPER.
SIEGLINDE. . . .	ROSA SUCHER-HASSELBECK.
BRUNNHILDE. . .	MARIE WIDL.
FRICKA.	ROSA BERNSTEIN.
GERHILDE	JULIE D'AXELSON.
ORTLINDE	ANNA STÜRMER.

WALTRAUTE. . .	CATHERINE CLAFSKY.
SCHWERTLEITE.	PAULA LÖWY.
HELMWIGE. . . .	CLARA MOHNHAUPT.
SIGRUNE	PAULA SCHÖLLER.
GRIMGERDE . . .	ROSA CASPARI.
ROSSWEISSE. .	EMMA CHRIST.

Le lendemain nous eûmes la joie d'être félicités par le télégramme suivant du Maître lui-même :

« Vive Leipzig, ma ville natale, qui a de si hardis directeurs de théâtre.

» RICHARD WAGNER. »

A la nouvelle de notre succès, Liszt, lui aussi, arriva de Weimar, et s'exprima de façon infiniment flatteuse sur les représentations, non seulement à Leipzig même, mais encore dans une lettre qu'il adressa à Wagner et où se trouvait, entre autres, ce curieux passage : « Neumann a, sur certains points, mieux fait que toi à Bayreuth. »

Pour respecter la chronologie, j'intercale ici une lettre du Maître, qui répond à une question :

» En hâte... avec un anthrax à la jambe.

» Très honoré directeur,

» Mais, si je donne une procuration en mon nom, je dois bien savoir ce que fais. Il va de soi que M. Eben a été, par l'entremise de mon homme d'affaires et banquier d'ici, M. Feustel, et avec mon assentiment, muni du plein pouvoir qui vous a été montré.

» Je vous félicite encore une fois bien sincèrement, après vous avoir déjà exprimé toute ma joie de la façon dont vous avez pris toute l'affaire en main. J'écris aussi à Schelper.

» Mes meilleurs souvenirs à vous et à M. le docteur Förster.

» Votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 9 mai 1878. »

Peu après l'étonnant succès des deux premières parties du *Ring*, j'avais formé le projet de faire représenter l'ouvrage dans la capitale, à Berlin. Et Wagner, lui aussi, y semblait disposé, ainsi que cela ressort de la lettre suivante écrite de la main de madame Cosima Wagner :

« Cher monsieur Neumann,

» C'est avec plaisir que mon mari vous donne son consentement pour l'entreprise des représentations à Berlin. Mais il lui serait agréable que quelques améliorations de détail, qu'on lui a signalées, pussent être réalisées. Voudriez-vous peut-être vous adresser au maître de ballet Fricke de Dessau et à M. Seidl, qui ont tous deux toute la confiance de mon mari et connaissent ses moindres intentions, pour mieux assurer, à certains moments, l'accord de l'action et de la musique? Les représentations de Leipzig ont été si belles que mon mari serait heureux de voir compléter ce qui peut encore manquer çà et là, pour at-

teindre toute la perfection possible et donner alors à Berlin des représentations modèles.

» En vous félicitant cordialement, cher monsieur Neumann, pour le beau succès de votre vaillante entreprise, je joins aux souvenirs amicaux de mon mari l'expression de ma considération la plus distinguée.

» C. WAGNER, née LISZT.

» 14 mai 1878. »

« *P.-S.* — Mon père nous a écrit sur les représentations les appréciations les plus flatteuses pour vous. »

Deux jours après arrivait la lettre suivante du Maître, qui complétait celle que nous avions reçue de madame Cosima :

« Mon cher Directeur,

» Il me revient après coup qu'il n'y a sans doute pas besoin d'une convention spéciale pour qu'il soit entendu que, sur le produit de mes deux pièces des *Nibelungen*, vous me verserez net dix pour cent sur la recette brute (y compris même le montant éventuel des abonnements). Jusqu'à concurrence du versement de cinq mille marks cependant, vous aurez à retenir la moitié de ce droit, soit cinq pour cent. Un mot, je vous prie, pour confirmer que nous sommes d'accord.

» Meilleurs souvenirs de votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 16 mai 1878. »

Le projet des représentations à Berlin formait fréquemment le sujet de notre correspondance, car des difficultés de plus en plus grandes s'opposaient à sa réalisation. Dans l'intervalle, nous avions commencé à Leipzig les études préparatoires de *Siegfried* et du *Crépuscule des Dieux*. C'est à ce moment que se placent les efforts de Wagner pour obtenir l'engagement d'Antoine Seidl.

Bayreuth, le 21 juin 1878.

« Mon cher Directeur,

» Vous concevrez que je m'intéresse d'une façon toute particulière aux prochaines représentations de mes *Nibelungen* à Leipzig, puisqu'elles doivent si bien marcher. Aussi attaché-je une grande importance à ce qu'elles soient vraiment correctes. Vous pouvez me croire si je vous affirme que personne, à moins d'avoir tout étudié à fond ici, à Bayreuth, ne peut m'offrir toute garantie pour une exécution absolument parfaite, si bien doué qu'il soit d'ailleurs et si bien intentionné. Les renseignements très précis et très dignes de foi que j'ai reçus sur les dernières représentations de *Siegfried* à Munich m'inspirent de nouveau beaucoup d'appréhensions dans le sens que je vous indique. Je vous en prie, tenez-vous-en aussi exactement que possible à mes indications de mise en scène de Bayreuth : ce qu'elles pouvaient encore avoir de défectueux ne concerne que des détails rela-

tivement insignifiants. Ne manquez pas de vous adresser pour les décors aux frères Bruckner, à Cobourg, et pour la machinerie à Brandt. Assurez-vous, *à temps*, pour les répétitions, l'aide de mon jeune ami Seidel *(sic)*. Il ne vous coûtera pas cher. Faites venir Fricke de Dessau : il connaît très exactement mes arrangements scéniques et m'a été à ce propos, d'un très grand secours.

» Je vous prie de tenir grand compte de ces indications.

» Sentiments distingués de votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER. »

Malheureusement nous ne pouvions donner satisfaction qu'en partie aux désirs de Wagner, puisque, comme nous l'avons déjà indiqué, nous avions confié les décors à Luttkemayer. Fricke assista aux représentations comme invité et Seidl fut aussitôt appelé à prêter son concours pour la musique.

C'est à cela que se rapporte le billet suivant :

« Mon cher Directeur,

» Je voudrais bien savoir à partir de quand vous avez besoin de M. Seidel, c'est-à-dire à quelle époque commencent les répétitions sérieuses. Est-ce assez tôt à la fin d'août? Un mot précis à ce sujet, je vous prie. Quand auront lieu les représentations?

» La question de l'indemnité sera alors facilement résolue.

» En hâte, puisque vous le désirez.

» Votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» 29 juin 1878. »

Dans notre réponse, nous fixions l'entrée en fonctions de Seidl à la fin de juillet. Dans l'intervalle, d'autres idées vinrent à Wagner. Sur le désir qu'il en avait précédemment exprimé, nous avions engagé Georges Unger, mais celui-ci avait perdu la faveur du Maître pour lui avoir manqué plusieurs fois de parole lors des concerts de Londres. Si bien que Wagner se vit amené à recommander Jäger pour le remplacer à Leipzig.

« Mon cher Directeur,

» Je vous écris de nouveau, car votre programme si net pour septembre me donne à penser.

» Je ne vous ai plus recommandé Unger depuis Londres parce que j'y ai eu trop à souffrir de sa mollesse et de son inexactitude. Il a, voici deux ans, chanté ici les deux Siegfried trois fois de suite, et encore — cela par jalousie contre Niemann — fût-ce en sacrifiant le Siegfried du *Crépuscule des Dieux*, car je n'ai jamais pu le décider à s'emparer énergiquement de ce rôle. Je vous conseille, en tout cas (notamment en vue d'une succession plus rapide des pièces, et aussi pour Siegmund), de profiter du hasard qui fait que M. Jäger

étudie Siegfried chez moi. J'avais autrefois méconnu ce chanteur — bien qu'il eût une vraie voix de ténor, très étendue, avec des notes élevées — parce que je ne le voyais que dans des rôles qu'on lui avait fait étudier d'une façon absurde et déplorable. Maintenant il en va autrement. Il sera le meilleur Siegfried et le meilleur Siegmund de tous les chanteurs que je connais. En tout cas, il va à Leipzig avec M. Seidel pour y continuer ses études. Si Unger vous manquait, Jäger serait tout prêt à le remplacer. Seulement, il serait déplacé, et pour Unger, ce serait humiliant qu'on semblât lui jeter Jäger dans les jambes. D'autre part, Unger sera, ou devra être bien aise et joyeux qu'une partie du fardeau des *Nibelungen* lui soit enlevé d'avance et de façon bien nette et déterminée. Faites-les alterner tous deux dans Siegmund, mais confiez résolument à Jäger le rôle de Siegfried dans *le Crépuscule des Dieux.*

» Jäger considère ce séjour à Leipzig comme une période préparatoire pendant laquelle il achèvera, en même temps, complètement ses études, et, en conséquence, il ne vous demandera pas d'appointements considérables.

» Je vous en prie, faites un arrangement dans ce sens.

» Salutations empressées de votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 5 juillet 1878. »

Comme nous avions signé un traité avec Unger, nous ne pûmes pas accepter cette proposition. D'ailleurs je n'étais pas du tout du même avis que le Maître. On verra plus tard combien ma défiance était justifiée.

Seidl arriva à Leipzig avec la recommandation suivante de Wagner :

« Richard Wagner recommande instamment à la direction du théâtre municipal de Leipzig les corrections que M. Seidl pourrait avoir à faire pour réaliser l'accord de l'action, et de la musique, puisque lui-même Richard Wagner est empêché de les faire. »

En fait, aux répétitions, Seidl montra aussitôt son talent extraordinaire par les indications qu'il donna, et on comprendra, au point de vue humain et artistique, que le désir ardent se soit éveillé en lui de diriger lui-même l'œuvre dont il s'était complètement rendu maître. Il obsédait Wagner pour qu'il me décidât à lui confier le *Ring*. Un jour donc, il me remit la lettre suivante du Maître :

« Mon cher Directeur,

» Mon jeune ami M. Seidel m'envoie de Leipzig certaines nouvelles qui me décident à vous engager énergiquement à lui confier sur-le-champ la direction musicale de mes *Nibelungen*, et, par suite, à lui donner la place de premier chef d'orchestre dans votre théâtre. Je pense que vous agirez ainsi pour le mieux, et aussi en vue de l'avenir, car votre chef

d'orchestre actuel, M. Sucher (pour lequel j'ai d'ailleurs beaucoup d'estime) songe à quitter dans quelque temps son poste de Leipzig.

» Vous concevrez facilement l'intérêt particulier que je porte à vos représentations de *l'Anneau des Nibelungen* et vous pourrez le mesurer à la part que j'y prends si je vous conseille vivement, au sujet du grand rôle de ténor, un arrangement qui, à l'avance, me paraît être le bon. Il semble qu'il ne faut absolument pas compter sur Lederer. Unger avec sa voix, qui a toujours été défectueuse, est en pleine décadence. Avec vos plans hardis, vous passerez par les plus dures épreuves. si vous ne profitez pas du hasard providentiel qui m'a offert pour vous, en la personne de Jäger, un chanteur, à vrai dire fort peu instruit jusqu'ici, mais une voix absolument irréprochable et très résistante. Il vous sera tout simplement d'un grand secours dans l'accomplissement de votre dessein. Voilà ce que j'ai à vous dire et je souhaite que vous vous rangiez résolument à mon avis. Autrement...

» Il m'est impossible quant à moi de m'occuper encore personnellement de cet ouvrage, mais mes vœux les plus chaleureux vous accompagnent.

» Salutations très distinguées de votre dévoué

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 30 juillet 1878. »

Sucher, dont le talent s'était brillamment manifesté dans *l'Or du Rhin* et *la Walkyrie*, devait, de toutes

façons, quitter au bout d'un an Leipzig pour Hambourg. Sa femme, comme je l'ai déjà indiqué, l'y avait précédé. Mais enlever pour cela à Sucher la direction de *Siegfried* et du *Crépuscule des Dieux*, c'eût été le froisser cruellement. Ma réponse à Bayreuth ne pouvait être que celle-ci : l'engagement définitif de Seidl ne pouvait être conclu qu'après le départ de Sucher, comme cela eut lieu en effet. Et malgré le « Autrement!... », pour les raisons déjà connues, il ne pouvait pas non plus être question de l'engagement de Jäger.

Dans une autre lettre encore, Wagner parla de Jäger.

« Mon cher Directeur,

» J'ai attendu en vain M. Sucher aujourd'hui. En tout cas, pour éviter tout malentendu à venir, je vous répète ceci : Prenez vos précautions avec Unger (que je ne connais vraiment que depuis Londres), autrement!... C'est à lui que s'appliquait cet *autrement!...*

» Jäger d'ailleurs n'est pas encore prêt pour *le Crépuscule des Dieux*... mais qu'importe aujourd'hui où vous avez à vous préoccuper de la durée de vos représentations? En tout cas, vous m'avez mal compris si vous avez cru que je ne voulais vous donner Jäger à Leipzig que comme remplaçant, en cas de besoin. Je vous conseille bien plutôt, et très sérieusement, de distribuer tout de suite *Siegfried* à Jäger, et d'abord pour cette simple raison que Unger ne

donne plus jamais, et ne peut plus donner les différents et indispensables *la bémols* dans la scène finale du un et du trois. Or ces passages sont pour moi des points lumineux auxquels j'attache beaucoup d'importance. Jäger les donne avec aisance et magnifiquement.

» Raison de plus pour Unger de paraître avec des forces intactes dans *le Crépuscule des Dieux* (où ces *la* n'ont pas d'importance) et de me payer ainsi la dette qu'il a contractée envers moi pour ce rôle, car il a toujours laissé tomber cette partie des *Nibelungen*.

» Plus tard ils pourront tous deux, en cas de besoin, se remplacer mutuellement dans les deux parties.

» Mais je pense que M. Jäger doit, dans une certaine mesure, être traité en conséquence.

» Au surplus... pleine confiance. Sur un point seulement je vous dis encore : Suivez mon conseil... Autrement !...

» Votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 12 août 1878. »

Comme l'affaire Jäger n'était pas encore mûre pour le moment, je négligeai de répondre immédiatement à cette lettre. Wagner en fut, à ce qu'il semble, très contrarié, car il envoya à ma femme, pour laquelle je lui avais, environ huit jours plus tôt, demandé un autographe à l'occasion de son anniversaire, la « feuille d'album » suivante :

« Madame,

» Puisque votre mari n'a pas jugé que ce fût la peine de répondre à ma dernière lettre, je vous prie de vouloir bien me faire connaître ce qu'il a décidé au sujet de l'affaire dont je l'entretenais.

» Votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Pour le 27 août 1878. »

Là-dessus, je dépeignis naturellement au Maître la situation, de façon si persuasive et si convaincante qu'il se rangea à notre opinion. Du moins cette meilleure disposition semble attestée par cette « meilleure feuille d'album » qui nous arriva de Bayreuth.

Pour Madame la directrice Neumann, de

Ein besseres Stammbuchblatt

„Nur wer das Fürchten nie erfuhr, schmiedet Nothung neu."

Für Frau Direktorin Neumann

Bayreuth
7 Sept. 1878.

von Richard Wagner

III

« SIEGFRIED » ET « LE CRÉPUSCULE DES DIEUX »

Plus nous nous enfoncions profondément dans notre travail ardu, plus nous reconnaissions quelles grandes difficultés s'opposaient encore à la représentation de ces ouvrages si exigeants, et nous restaient à surmonter. Car, réellement, jamais encore tâche aussi considérable n'avait été proposée aux artistes et aux moyens de réalisation technique.

C'était encore à cette époque une opinion partout répandue que les *Nibelungen* exigeaient des théâtres spécialement construits. Qui donc aurait cru possible que, quatre ans après, l'auteur de ces souvenirs, à la tête du « théâtre Richard-Wagner », conduisît à travers la moitié de l'Europe, la Tétralogie avec son immense appareil scénique, avec tout son personnel artistique, y compris un grand orchestre, de manière

à rendre, en un an juste, cet ouvrage gigantesque accessible à quantité de peuples différents, et même à lui conquérir ainsi une réputation que sans cela il n'eût pu gagner que bien des années plus tard.

Les répétitions des deux dernières parties des *Nibelungen* se poursuivaient donc. L'ambition et le zèle de nos artistes grandissaient de jour en jour, et après le magnifique succès de *l'Or du Rhin* et de *la Walkyrie* ils continuaient leurs efforts avec un courage inlassable et toujours nouveau. Ainsi fut prête, à la date fixée, la conclusion du *Ring* et se compléta le triomphe éclatant de Richard Wagner et de notre scène.

La distribution des deux pièces était la suivante :

21 septembre 1878 : *Siegfried :*

SIEGFRIED	GEORGES UNGER.
MIME.	FRITZ REBLING.
LE VOYAGEUR.	OTTO SCHELPER.
ALBERICH.	JULIUS LIBAN.
FAFNER	KARL RESS.
ERDA.	ROSA BERNSTEIN.
BRÜNNHILDE.	MARIE WILT.

Le chant d'oiseau dans la forêt : BERTHA SCHREIBER.

22 septembre 1878 : *le Crépuscule des Dieux :*

SIEGFRIED	GEORGES UNGER.
GUNTHER	HERMANN KRATZE.
HAGEN.	OTTO SCHELPER.
ALBERICH.	HENRI WIEGAND.
BRÜNNHILDE.	MARIE WILT.

GUTRUNE	BERTHA SCHREIBER.
WALTRAUTE	ROSA BERNSTEIN.
PREMIÈRE NORNE. . .	EMMA OBRIST.
DEUXIÈME NORNE. . .	ANNA STÜRMER.
TROISIÈME NORNE . . .	CATHERINE KLAFSKY.
WOGLINDE	JULIE D'AXELSON.
WELLGUNDE	MARIE KALMANN.
FLOSSHILDE	PAULA LÖWY.

Le lendemain du *Crépuscule des Dieux*, Wagner écrivit :

« Mon cher Directeur,

» Quoique je manque à l'heure actuelle de nouvelles sur le résultat final de vos représentations des dernières parties de mes *Nibelungen*, j'éprouve le besoin de vous faire parvenir un mot sur l'ensemble de l'entreprise, afin que vous et les excellents artistes de votre théâtre vous ne puissiez avoir de doute sur mes sentiments. A ce point de vue, j'ai d'abord à m'excuser de n'avoir pas assisté aux représentations malgré votre invitation. Comme excuse, je n'ai à invoquer que ma grande fatigue et la crainte d'avoir à affronter de nouveau les excitations d'une direction scénique et musicale, — et je m'y serais sans aucun doute laissé entraîner, car il me serait impossible d'assister à de pareilles représentations sans m'être d'abord assuré qu'elles se dérouleront correctement à mon goût.

» Mais ne voyez là qu'un trait de mon caractère; je n'émets nullement le doute, même sans avoir assisté aux représentations de Leipzig, que j'aurais pu avoir à ne pas en reconnaître la perfection. Le succès parle pour elles, succès qui, si l'on considère les conditions dans lesquelles se présentent mes *Nibelungen*, a quelque chose de décisif eu égard aux résultats habituellement obtenus devant notre public d'opéra. En vérité, je n'ai qu'à remonter de quelques années en arrière et à considérer à quel point la représentation de mes pièces sur les *Nibelungen* était considérée par tout le monde comme impossible (non pas seulement sur nos théâtres, mais même dans les conditions les plus exceptionnelles et sur une scène toute nouvelle, comme je dus d'abord chercher à m'en procurer une) pour saluer avec l'étonnement le plus complet l'exploit du théâtre de Leipzig.

» J'aurais mauvaise grâce à ne pas rendre ouvertement pleine et entière justice à votre courage, à votre zèle et à votre talent et je vous en exprime ici, à vous ainsi qu'à M. le directeur docteur Förster, mes remerciements les plus sincères.

» Voulez-vous aussi transmettre à tout le personnel artistique, qui s'est consacré avec tant de zèle à surmonter les difficultés inusitées que présentait mon œuvre, avec tous mes remerciements encore, cette observation : que le beau zèle de nos artistes me surprend moins que l'habileté et le courage de leur

directeur. Je n'ai en réalité rencontré que bien rarement cette dernière qualité chez nos directeurs de théâtre, tandis que les chanteurs et les musiciens — sinon toujours leurs chefs — ont, depuis mes débuts, été mes soutiens dans la lutte contre l'opinion publique. Je pense adresser par là à vos excellents artistes l'éloge qui me fait le plus de bien au cœur.

» Puissé-je donc maintenant être heureusement rentré dans ma ville natale d'où des circonstances musicales si singulières me tenaient éloigné depuis tant d'années.

» Avec considération je reste votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 23 septembre 1878. »

Les circonstances singulières auxquelles le Maître fait allusion ici ont trait aux dispositions d'esprit particulières qui régnaient alors dans maint cercle du *Gewandhaus*, cercles qui, je l'ai déjà dit, ne considéraient pas le compositeur de Bayreuth comme digne de la Société des concerts. Comme, d'autre part, l'orchestre du théâtre se plaisait, et non sans raison, à se considérer comme l'orchestre de la Société des concerts, il était inévitable que les dispositions hostiles de ces cercles se communiquassent aussi aux membres de l'orchestre. Et cela d'autant plus facilement que les études des *Nibelungen* offraient, au point de vue musical, une tâche jusque-là insoupçonnée.

On se fera une idée de la prudence avec laquelle je devais me mettre à l'œuvre par ce fait que je fis faire relâche à l'Opéra pendant trois semaines entières pour donner à l'orchestre et à son chef tout le loisir d'étudier la partition.

L'importance des difficultés que l'orchestre avait à surmonter avait peu à peu amené entre lui et son directeur des rapports tendus. Cette tension fut encore accrue par ce fait que, du côté des adversaires, on s'efforçait de plus en plus d'accréditer l'opinion que non seulement la valeur technique mais encore le niveau artistique de l'orchestre avaient baissé, sous le poids du fardeau surhumain qui lui était imposé. On ne négligeait aucune occasion de me rendre responsable de cet état de choses et de m'attaquer, soit ouvertement, soit en dessous. Aussi ne fut-ce pas une mince satisfaction pour Richard Wagner, pour son œuvre et celui qui la dirigeait et enfin pour moi-même, que de voir arriver chez moi, le 1er janvier 1879, une députation de l'orchestre qui m'apportait, avec ses souhaits, ses remerciements : elle reconnaissait que j'avais bien dirigé le théâtre et m'avouait même que l'orchestre avait, au point de vue artistique et technique, atteint un niveau bien plus élevé.

La lettre suivante du Maître s'occupe encore d'Antoine Seidl :

« Mon cher Directeur,

» J'apprends à l'instant que vous avez déclaré impos-

sible l'engagement à votre opéra de M. Seidel *(sic)*. Je vous prie instamment de vous arranger pour qu'il soit possible. Et ce faisant, je me préoccupe moins de Seidel, que je pourrais caser sur-le-champ avantageusement, que des représentations de mes œuvres à Lepzig et... je sais ce que je fais.. Aucun des autres chefs d'orchestre ne connaît mes mouvements et l'union intime de la musique et de l'action. Je les ai appris à Seidel. Il vous dirigera donc les *Nibelungen* mieux que n'importe qui. Si ce que je vous dis là ne suffit pas à vous décider, alors je n'aurai plus jamais rien à vous recommander.

» Dieu veuille qu'Unger tienne bon, même sans *la bémol* et *la*... Il m'en a fait voir de dures à Londres!

» Excusez la hâte de ces lignes qui m'ont paru urgentes.

» Toujours avec considération,

» Votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 27 septembre 1878. »

Nous ne pouvions vraiment pas, par égard pour Sucher, songer à installer immédiatement Seidl. Wagner le fit alors entrer à l'Opéra impérial de Vienne où, chose étrange, ce jeune homme si bien doué ne réussit pourtant pas à se faire apprécier : on était presque disposé à le considérer comme inca-

pable. Le Maître cependant avait tout à fait raison de louer Seidl comme il le faisait. Je devais apprendre plus tard à l'estimer comme un des plus géniaux parmi les chefs d'orchestre wagnériens. Je dirai sans plus tarder, ici, ce qui le distinguait tout particulièrement. Je n'ai jamais, ni avant ni après lui, connu un chef qui, dans les études avec les chanteurs et avec l'orchestre, fût capable de tirer d'eux quelque chose d'aussi remarquable. Quand nous entreprîmes la grande tournée Richard Wagner, il avait sous ses ordres un orchestre de qualité simplement passable : ce que Seidl sut faire de cet orchestre, comment ces musiciens se perfectionnèrent peu à peu pendant la tournée et finirent par satisfaire aux exigences de l'idéal le plus élevé, c'est uniquement à lui que nous le dûmes. Même de solistes moyennement doués, Seidl savait souvent en peu de temps, obtenir des résultats que l'on n'eût pu attendre que d'artistes de tout premier ordre. Avec cela, il avait un sens très net et une grande intelligence de la scène.

Les lettres suivantes s'expliquent d'elles-mêmes :

« Mon bien cher Directeur,

» Un mot d'affaires pour aujourd'hui : voulez-vous je vous prie, dire à votre caissier d'avoir, quand il règle mes droits d'auteur, à ne prélever la moitié qui doit rembourser l'avance qui m'a été faite que jusqu'à concurrence du montant exact de celle-ci? Les retenues avaient déjà dépassé ce montant (cinq mille

marks) quand, dans les derniers comptes qui m'ont été envoyés, figuraient encore des retenues, et pourtant, depuis les dernières recettes de septembre déjà, l'avance à moi faite était remboursée, Mon fondé de pouvoirs est avisé d'avoir à se faire rembourser les retenues faites par erreur.

» Étant donné l'heureux succès de votre entreprise, je ne demande pas une nouvelle avance, bien qu'elle fût stipulée dans le traité pour le 1er avril 1879. Par contre, je vous prie de m'adresser désormais, mensuellement et directement, sans autre intermédiaire, les droits de dix pour cent qui me reviennent, car M. Otto Eben, qui était jusqu'ici mon représentant, ne se chargera plus de ce soin.

» Si cette question urgente ne s'était pas présentée, j'aurais sans doute pris la plume pour écrire à Leipzig dans un tout autre but. Je me sens notamment obligé de répondre cordialement à la lettre qui m'a fait tant de plaisir, de M. le docteur Förster. Mais je compte bien que l'occasion se représentera de réparer ma négligence. Pour aujourd'hui, avec l'espoir le plus favorable je vous prie de transmettre à M. le docteur Förster mes meilleurs sentiments et de recevoir pour vous-même l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» Votre

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 16 octobre 1878. »

« Cher Monsieur,

» Dans ma dernière lettre s'est glissée une erreur que je me permets de rectifier : Je vous prie de remettre encore à M. Otto-Ebner *(sic)*, mon fondé de pouvoirs, les sommes qui restent à régler entre nous pour le mois d'octobre de cette année : ce n'est qu'à partir du 1er novembre que nous réglerons nos comptes directement entre nous.

» (Et Unger?... Quel dommage!)

» Salutations cordiales de

» Votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 23 octobre 1878. »

A la fin de décembre, Förster reçut la lettre qui m'était annoncée dans l'avant-dernier billet.

« Cher monsieur et ami,

» Il me semble que je vous dois encore un mot pour vous dire quel plaisir j'ai pris à lire votre lettre et tous vos renseignements sur le si beau succès des représentations de mes *Nibelungen* à Leipzig.

» Je voudrais aujourd'hui réparer ma négligence, et je le fais en vous rappelant de quelle agréable satisfaction me remplit votre première proposition de représenter l'ensemble de mes œuvres à Leipzig, si bien que moi-même, quand le moment m'en sembla venu, je répondis, de mon propre mouvement, à cette proposition par une autre du même genre. Tout

me confirme que mon impression m'avait alors bien guidé. Le succès le plus significatif est pour moi celui qui a été remporté à Leipzig par votre personnel d'opéra et ses chefs. Ce qui me charme encore particulièrement au sujet de l'exécution artistique, ce sont les renseignements que j'ai encore reçus tout récemment de mon jeune ami M. Antoine Seidel qui est venu me voir de Vienne pour les fêtes de Noël : il m'a donné des détails précis sur le dévouement dont a fait preuve tout votre personnel pour cette tâche extraordinaire. Il m'a dépeint l'esprit des artistes de Vienne et ceux de Leipzig de façon si caractéristique et si opposée que j'ai de nouveau fait pencher fortement la balance de ma sympathie en faveur de ma ville natale.

» Je ne désire qu'une chose, c'est que vous entreteniez — pour vous et pour moi — cet esprit et, comme une personne qui y est tout particulièrement dévouée, je vous recommande instamment aujourd'hui, pour remplir la place de chef d'orchestre, à ce que j'apprends, devenue vacante, précisément ce jeune homme, qui possède ma confiance plus qu'aucun autre chef d'orchestre de moi connu.

» Notre excellent collègue, M. A. Neumann m'a déjà promis de satisfaire le désir que j'exprime ici, et, par suite, je vis dans l'attente d'un mot de lui à ce sujet. Je regretterais beaucoup, oui, beaucoup, si, pour une raison quelconque, ma recommandation était considérée comme non recevable, et, je profite

de l'occasion, si agréable pour moi, que j'ai de vous remercier, cher monsieur, de vos si gracieuses assurances, j'en profite avec un empressement particulier pour vous offrir ce nouveau moyen de m'obliger très sérieusement.

» Soyez d'ailleurs assuré que pas la moindre considération personnelle, en dehors de la question, ne me pousse à vous faire cette recommandation très chaleureuse.

» Je sais que j'assure par là à l'Opéra de Leipzig un appui très sérieux pour ce qui est de la direction musicale.

» Encore une fois mes remerciements les plus cordiaux — s'il peut être ici question de remerciements — pour votre lettre de félicitations si sincèrement et si profondément bienfaisante. Si vous maintenez l'ami Angelo (à l'égard duquel je n'ai pas la moindre défiance) toujours à la hauteur de ces sentiments dont il m'a fait part lui-même, je m'attends à un beau développement de l'art dramatique, dans un domaine extrêmement négligé pour le moment.

» Avec ma plus haute considération et mes salutations amicales je reste,

» Votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 27 décembre 1878. »

Je n'avais qu'à répéter à Wagner mes affirmations précédentes au sujet de Seidl et je lui rappelai en

même temps la prière que je lui avais adressée peu auparavant de vouloir bien venir diriger lui-même sa *Symphonie de la Jeunesse* dans un concert au bénéfice de la caisse des retraites de l'orchestre : il ne m'y avait pas encore répondu. Voici ce qu'il m'écrivit :

« Mon cher Directeur,

» Vous ne saviez pas quelle peine vous me causeriez par votre demande, sans quoi, vous auriez compris mon silence.

» Il m'est désormais impossible de paraître en public à Leipzig ou n'importe où ailleurs. Si vous apprenez jamais que j'aie conduit l'orchestre quelque part, vous pourrez m'en demander raison. En outre j'ai été pris récemment d'une douleur qui m'interdit absolument toute fatigue et toute émotion.

» Au surplus, je considère que c'est l'affaire de cette association qui se réjouit de vos exploits artistiques de s'intéresser au sort des musiciens mal payés. J'ai trop de charges personnelles pour pouvoir leur abandonner quelque chose de mes recettes et, sans cela, je le ferais volontiers. Cependant je verrai à m'associer par un don au produit du concert à bénéfice.

» Veuillez songer combien ces explications ont dû m'être pénibles et penser toujours avec bienveillance à

»Votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 31 décembre 1878. »

Le billet suivant ne demande pas d'éclaircissement particulier :

« Cher Monsieur,

» Vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez bien désormais me faire toujours dresser une quittance que j'aurais simplement à signer. Les formalités me mettent toujours dans l'embarras et partout ailleurs on me les épargne.

» Excusez, je vous prie,

» Votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 17 janvier 1879. »

Enfin arriva l'époque où le départ de Sucher nous permit de ratifier la nomination de Seidl, si souhaitée par Wagner. La joie qu'il en ressentit fit prendre au Maître un nouvel intérêt à l'entreprise projetée pour Berlin, mais restée en suspens. Il m'écrivit :

« Cher Monsieur et associé,

» Vous m'avez causé une grande joie en m'informant de la nomination de Seidel, car je vois par là qu'il y a un théâtre auquel je puis être utile.

» Vous n'aurez pas à regretter d'avoir appelé à vous Seidel, dès que vous vous avancerez davantage dans la voie où vous vous êtes engagé. Ne vous préoccupez que de donner des représentations toujours aussi bonnes que possible, et faites pour cela des sa-

crifices. Vous pouvez être assuré que vous en serez richement récompensé.

» Je regrette encore que l'année dernière votre projet pour Berlin ait été entravé. Est-ce le conseil municipal de Leipzig seul qui vous a fait obstacle? Si cela était, n'y aurait-il pas un moyen de le ramener ? Si je puis vous y aider, je suis tout prêt. Si je désire cette représentation extraordinaire, ne croyez pas que ce soit parce que je voudrais exercer une pression sur M. de Hülsen, mais soyez assuré que — en aucun cas, et tant que des changements complets n'auront pas été apportés, même en ce qui concerne la personne du directeur général actuel — je ne donnerai mes *Nibelungen* au théâtre impérial de Prusse. Mais cela m'intéresserait de vous voir organiser quelque chose avec moi dans cette ville, quand ce ne serait que pour la singularité du fait.

» En vous priant de me rappeler au bon souvenir de mon très honoré ami le docteur Förster, je reste, avec des sentiments dévoués,

» Votre,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 26 janvier 1879. »

Notre réponse confirma la supposition de Wagner : les difficultés concernant la représentation de Berlin provenaient en effet en partie du conseil municipal de Leipzig, qui avait certains droits sur l'orchestre et sur

l'exécution de l'entreprise. Au surplus, ajoutais-je, nous n'avions nullement renoncé à notre projet et je devais au contraire aller à Berlin quelques jours plus tard pour m'occuper de la question. En même temps, je priais le Maître de me faire savoir si la représentation, projetée par l'Association wagnérienne de Berlin, du premier acte de *la Walkyrie* était autorisée par lui. C'est à quoi se rapporte le télégramme suivant :

Bayreuth, 29 janvier 1879.

« J'ai absolument refusé à l'Association de Berlin.

» RICHARD WAGNER. »

Plus tard arriva la lettre suivante :

« Mon cher Directeur,

» Avis m'est donné à plusieurs reprises que — probablement pour éviter de plus grandes difficultés — vous voulez réduire la représentation des *Nibelungen* projetée pour l'année dernière à Berlin à ceci : que vous ne songez plus à monter l'œuvre avec l'orchestre aguerri de Leipzig, ni sur le vaste théâtre que vous aviez d'abord eu en vue.

» Ce serait dommage et cela m'obligerait à vous retirer mon autorisation. Présenter votre ensemble complet sur une scène très importante de Berlin, cela avait mon approbation. Un à peu près pénible — comme, par exemple, avec l'orchestre de Bilse qui commence seulement maintenant ses études —

me paraîtrait tout à fait absurde et ne pourrait pas être autorisé.

» Voici donc ce que je vous demande : Si vous rencontrez quelques difficultés qui risqueraient de vous amener à réduire la qualité de vos représentations, si en outre vous ne pouvez vous entendre avec le théâtre approprié à Berlin, et si le conseil municipal de Leipzig vous suscite des embarras au sujet de l'orchestre, alors ne donnez suite, à aucun prix, à vos projets. Je ne m'y étais rallié que parce que le transport de votre *ensemble complet*, sur une scène *très importante* de Berlin me paraissait devoir être intéressant et productif.

» Veuillez, je vous prie, m'informer exactement et me tranquilliser, ce qui — si les notes parues dans les journaux sont exactes — ne me paraît possible que par l'abandon complet du projet concernant Berlin.

» Les meilleures salutations de

» Votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 15 février 1879. »

Voici ma réponse à cette lettre du Maître :

Leipzig, 17 février 1879.

« Très honoré Maître,

» D'abord un mot pour vous rassurer, très honoré bienfaiteur. *Rien ne se fera sans votre consentement!*

Non seulement votre appui mais votre complète approbation nous est absolument nécessaire pour notre entreprise à Berlin.

» Ce point capital établi, je commence mon rapport, me tenant pour assuré de votre bienveillante attention. C'est la question de l'orchestre et du théâtre qui nous a tenus ces dernières semaines en haleine et ne nous a pas permis d'arriver à des décisions fermes, ni même de vous rien communiquer, parce que je ne voulais me présenter devant vous qu'avec des propositions précises. Votre lettre ne me perme plus d'attendre ce moment, il faut que je vous mette au courant des négociations, afin que vous n'appreniez pas d'un autre côté des choses fausses ou à moitié vraies qui vous agiteraient ou vous troubleraient.

» La question se pose, en effet, de savoir si l'orchestre d'ici peut venir avec nous à Berlin; la question, dis-je, se pose, mais ce n'est pas impossible. Mais pour le cas où l'impossibilité se confirmerait, je me suis déjà mis en rapport avec plusieurs autres orchestres, notamment avec l'orchestre symphonique de Mannstadt, que le docteur Tappert me signale comme excellent et tout à fait capable de mettre votre œuvre en valeur sous la direction d'un homme de talent et connaissant vos intentions.

» Comme théâtre nous avions dernièrement en vue le théâtre Victoria. Mais les pourparlers nous ont amenés à la certitude qu'il sera impossible de conclure avec lui.

» Trois autres scènes berlinoises se sont, depuis, mises à notre disposition. L'organisation de la scène et la disposition de la salle décideront de notre choix. Maintenant la principale question à trancher est celle-ci : l'impossibilité de prendre l'orchestre d'ici et l'obligation de choisir une autre scène que le théâtre Victoria doivent-elles faire échouer toute l'entreprise? Si vous répondez oui, alors, naturellement, le projet tombe dans l'eau, car sans vous il ne faut pas songer à un résultat heureux.

» Mais, très honoré Maître, je ne trouve pas juste de donner à cette question une importance vitale. L'essentiel est que votre œuvre géniale soit bien et convenablement représentée dans un local approprié. Or l'orchestre de Mannstadt est bon et convenable; il sera excellent quand il aura été exercé dans des répétitions spéciales par un chef d'orchestre à qui vous aurez confié vos intentions, et ce sera Seidl ou Sucher, à votre choix. Nous le renforcerons certainement de quelques-uns des principaux instrumentistes de notre orchestre de Leipzig. Quant au local, je m'en suis convaincu partout à Berlin, il aura peu d'influence sur le succès dans la capitale pourvu que nos décors, la machinerie, etc., nécessaires à la représentation de l'ouvrage, puissent s'y adapter.

» Pour m'assurer de ce point, je comptais aller à Berlin à la fin de cette semaine avec l'inspecteur de notre théâtre. Mais j'attendrai d'avoir reçu votre réponse.

» Nous n'irons à Berlin que si nous avons la certitude de pouvoir présenter quelque chose qui soit digne de vous et qui confirme notre victoire, c'est évident et bien entendu. Mais, comme je l'ai dit, je ne considère pas que les points en question aient pour cela une importance vitale.

» Avant tout, ne renoncez pas à votre ancien désir, très honoré Maître, et ayez confiance en moi. A Berlin aussi je ne chercherai qu'à vous donner satisfaction, mon honneur d'artiste, la réputation de notre maison m'en fait un devoir.

» Vous serez tenu très exactement au courant de tout, et il va de soi que rien ne sera entrepris sans votre approbation. Je vous demande, afin d'éviter des pertes de temps et d'argent inutiles, de me faire savoir votre décision par retour du courrier et j'attends, si j'ai pu vous convaincre, votre plein pouvoir pour toutes les dispositions à prendre.

» Votre très respectueusement et fidèlement dévoué,

» ANGELO NEUMANN. »

Richard Wagner répondit par retour du courrier :

» Cher Monsieur,

» Je vous dois beaucoup de remerciements pour votre aimable communication et l'expression de vos excellents sentiments. Quant à l'affaire elle-même, je désire que vous soyez bien persuadé avec moi de ceci : Si le projet de Berlin a été cette fois remis en

train, par moi seul, je le reconnais, c'est uniquement dans la pensée qu'il serait possible de mener à bonne fin, cette année, exactement dans les conditions qui avaient été alors décidées, l'entreprise que les autorités de Leipzig ont fait échouer l'an dernier. Or ces conditions étaient celles-ci : transporter vos représentations si heureusement réussies de Leipzig, intégralement, sur un théâtre de premier ordre à Berlin. L'orchestre, parfaitement entraîné, était compris comme un facteur essentiel.

» Il est absolument impossible d'amener un orchestre symphonique de Berlin, si bon qu'il soit, sans les chanteurs, et en un temps certainement très court, à une aussi bonne exécution, et assurément si on devait y arriver par d'innombrables répétitions, très fastidieuses pour des chanteurs exercés, ce seraient des frais énormes. Donc, tout bien considéré, puisque nous n'avons rencontré que des difficultés, voici nettement mon avis : restez fièrement à Leipzig et laissez le public berlinois venir à vous.

» Je vous en prie, ralliez-vous à moi.

» Ne songez aussi, je vous en prie, je vous en prie, qu'à une chose : maintenir toujours vos représentations à un niveau élevé, et même à les perfectionner de plus en plus. Alors Leipzig sera quelque chose et continuera à m'intéresser. Je ne puis déjà m'empêcher de considérer comme une erreur très fâcheuse de vouloir faire alterner deux chefs d'orchestre pour ces représentations. Quand j'aurai dans toute l'Alle-

magne *un seul* chef d'orchestre à qui je puisse me fier en toute sécurité pour la justesse des mouvements... alors je me coucherai tranquillement pour mourir. J'espère certainement arriver avec Seidel à ce résultat. Seulement, au nom du Ciel! qu'un autre ne vienne pas encore se mêler de battre la mesure : ce serait suffisant pour faire échouer complètement les représentations.

» Mon cordial salut à M. le docteur Förster. Pour vous, cher Monsieur, je vous prie de conserver tous vos bons sentiments à

» Votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 20 février 1879. »

Nous échangeâmes ensuite les dépêches suivantes :

Richard Wagner. — Bayreuth.

« Reçu votre lettre. Notre orchestre a promis hier son concours. Voulez-vous renoncer définitivement au projet?

» ANGELO NEUMANN. »

Directeur Opéra, Neumann.

Bayreuth, 22 février 1879.

« Si projet doit être maintenu dépend de votre conviction. Au sujet scène digne et appropriée regrette en somme vous avoir obligé à démarches pénibles.

» WAGNER. »

Richard Wagner. — Bayreuth.

« Accordez-vous autorisation donner grand Concert-Wagner, 14 mars, à Berlin avec Wilt, Schelper, Unger, Lederer, Bernstein, Sucher?

» ANGELO NEUMANN. »

Directeur Neumann.

Bayreuth, 9 mars 1879.

« Presque étonné, projet concert pour Berlin, où ai déjà refusé Association-Wagner; prie instamment renoncer.

» WAGNER. »

Richard Wagner. — Bayreuth.

« Comprends absolument vos raisons pour Berlin. Donnez-vous autorisation pour Dessau, théâtre de la Cour? Réponse immédiate nécessaire.

» ANGELO NEUMANN. »

Directeur Neumann.

Bayreuth, 10 mars 1879.

« Bien volontiers Dessau.

» WAGNER. »

Ces télégrammes ne demandent pas d'autres commentaires.

L'ordre chronologique amène maintenant une lettre adressée à Förster, qui contient, entre autres choses, une opinion très intéressante du Maître sur l'art dramatique :

« Mon cher ami,

» Cette fois il faut que vous receviez vous-même ma quittance, car ce n'est pas par l'intermédiaire de votre caissier, si excellent qu'il soit, que je peux vous faire parvenir mes remerciements les plus cordiaux pour les vœux si aimables que vous m'avez adressés, vous et votre directeur d'Opéra à l'occasion de mon dernier anniversaire. A vrai dire, les meilleures félicitations que vous m'envoyez sont ces simples relevés de comptes : car ils me disent que vous avez fait avec succès ce que vous avez fait avec zèle. C'est beau et consolant, et d'autant plus que vous avez couru plus de risques.

» Maintenant je ne vous demande qu'une chose: n'épargnez ni vos peines ni vos soins, non seulement pour maintenir ces représentations à leur hauteur, mais pour corriger et réparer, comme il faut, les négligences ou oublis qui peuvent s'être glissés çà et là notamment dans les deux premières pièces. Car je reste absolument persuadé qu'au théâtre il n'y a que l'art proprement théâtral qui agisse, et cela uniquement grâce à des représentations parfaites. Qui pré-

sente la matière voulue comme poète ou comme musicien peut seul réussir, parce que finalement il n'y a que la représentation qui attire et qui retient le public.

» Cordial salut à M. Neumann et l'assurance du parfait dévouement de

» Votre,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 11 juin 1879. »

La nouvelle ayant circulé dans les journaux que des difficultés insurmontables empêcheraient sans doute la première représentation de *Parsifal* d'être donnée en 1881, nous échangeâmes les lettres suivantes :

Leipzig, 13 août 1879.

« Très honoré Maître,

» Je viens de lire sur votre *Parsifal* une note émanant de Bayreuth qui m'a inspiré une idée hardie et séduisante.

» La possibilité de représenter la pièce dépend uniquement de vous, en sorte que je ne puis que désirer ardemment obtenir votre consentement. Ainsi donc, sans autre préambule : que diriez-vous de l'idée de faire représenter d'abord votre *Parsifal* chez nous, à Leipzig?

» J'ai dû vous adresser cette question dès aujourd'hui et vous prier en même temps de nous faire savoir si nous pouvons concevoir le moindre espoir de voir se réaliser cette entreprise extraordinaire. S'il en était ainsi, j'irais vous voir sans retard pour discuter et régler personnellement avec vous les détails. La raison qui m'oblige à vous adresser déjà cette question est que notre contrat avec la ville expire le 30 juin 1882 et que, par suite, nous ne pouvons faire d'arrangements que jusqu'à cette époque.

» Comme je lis maintenant qu'on se demande si l'ouvrage pourra être représenté à Bayreuth en 1881, je me permets de vous faire la proposition suivante : donner l'ouvrage ici pour la première fois, tout à fait conformément à vos intentions, dans l'été de 1881 ou, en tout cas, avant le 30 juin 1882, de telle sorte que ces représentations, qui exciteraient l'intérêt du monde entier, forment le plus digne et le plus brillant couronnement de notre gestion ici.

» Votre bien respectueusement dévoué,

» ANGELO NEUMANN. »

Le maître me répondit, douze jours après :

« Cher Monsieur,

» Vous êtes mal renseigné en ce qui concerne les conditions de la première représentation de *Parsifal*. Si elle n'a pas lieu sous ma direction au *Festspielhaus*

de Bayreuth, je suis tenu de donner la pièce au théâtre de la Cour de Munich qui, d'ailleurs, dans le premier cas, me prête son personnel pour Bayreuth. Ce n'est que sur la date de cette première, à Bayreuth, que je suis encore incertain, — pour des raisons intérieures et extérieures, — car il me manque encore beaucoup de choses pour cela.

» Je ne vous en adresse pas moins tous mes remerciements pour votre proposition, qui d'ailleurs ne m'a pas surpris, car vous m'avez habitué maintenant à vous voir toujours au premier rang, vous et Leipzig.

» Maintenant appliquez-vous encore à bien perfectionner et renouveler les représentations des *Nibelungen*, et vous mériterez toute la reconnaissance de

» Votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 26 août 1879. »

Dans la lettre suivante, il est encore question d'une dernière recommandation.

« Mon cher Directeur,

» Il s'agit encore aujourd'hui d'une nouvelle recommandation, qui est aussi bien dans l'intérêt de la personne présentée que dans celui de l'Opéra de Leipzig. Si une place de chef d'orchestre devient vacante à côté de Seidel, je vous prie très instamment

de la confier au jeune M. Mottl, de Vienne, qui a un talent extraordinaire. C'est le dernier musicien que je puisse encore recommander, car je n'en connais plus d'autres. Son talent et son habileté sont exceptionnels et j'ai appris à les connaître par expérience personnelle. Je serais vraiment heureux de savoir votre théâtre dirigé par deux musiciens si capables, si actifs et si aimables dans leur genre. Je suis toujours les évolutions de votre théâtre et je souhaite — aussitôt que vous aurez trouvé le personnel nécessaire — qu'il montre une activité favorable à l'Art.

» En vous priant de me rappeler, à l'occasion, au souvenir de mon excellent admirateur et ami M. le docteur Förster, je reste

» Votre bien dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 10 octobre 1879. »

Sur cette recommandation, Félix Mottl fut installé comme troisième chef d'orchestre à côté de Seidl et de Nikisch. Il vint à Leipzig et eut à diriger pour ses débuts *le Postillon de Longjumeau*. Entre temps, le départ de Dessoff pour Francfort rendit vacante la place de premier chef d'orchestre à Carlsruhe, et Mottl fut choisi pour ce poste. Naturellement il préféra ce champ d'action illimité à sa place de Leipzig, où il n'était qu'en sous-ordre auprès de deux autres chefs d'orchestre, et il partit pour Carlsruhe.

IV

ETUDES POUR « TRISTAN »

Le théâtre de Leipzig avait maintenant inscrit à son programme tous les ouvrages de Wagner depuis *Rienzi* jusqu'au *Crépuscule des Dieux*, sauf un, *Tristan et Iseult*. Aussi mes efforts incessants tendaient-ils à ajouter encore ce joyau à notre couronne. Je m'étais assigné ce but, que la scène de Leipzig fût la première qui pût donner un cycle complet de Richard Wagner. Aussi avais-je sans cesse à m'adresser au Maître, au sujet de la question *Tristan*. Le plan des études avait été réglé avec la collaboration personnelle du Maître. Le 11 février 1880, j'écrivis à Wagner, alors à Naples, que je m'occupais activement de *Tristan et Iseult* et que je lui demandais s'il préférait à toute autre distribution celle qui comprendrait le couple Vogl, ou bien s'il considérait comme désirable d'avoir Jäger

dans le rôle de Tristan, au cas où il serait possible de l'engager. Je terminais ma lettre en disant que, si mon vœu le plus ardent pouvait enfin se réaliser et si je pouvais saluer le maître aux représentations de *Tristan* dans sa ville natale, je ne croyais pas pouvoir rêver un plus beau couronnement pour ma mission à Leipzig. Sur quoi, je reçus la lettre suivante :

Naples, le 20 février 1880.

« Mon cher Directeur,

» Tous mes remerciements pour les aimables lignes que vous m'avez récemment écrites. Au sujet de Jäger, je me suis d'abord adressé à Bayreuth. Mais hier Seidel m'a écrit aussi et par lui je connais de façon plus précise la situation. Avant tout je suis très opposé à la représentation de *Tristan* en « représentation extraordinaire », surtout avec l'éternel couple Vogl, qui sans doute s'acquitte admirablement de sa tâche, mais qui, en semblant avoir le monopole de *Tristan*, est un obstacle à la diffusion de mon œuvre. Mais ne montez pas *Tristan* avant de pouvoir le monter dans d'assez bonnes conditions pour qu'il prenne une place importante dans votre répertoire. Il faut bien que l'affaire se fasse enfin avec Jäger ; faites-lui seulement chanter les deux *Siegfried*.

» Si la cantatrice que vous avez en vue pour Iseult vous fait défaut pour cet été, cela m'arrangera que

vous reculiez les représentations projetées, car je devrai certainement prolonger sensiblement mon séjour à Naples à cause des bains de mer, qui me sont nécessaires, et par suite je ne pourrai être à Leipzig. Mais je vous donnerai volontiers mon concours pour vos représentations de *Tristan*, aussitôt que les circonstances, devenant favorables pour vous, me feront espérer un succès.

» En vous priant de me rappeler au bon souvenir de mon excellent admirateur et ami M. le docteur Förster, ainsi que de saluer cordialement pour moi l'ami Seidel, je reste

» Votre respectueusement dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Villa Angri Pausilippe.

» *P.-S.* — Si vous avez des envois d'argent à me faire, je vous prie de les adresser au banquier Fr. Feustel, à Bayreuth, mais de m'envoyer les reçus à signer à moi-même, ici, à Naples. »

Enchanté, je répondis, entre autres choses, le 28 février :

« C'est précisément ce qui m'a constamment occupé : donner *Tristan et Iseult* avec mon personnel. Maintenant j'ai complètement assuré la distribution de tous les rôles avec notre personnel et je vous prie de me faire parvenir votre autorisation pour le droit de représentation, car il faut que nous nous mettions

au travail sans perdre de temps. Je vous en prie, très honoré Maître, bannissez toute crainte ; fiez-vous à moi et à Seidl, vous serez content de nous. Il va de soi que je mettrai l'ouvrage au répertoire courant. »

Nous ne reçûmes pas de réponse à cette lettre. Nous commençâmes donc nos préparatifs pour *Tristan* en nous basant sur la lettre précédente très explicite. Alors, dans la seconde quinzaine d'avril, Seidl reçut soudain une lettre de Wagner où il faisait allusion à une lettre antérieure qui s'était perdue, expliquait qu'il ne reviendrait d'Italie qu'en décembre, et qu'il n'autorisait pas la représentation de *Tristan* sans sa collaboration personnelle. « Il faut, disait-il, que j'arrange d'abord cet ouvrage pour en rendre la représentation possible, et je ne puis confier le soin de cet arrangement à personne, et à coup sûr, pas même à vous, mon cher Seidel, qui, par votre conduite dans cette affaire, me prouvez que vous ne savez pas du tout de quoi il s'agit. »

Le Maître allait jusqu'à menacer de réclamer devant les tribunaux si on ne tenait pas compte de ses réclamations, si bien que je me vis forcé de lui adresser, le 23 avril, la réponse suivante :

« Le contenu de votre lettre à M. le chef d'orchestre Seidl m'a surpris à un tel point qu'il m'est impossible de dissimuler ma stupeur. Que vous vouliez diriger personnellement les études et répétitions de *Tristan et Iseult*, nous flatte infiniment, mais que

vous fassiez dépendre de cela le droit de représenter la pièce, c'est pour nous inattendu.

» Mes dispositions étaient prises de telle sorte que rien n'aurait empêché la représentation d'être donnée dans la seconde moitié de juin. Après avoir pris connaissance de la lettre en question, j'ai naturellement, et bien que la plus grande partie des décors fût déjà prête, retiré *Tristan* du répertoire.

» Mais la façon dont vous avez été amené à agir à notre égard a très péniblement frappé tout le monde, et moi tout particulièrement — et vous le comprendrez sans doute facilement. »

Wagner répondit à cette lettre par les explications suivantes :

« Cher Monsieur,

» Il faut donc encore que je m'explique sur cette affaire, bien que j'aie cru déjà le faire de façon si claire que les erreurs qui subsistent encore, — pour parler franchement, — me déconcertent moi-même.

» Je ne tiens pas de journal et ne puis par suite vous donner la date exacte de ma dernière lettre, dans laquelle, il y a environ deux mois :

» 1° Je vous dissuadais de ne donner *Tristan* qu'avec des artistes en représentations, et vous engageais, au contraire,

» 2° A donner l'opéra avec vos propres ressources (à propos de quoi je proposais l'engagement de Jä-

ger) et je me réservais de le monter moi-même à Leipzig, par suite de quoi,

» 3° Comme je ne pouvais revenir en Allemagne avant la fin de l'automne, j'étais forcé de demander que la chose fût différée jusque-là.

» Là-dessus vous me répondez... sur le point essentiel, rien du tout, mais me dites seulement que vous voulez en effet donner *Tristan* avec vos propres ressources (de Jäger pas un mot), et pas seulement avec des artistes en représentations. Comme cette lettre ne me disait rien d'une remise à plus tard, je l'envoyai à Seidl *(sic)* avec prière de vous expliquer mon intention, que vous n'aviez pas encore comprise. Cette lettre à Seidl fut malheureusement perdue, et ce qui me révéla cette circonstance fut que je lus plus tard dans les journaux des notes sur de prochaines représentations, cet été, *avec moi*.

» Je reconnais volontiers que ce procédé m'a vexé, car seul je puis savoir à quel danger serait exposée une représentation de *Tristan* qui, — comme je vous l'expliquais, — ne serait pas par moi-même proportionnée aux forces de votre troupe.

» Je souhaite que vous trouviez ce mécontentement compréhensible. Si cependant de véritables malentendus ou des erreurs avaient été causés par moi sans que je m'en souvienne, je vous prie de nouveau de m'en excuser, au cas où je n'aurais pas eu le droit de me froisser.

» Au surplus, j'espère que cet incident ne troublera

pas davantage nos bonnes relations, qui ont été si fécondes en résultats.

» Sentiments tout dévoués de votre

» RICHARD WAGNER.

» Naples, 24 avril 1880. »

Dans ces conditions, il ne fallait plus songer à donner *Tristan* en juin. Je laissai donc pour le moment tomber ce projet et je m'occupai avec d'autant plus de zèle de nos représentations extraordinaires des *Nibelungen* à Berlin. Dans l'intervalle, je reçus de Wagner la lettre suivante :

« Cher Monsieur,

» Le mois dernier, j'ai reçu du secrétaire de votre théâtre le compte acquitté ci-joint, pour les droits de deux pièces : *l'Or du Rhin* et *la Walkyrie*. Comme j'avais appris — et je vous en félicite — que vous aviez, en faisant appel à des concours étrangers et de premier ordre, représenté en mai le cycle complet des *Nibelungen*, y compris *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*, je comptais sur le règlement de ce qui me restait de droits à toucher de ce chef. Comme j'attends toujours sans résultat, je me permets de vous demander des renseignements à ce sujet et je reste, avec mes cordiales salutations,

» Votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Naples, villa d'Angri; Pausilippe, 16 juillet 1880. »

Nos relevés de comptes indiquaient que l'encaissement avait été fait par un représentant autorisé du Maître.

Enfin, reproduisons encore ici une lettre à moi adressée au nom de Wagner, par sa femme, et qui se rapporte à l'engagement de Jäger que nous étions en train de conclure :

« Monsieur et cher Directeur,

» Mon mari, très occupé, me charge de vous prier en son nom de lui faire parvenir l'engagement que vous lui aviez promis pour M. Jäger, sous la forme d'une offre faite à celui-ci. Mon mari me charge aussi de vous remercier encore tout particulièrement pour votre consentement, car il est persuadé que vous ne sauriez trouver un meilleur interprète pour le rôle difficile de Siegfried, et parce que, pour l'étranger surtout, il faut absolument un homme de belle prestance qui donne une interprétation vraiment dramatique de cette figure, la plus importante de tout le *Ring*. S'il vous demande cette offre, cher monsieur, c'est parce qu'il a lui-même poussé M. Jäger à consentir à un engagement ferme, et à se réserver seulement l'éventualité de chanter « en représentations » quand vous donnerez le *Ring*. Vous l'obligeriez par uite beaucoup en faisant le plus tôt possible ce qu'ils vous demande.

» Mon mari vous remercie cordialement, cher monsieur, de vos aimables souhaits, et à ses meilleurs

souvenirs, je joins l'assurance de ma considération très distinguée.

» C. WAGNER.

» Vendredi, 7 août 1880. »

La première représentation de *Tristan et Iseult* sur le théâtre de Leipzig n'eut lieu qu'en janvier 1882 et uniquement avec nos propres artistes. Nous verrons plus tard quel en fut le succès.

III

BERLIN

I

R. WAGNER ET BOTHO DE HÜLSEN

Le 28 octobre 1880, j'étais en mesure d'annoncer au Maître l'agréable nouvelle que les obstacles qui s'étaient jusqu'alors opposés à la réalisation de nos projets pour Berlin, étaient enfin surmontés. J'avais reçu l'acceptation du conseil municipal de Leipzig. Les portes du théâtre Victoria nous étaient ouvertes, et j'avais réussi à réunir une troupe d'artistes de premier ordre, qui comprenait, provisoirement les noms suivants :

BRUNNHILDE.	AMÉLIE MATERNA.
SIEGLINDE	THÉRÈSE VOGL.
LOGE.	HENRI VOGL.
SIEGMUND	—
SIEGFRIED	FERDINAND JÄGER.

ALBERICH.	OTTO SCHELPER.
WOTAN	—
HAGEN.	—

Chef d'orchestre : Antoine Seidl.

Orchestre : Leipzig-Meiningen (combinés).

R. Wagner m'écrivit au commencement de novembre :

Munich, le 2 novembre 1880.

» Très honoré Monsieur,

» J'approuve pleinement vos projets, à condition, cependant, que vous me garantissiez qu'ils seront réalisés avec le personnel d'artistes et l'orchestre dont vous m'avez parlé. Toutefois, il nous faudra établir, auparavant, un contrat en règle, par lequel vous vous trouverez lié, car, sans cela, je ne saurais motiver mon refus au théâtre de Hambourg, qui m'a demandé, en même temps que vous, l'autorisation de donner, l'été prochain, des représentations des *Nibelungen* à Berlin.

» Veuillez avoir l'obligeance de me faire parvenir, le plus tôt possible, ce contrat, stipulant un dédit, en cas de non-exécution de votre part; j'envoie aussitôt une réponse négative à Hambourg, et vous promets d'assister aux premières représentations, à Berlin.

» Cordialement à vous,

» Votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Rue de Brienne, 8 C., chez mademoiselle Schmid. »

Je répondis au Maître, le 3 novembre, et lui donnai pleine satisfaction. Voici quelques passages de ma lettre.

« Je dispose d'un ensemble de chanteurs d'opéra tel que le théâtre de Leipzig n'en a jamais possédé. En mesdames Hedwig Reicher-Kindermann et Sachse-Hofmeister, je possède deux *prima donna* de tout premier ordre. Je puis vous assurer, et notre ami Seidl vous confirmera mon dire, que, dans le rôle de Brunnhilde *(Walkyrie)*, madame Reicher-Kindermann surpasse toutes, oui toutes ses devancières.

» Vous vous demandez, sans doute, pour quelle raison je destine, malgré cela, madame Materna aux représentations de Berlin, et pourquoi je n'ai pas reculé devant l'énorme dépense nécessitée par l'engagement de cette artiste? La raison en est bien simple. Je ne veux à aucun prix faire des expériences à Berlin. Madame Reicher-Kindermann ne fait qu'étudier, en ce moment, les deux dernières parties *(Siegfried* et *le Crépuscule des Dieux)* et je veux qu'elle les ait chantées, ici, à Leipzig, avant de me décider à les lui laisser chanter à Berlin. Vous pouvez voir, par là, très vénéré Maître, que ce qui me tient par-dessus tout au cœur, c'est que votre œuvre soit représentée avec le plus de perection possible. Pour le moment, je n'ai pas non plus l'intention d'utiliser pour Berlin, madame

Sachse-Hofmeister, une des figures les plus éblouissantes de la scène allemande, hors de pair dans les rôles d'Elsa, d'Élisabeth et de Senta.

» Veuillez avoir la bonté de me renvoyer le traité signé, car j'ai à faire toutes sortes de préparatifs urgents. En ce qui concerne certaines questions de détail d'ordre purement artistique, je prendrai la liberté, à l'occasion, de solliciter votre approbation et vos conseils. La promesse que vous me faites d'assister avec madame Wagner, aux premières représentations, me comble de joie. Il ne nous reste plus qu'à espérer que le Seigneur daignera bénir notre entreprise. »

Wagner envoya son refus au chef d'orchestre Sucher, à Hambourg, dans les termes suivants :

« Cher et honoré ami,

» Permettez-moi de ne pas répondre, aujourd'hui, à la plus grande partie de vos dernières communications et de vous faire savoir brièvement que je viens de traiter avec l'opéra de Leipzig pour des représentations des *Nibelungen*, qui seront données, au mois de mai de l'année prochaine, au théâtre Victoria, à Berlin ; ainsi se trouve réalisé un projet auquel nous travaillons, Neumann et moi, depuis deux années déjà, et qui n'a pu être exécuté jusqu'ici. Pour cette fois, M. Pollini est arrivé un peu trop tard. Mais qu'est-ce qui empêcherait la Direction du théâtre

de Hambourg de poursuivre, durant le cours de l'été, l'entreprise de Neumann, qui sera forcément limité à un nombre restreint de représentations ?

» En ce qui me concerne, je suis persuadé qu'un directeur qui arriverait à Berlin avec une bonne troupe et un matériel convenable, et qui y jouerait mes œuvres, sinon d'une façon permanente, du moins en saisons assez prolongées, ferait d'excellentes affaires. Quant à *Tristan*, j'ai promis d'en tenter la représentation, en dehors de Bayreuth, à Leipzig en premier lieu. Si la tentative réussit, je le mets volontiers à la disposition du théâtre de Hambourg.

» Avec mes meilleurs souvenirs à votre chère femme, je reste,

» Votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Munich, ce 4 novembre 1880, rue de Brienne 8 C., 2e étage. »

Pollini ne se tint pas pour battu. Le contrat avec le théâtre Victoria allait être signé, lorsque j'appris que le directeur, M. Émile Hahn, était subitement parti en voyage. Que s'était-il donc passé ? Pollini lui avait simplement fait la proposition bien tentante, au lieu de me louer sa salle, d'y représenter de concert avec lui et avec le concours des artistes de Hambourg, le *Mefistofele* de Boïto. Le directeur Hahn se rendit à Hambourg, entendit l'opéra italien, et

préféra toucher l'argent de la location de son théâtre plutôt que de risquer, à son propre compte, une entreprise pleine d'aléa. Pour me rassurer contre toute concurrence éventuelle, le Maître m'envoya le télégramme suivant :

Munich, ce 9 novembre 1880.

» Si vous êtes décidé à exécuter réellement les différents paragraphes, comme vous paraissez le vouloir, mon acceptation vous est acquise ; je vous donne l'assurance, en même temps, que je n'accorderai aucune autorisation ultérieure, de nature à faire du tort à votre propre entreprise. Ainsi donc, concluez partout.

» R. WAGNER. »

C'est ce que fis en effet. Je signai tout d'abord avec le directeur du théâtre Victoria, de sorte que la salle m'était assurée pour le moi de mai 1881. Ceci fait, je m'assurai par traité le concours de Henri et Thérèse Vogl, d'Amélie Materná et d'Émile Scaria, que j'avais entendu à Vienne, dans le rôle de Wotan lors d'une représentation absolument manquée du *Rheingold*. La question de l'orchestre fut l'objet de notre plus vive sollicitude.

Lorsque les représentations des *Nibelungen* à Berlin parurent sur le point de se réaliser enfin, je crus de mon devoir d'en informer l'intendant des théâtres royaux, Son Exc. M. de Hülsen, qui m'avait toujours

témoigné beaucoup de bienveillance. Je ne lui dissimulai pas, lors de l'entretien que j'eus avec lui, mon étonnement que lui, le chef de la première scène allemande, eût montré une réserve aussi dédaigneuse à l'égard de l'œuvre la plus grandiose que la musique dramatique ait produite. Comme il m'objectait que *la Walkyrie* seule lui paraissait pouvoir être représentée à la scène, je défendis les trois autres pièces avec une éloquence qui dut être très grande, puisqu'il finit par me dire :

— Écoutez, vous m'avez convaincu. Si je ne peux pas empêcher la représentation des *Nibelungen* à Berlin, j'aime encore mieux qu'elle ait lieu chez moi qu'au théâtre Victoria.

Après que nous eûmes, dans une longue conférence, qui dura plusieurs heures, établi dans ses grandes lignes, la distribution des rôles pour la Tétralogie, distribution combinée entre Leipzig et Berlin, M. de Hülsen, qui s'était peu à peu enflammé pour mes projets, termina notre entretien par ces mots :

— Maintenant, il faut que je fasse le plus tôt possible un rapport à mon gracieux Maître, l'Empereur, sur ce projet grandiose, car sa sanction souveraine nous est indispensable.

Ce qui paraissait surtout préoccuper M. de Hülsen, c'était que la scène de l'Opéra de Berlin fût insuffisamment outillée pour les représentations wagnériennes. Pour tirer la question au clair, je lui propo-

sai de soumettre la scène à une inspection minutieuse, à laquelle prendraient part, en même temps que nous, l'inspecteur général des théâtres royaux, Brandt et l'inspecteur de la scène de l'Opéra de Leipzig, Römer. Le 26 novembre, l'intendant général écrivait :

« En principe, Sa Majesté l'Empereur n'est pas opposée au projet, mais nos craintes au sujet de l'insuffisance technique de notre scène n'ont fait qu'augmenter ; la conférence, qui pourrait être fixée à dimanche prochain, 5 décembre, résoudra sans doute la question. »

Peu après, je reçus une lettre du Maître, qui me donnait pleins pouvoirs pour la représentation des *Nibelungen* à Berlin.

« Cher monsieur Neumann,

» Conformément à ce qui a été convenu entre nous, je vous accorde, par la présente, le droit exclusif de représenter mon *Anneau des Nibelungen* sur une scène berlinoise, pendant le printemps ou l'été de la prochaine année 1881 ; en échange, vous me garantissez, comme droits d'auteur, dix pour cent sur chaque recette brute, comme vous le faites à Leipzig.

» Votre dévoué,

» RICHARD WAGNER. »

» Bayreuth, 28 novembre 1880. »

En possession de cette lettre, je ne fus pas autrement inquiet en recevant de M. de Hülsen le billet suivant, au sujet des conférences qui devaient avoir lieu à Berlin.

Berlin, le 29 novembre 1880.

« Monsieur le Directeur,

» Je vous propose de fixer au samedi 4 novembre de deux à cinq heures, l'inspection projetée de la scène de l'opéra royal. Du reste, plus j'y réfléchis, plus je suis convaincu qu'elle ne dispose pas des ressources techniques nécessaires pour la réalisation de notre projet.

» Votre dévoué,

» VON HÜLSEN. »

A ces préoccupations vinrent s'en ajouter d'autres bien plus graves. Bien que le Maître m'eût laissé toute liberté pour le choix du théâtre, comme il ressort de sa lettre ci-dessus, nous n'avions cependant jamais songé, dans nos négociations, à l'Opéra royal. Il me répugnait donc de surprendre Wagner, en le mettant en présence du fait accompli. Sans doute, par devers moi, je pensais toujours au merveilleux orchestre de l'Opéra royal, à la troupe d'élite dont il disposait, et où se trouvaient des artistes comme Frantz Betz, Albert Niemann, Lili Lehmann, Marie Brandt, etc., tous très appréciés du Maître, mais je n'avais même jamais fait allusion, devant lui, à la

scène royale. Lorsque nos projets me parurent toucher à leur réalisation, par le fait de l'approbation de l'Empereur, je crus de mon devoir de m'assurer également de celle du Maître. Je lui annonçai ma visite, par télégramme, et il me répondit aussitôt :

Bayreuth, 27 novembre 1880.

« Vous verrai avec plaisir. Veuillez me fixer l'heure de votre visite.

» WAGNER. »

Je partis aussitôt pour Bayreuth, et j'eus avec le maître une conférence aussi longue qu'animée. Il ne voulait, à aucun prix, entendre parler de représentations à l'Opéra; la manière d'agir de von Hülsen l'avait trop profondément blessé. Pendant que nous discutions, il alla appeler sa femme et lui fit part de l'objet de ma visite en ces termes :

— Figure-toi que Neumann veut donner les représentations à l'Opéra et que Hülsen daigne représenter le *Ring* de concert avec lui.

Madame Wagner, qui s'était rangée à mon avis, cherchait à calmer son mari, lui disait :

— Neumann a parfaitement raison; il est d'une très grande importance que les représentations aient lieu sous le patronage de l'Empereur d'Allemagne et c'est manifestement le cas, puisque tout ce que Neumann a demandé pour assurer à ton œuvre la meilleure représentation possible a été sanctionné

par le souverain. Il est donc hors de doute que l'Empereur Guillaume s'intéresse à l'œuvre et pour ce qui concerne sa réalisation artistique Neumann et Seidl en prennent l'entière responsabilité.

Nos efforts combinés réussissent enfin à tranquilliser le Maître et à lui arracher son consentement.

— Soit! allez à l'Opéra, nous dit-il : mais vous irez sans moi. Je n'irai pas à Berlin.

— Dans ce cas, je n'y vais pas non plus, répondis-je.

Une nouvelle et longue discussion s'ensuivit, à laquelle madame Wagner mit fin en disant :

— Eh bien, si Neumann nous donne l'assurance que tout se fera comme tu le veux, nous irons à Berlin : tu es toujours libre de réserver ta décision définitive si les choses ne se passent pas comme tu le désires.

Je partis donc de Bayreuth pleinement d'accord avec le Maître et avec sa noble femme, à l'intelligente intervention de laquelle je devais en grande partie l'acceptation de celui-ci, muni de l'autorisation de faire représenter le *Ring* à l'Opéra royal. Comme suite à nos négociations, j'écrivis, dès mon retour à Leipzig, la lettre suivante à M. de Hülsen :

Leipzig, 30 novembre 1880.

« Excellence,

» Je reviens de Bayreuth, et je trouve votre honorée du 29. Si le début de votre lettre, où vous m'autori-

sez gracieusement à faire le samedi 4 décembre, une inspection minutieuse de la scène de l'Opéra royal, me fait un devoir de vous exprimer ma plus vive gratitude, la fin de cette lettre, où Votre Excellence me dit que, à mesure que le moment décisif approche, vos craintes au sujet des ressources techniques de l'Opéra augmentent, m'oblige à vous demander, en toute franchise : cette inspection est-elle toujours annoncée, et cette conférence, qui doit avoir lieu le dimanche 5 décembre, répond-elle toujours à votre désir? L'entreprise en question est si vaste, elle a, au point de vue artistique, financier et au point de vue national une importance si extraordinaire, la responsabilité que j'ai assumée pour en assurer la complète réussite, sous votre égide, est si grande, que pour mener à bonne fin cette œuvre grandiose, il faut chez ceux qui la dirigent, quelque chose de plus encore que la foi dans le succès, et le concours loyal, consciencieux de tous leurs collaborateurs, artistiques et techniques. Ce qu'il faut, c'est l'enthousiasme, c'est le dévouement absolu, sans réserve, de tous, depuis le chef jusqu'au dernier ouvrier. Permettez-moi, Excellence, de vous parler à cœur ouvert, avec une franchise que votre haute loyauté n'interprétera pas mal. Il me semble que Votre Excellence n'a plus cette confiance ferme, cet enthousiasme ardent qui doivent nous faire triompher. Étant donnée l'attitude que vous avez prise, autrefois, à l'égard du *Ring*, cette évolution me paraît, chez

vous, parfaitement compréhensible et toute naturelle. Je trouve non moins compréhensible et naturel que les avis financiers, artistiques et techniques que vous avez certainement tenu à recueillir, antérieurement et maintenant (et je suis loin de vous en blâmer) n'aient pas pu se modifier subitement, d'un jour à l'autre. Les objections que l'on a pu faire autrefois à la représentation du *Ring* sur la scène de l'Opéra, subsistent certainement encore aujourd'hui, et Votre Excellence sera d'autant plus disposée à y prêter l'oreille, qu'elles émanent d'adversaires qui possèdent, à juste titre d'ailleurs, toute la confiance de Votre Excellence, tandis que je suis seul à soutenir une opinion diamétralement opposée à la leur, que je suis pour ainsi dire un étranger pour vous, n'ayant pas été en mesure, jusqu'ici, de gagner votre confiance, et chez qui l'on pourrait être tenté de voir, derrière son enthousiasme pour une œuvre, des préoccupations purement personnelles.

» S'il en était ainsi, Excellence, si cela était simplement possible, je me sentirais, par cela même, absolument arrêté, paralysé, la réussite de notre entreprise s'en trouverait compromise, et je me verrais dans l'impossibilité d'en assumer la responsabilité, non seulement vis-à-vis de vous, mais encore vis-à-vis du Maître et du grand public de la métropole de l'Empire allemand. Je vous prie donc, Excellence, de me dire, en toute franchise, si ces objections, — que pour ma part je ne trouve nullement

insurmontables, — vous paraissent d'une gravité telle, que votre foi dans le succès de notre œuvre en reste sérieusement ébranlée. Si telle devait être votre réponse, je la recevrais sans amertume, et je garderais à jamais le souvenir de la bienveillance que vous m'avez témoignée. Tout en négociant avec vous, nous avons dû envisager la possibilité d'avoir à réaliser notre œuvre grandiose sur une autre scène que la vôtre. C'est de ce côté-là que je vais désormais diriger tous mes efforts et je suis convaincu que vous ne cesserez pas d'accorder à la grande cause que je défends, votre appui si précieux et que vous ne me retirerez pas complètement la sympathie que j'ai eu le bonheur de trouver auprès de vous.

» Je suis, Excellence,

» Votre bien respectueusement dévoué,

» ANGELO NEUMANN. »

M. de Hülsen me répondit la lettre suivante :

Berlin, ce 1er décembre 1880.

« Cher Monsieur,

» Votre honorée d'hier me paraît avoir été écrite sous l'impression de ce que vous avez entendu à Bayreuth. Les hypothèses sur lesquelles vous vous appuyez pour me prêter des idées comme celles qui figurent dans votre lettre, sont absolument fausses, comme je me réserve de vous le démontrer de vive voix. En ce

qui concerne l'affaire elle-même, je ne me suis occupé de la question technique que par rapport à la *Walkyrie*, que le Maître m'avait donné l'autorisation de représenter ici. Il y a quatre semaines environ, que je crus devoir demander le rapport détaillé de l'inspecteur Brandt, qui avait pris part à la représentation à Bayreuth et qui connaît l'œuvre, avec ses difficultés techniques aussi bien qu'il connaît l'Opéra d'ici, avec l'effrayante pauvreté de ses ressources; ce rapport, que je reçus il y a six jours, n'a fait qu'augmenter les craintes que m'inspirait l'insuffisance de notre théâtre. Une inspection de celui-ci, faite par vous et puis la conférence qui suivrait en démontreront l'inanité, ou bien en établiront le bien fondé et vous rendront ainsi votre liberté. Reconnaissez donc loyalement, cher monsieur, ce qu'on peut lire entre les lignes de votre lettre, à savoir que le Maître préfère le théâtre Victoria, et que vous seriez heureux que vos propositions fussent considérées par nous comme nulles et non avenues. L' « enthousiasme » que vous me demandez d'apporter à notre œuvre commune dépasse la mesure de ce que je peux donner; mais sachez que lorsque j'entreprends quelque chose, je m'y donne tout entier, comme l'exige le sentiment du devoir, tel que je le comprends. Pour le reste, je m'en remets à vous, et vous laisse libre de visiter le 4, de conférer le 5, ou de vous retirer. Des notes parues dans les journaux font prévoir, dès à présent déjà, que c'est cette dernière solution qui l'emportera.

» Toujours à visage découvert, mon cher directeur!

» Veuillez agréer l'expression de ma parfaite considération.

» Votre dévoué,

» V. HÜLSEN. »

Le Maître m'ayant accordé lui-même, à Bayreuth, l'autorisation de représenter les *Nibelungen* à l'Opéra royal, les suppositions de M. de Hülsen étaient parfaitement erronées, et lorsque j'affirmais que je voulais donner la préférence à la Maison de l'Empereur, mes affirmations étaient d'accord avec mes désirs secrets, ne fût-ce qu'à cause du merveilleux orchestre que je devais trouver à l'Opéra. Je télégraphiai donc à Hülsen :

« Suppositions erronées. Maintiens conférence projetée. »

Puis, je partis avec mon chef machiniste Römer pour Berlin, où nous établîmes immédiatement que la scène de l'Opéra possédait les moyens techniques nécessaires pour la représentation du *Ring*. Après la conférence du 5 décembre, je pus envoyer le télégramme suivant à Förster :

« Remporté brillante victoire à la conférence. Tout conclu, sous réserve approbation définitive de l'Empereur. Hülsen vient de me rendre ma visite. Prière observer encore discrétion absolue. Römer arrive demain midi, moi demain après-midi. Prière

de me mander ici, par télégraphe, toutes nouvelles venant de Wagner. »

A la conférence, une difficulté d'ordre tout particulier s'était présentée. J'avais demandé instamment qu'Antoine Seidl, à qui l'œuvre était familière et que Wagner lui-même avait proclamé le meilleur chef d'orchestre qui existât, fût chargé d'étudier l'œuvre et de la diriger à la scène; M. de Hülsen, de son côté, faisait valoir qu'un règlement de l'orchestre royal interdisait de laisser monter au pupitre tout chef qui ne ferait pas officiellement partie de cet orchestre. Pour en finir, je proposai d'engager Seidl pour trois mois à l'orchestre royal, ce que l'intendant accepta, sous la réserve de l'approbation de Sa Majesté. A mon retour à l'hôtel, à l'issue de la représentation, je trouvai une carte, où Hülsen me disait :

« Je viens de parler à l'Empereur. La nomination de Seidl est acceptée. »

Le jour qui précéda la conférence, Hülsen me fit part de l'intention qu'il avait d'envoyer le télégramme suivant à R. Wagner :

« Nous sommes entendus pour représentations *Anneau Nibelungen* sous la direction de Angelo Neumann et Antoine Seidl, avec les troupes combinées de l'Opéra royal et de l'Opéra de Leipzig, à condition que vous m'accordiez ensuite le droit de représenter *la Walkyrie*. »

J'insistai vivement auprès de M. de Hülsen pour qu'il supprimât la dernière phrase de son télégramme, en lui assurant que Wagner ne répondrait même pas. Lorsque nous nous séparâmes, j'avais l'impression d'avoir gagné M. de Hülsen à ma manière de voir. Quand j'arrivai, le lendemain matin, vers onze heures aux bureaux de l'Intendance générale des théâtres, M. de Hülsen m'aborda avec ces paroles :

— La réponse ne peut plus tarder maintenant.

— Quelle réponse? lui demandai-je.

— La réponse à la dépêche que j'ai envoyée ce matin, à huit heures, à Bayreuth.

Or ce télégramme était conçu dans les termes cités plus haut.

— Je suis désolé que vous ayez fait cela, Excellence! lui dis-je. Comme je vous l'ai fait remarquer hier, il est impossible que Wagner nous réponde, et vous verrez qu'il ne répondra pas.

— Il ne peut pas ne pas répondre. Ce serait une grossièreté de sa part, riposta M. de Hülsen.

— Est-ce que vous vous imaginez peut-être, lui répliquai-je, que Richard Wagner se sentira très flatté de votre télégramme qui voulait dire, en réalité, que seule *la Walkyrie* comptait pour vous, et que *l'Or du Rhin*, *Siegfried* et *le Crépuscule des Dieux*, n'avaient aucune valeur?

Lorsque après l'inspection du théâtre, je revins dans le bureau de l'Intendant avec le directeur de l'Opéra, von Strantz, le chef machiniste Brandt et

tout le personnel technique, M. de Hülsen me reçut avec ces mots :

— Effectivement, le rustre n'a pas encore répondu. Il faut que je dise cela à mon Gracieux Souverain !

Quand toutes les objections techniques eurent été réfutées à la conférence, et écartées, quand l'Empereur Guillaume eut sanctionné la nomination de Seidl pour trois mois, et que nous eûmes réglé tous les détails de la distribution des rôles, je pris congé de M. de Hülsen, qui m'autorisa, à regret, à retourner à Leipzig, où ma présence était devenue très nécessaire. Mon départ eut lieu le 6 décembre, mais je dus promettre de revenir quelques jours après.

J'y reçus, de M. de Hülsen, les lettres et billets suivants :

Berlin, ce 7 octobre 1880.

» Monsieur le Directeur,

» Il m'a été impossible, hier soir, de parler à Sa Majesté en particulier ; l'Impératrice et les princes étaients présents et je n'ai pu aborder la question. Je ne pourrai probablement pas y arriver davantage vendredi, quand je verrai le Souverain, pour le rapport. Je vous enverrai sous peu un questionnaire, que je vous prie de remplir et de me renvoyer avec la distribution des rôles. Le *Tagblatt* d'ici a publié hier une note : Les murs ont des oreilles !

» Veuillez agréer l'expression de ma parfaite considération.

» Votre dévoué,

» V. HÜLSEN.

» Effectivement, le rustre n'a pas répondu! »

Berlin, ce 8 décembre 1880. »

« Cher Monsieur,

» Je viens de jeter un coup d'œil sur le tableau de la distribution et je crois de mon devoir de vous demander de laisser Niemann, Betz et Brandt chanter deux fois leur rôle, au lieu d'une ; sans cela, il n'y a rien de fait ; Voggenhuber devrait également chanter deux fois Fricka ; on ne peut guère lui demander d'étudier le rôle, si elle ne doit le jouer qu'une seule fois.

» Votre bien dévoué.

» V. HÜLSEN. »

J'accédai de la meilleure grâce à ce désir, très légitime d'ailleurs. Grande fut ma surprise lorsque je reçus, le 9 décembre, le télégramme suivant :

« Des difficultés spéciales absolument insurmontables s'opposent à la réalisation de notre projet. Décision définitive sera prise d'ici lundi.

» V. HÜLSEN. »

Le 11 décembre, je reçus le télégramme suivant :

« Ai le regret de vous annoncer que je suis obligé de me retirer de notre entreprise. Décision inévitable et irrévocable. Excusez-moi, mais impossible autrement.

» VON HÜLSEN. »

Je voulus partir immédiatement pour Berlin, afin de chercher à aplanir par mon intervention personnelle les difficultés survenues. Mais Hülsen se dérobait à tout entretien nouveau, en me télégraphiant ce qui suit :

« Pas de rapport demain, et c'est ma fête. — Ai le regret de n'être pas disponible. »

Que s'était-il donc passé? Une lettre de Hülsen, reçue le lendemain, et où il justifiait sa résolution, changea mes pressentiments en certitude :

Berlin, ce 11 décembre 1880.

« Monsieur le Directeur,

» Vos procédés à mon égard ont toujours été si courtois qu'il m'en a coûté personnellement de vous fausser compagnie. Mais l'engagement d'un nouveau *Kapellmeister* et l'impolitesse du compositeur m'en ont fait une obligation. Mon Gracieux Souverain a daigné

approuver également ma manière de dire en ce qui concerne le dernier point. Je regrette sincèrement la peine, la perte de temps, etc., que nos négociations, désormais sans objet, ont pu vous occasionner, mais, dès le début, je ne vous ai pas caché les difficultés que nous rencontrerions, et c'est pour cela que je me suis réservé le droit de me retirer. Une feuille d'ici, à l'affût du scandale, n'a pas manqué, naturellement, dans un but facile à comprendre, de raconter toute espèce de monstruosités, inventées sans doute chez Landvogt [1], et que je dédaigne, bien entendu.

» Je me rappellerai toujours votre amabilité avec reconnaissance.

» Avec une parfaite considération, je suis, cher monsieur,

» Votre dévoué,

» V. HÜLSEN. »

1. Restaurant connu à Berlin.

II

FORMATION ET TRANSFORMATION

En ne répondant pas, ce qui n'était que trop compréhensible, à la dépêche de Hülsen, Wagner avait blessé celui-ci si profondément, qu'il abandonna, au dernier moment, le projet que nous avions si péniblement élaboré. Il avait représenté à l'Empereur dans quelle position singulière on se trouverait, si Wagner, avec lequel on était d'ailleurs en froid. assistait, après un affront pareil comme invité d'honneur aux représentations de son *Ring*, et l'Excellent Souverain avait donné pleins pouvoirs à son intendant général pour régler la question comme il le jugerait bon.

Je n'en continuai qu'avec plus d'ardeur à poursuivre mes préparatifs, que je n'avais d'ailleurs pas interrompus un seul instant, même pendant que je

négociais avec Hülsen. Je me préoccupai tout particulièrement de l'orchestre.

Le jour de Noël, je reçus un mot de Wagner, me priant d'accorder un congé à Seidl, avec lequel il désirait s'entretenir.

Bayreuth, le 24 décembre 1880.

« Je vous demande instamment de m'envoyer Seidel, avec qui je voudrais discuter, dans tous ses détails, la situation actuelle, qui est grave. Seidel descendra chez moi.

» WAGNER. »

Le désir du Maître reçut immédiatement satisfaction; la lettre suivante de madame Cosima Wagner y fait allusion.

Dimanche, 26 décembre 1880.

« Mon cher Directeur,

» Cordialement merci pour les bons souhaits que vous avez eu l'amabilité de m'envoyer et pour les lignes que vous m'avez écrites après votre départ de Bayreuth, où vous rappelez les heures que nous avons passées ensemble à Wahnfried. Vous avez, pour l'année qui vient, une grande tâche devant vous, mais vous avez accompli de si belles choses, que je puis sans hésiter, vous souhaiter le succès, étant sûre d'avance que mes souhaits se réaliseront.

» Le *Kapellmeister* Seidl est ici, et nous avons été

heureux, mon mari et moi, de prendre connaissance de tout ce qu'il nous a rapporté, et de lui faire part, en même temps, de tout le bien que vous nous avez dit de lui. Recevez, avec l'expression renouvelée de ma gratitude, les salutations cordiales de mon mari, et l'assurance de ma parfaite considération.

» C. WAGNER. »

Pendant que Seidl était auprès de Wagner et s'entendait avec lui sur tous les détails de la représentation à Berlin, et sur les coupures qu'il convenait de faire, Leipzig avait reçu la visite de Maurice Strakosch, le célèbre professeur de chant de la Patti. Strakosch, dont l'expérience est si grande, chercha à me gagner à l'idée de représenter le *Ring* à Londres en me faisant les propositions les plus alléchantes, comme en témoigne la correspondance ci-dessous. Je demandai donc au Maître de me céder l'œuvre pour l'Angleterre. Wagner me répondit :

Bayreuth, le 27 décembre 1880.

« Quel ouragan ! Cependant, je ne dis pas non, avec la conviction que vous m'accorderez toute satisfaction.

» WAGNER. »

Peu après, le 3 janvier 1881, je reçus de Bayreuth le télégramme suivant :

« Pour éviter possibilité d'un engagement ailleurs veuillez m'annoncer télégraphiquement que vous songez à Jäger pour *Siegfried* dans entreprise à l'étranger.

» R. WAGNER. »

J'étais heureusement en mesure d'assurer maintenant au Maître que son désir serait réalisé, et de lui donner enfin, le 8 janvier, quelques détails précis sur nos projets artistiques.

« Si je vous envoie aujourd'hui seulement les renseignements que je vous avais promis, la raison en est que je ne voulais vous annoncer, autant que possible, que des certitudes. Arrivons au fait. J'ai établi avec M. Strakosch le contrat suivant : le total des représentations de *l'Anneau des Nibelungen* est fixé à seize; elles auront lieu dans le courant du mois de juin de cette année (éventuellement en 1882) ; dans le premier cas, elles seraient données après celles de Berlin.

» M. Strakosch me paiera pour chaque cycle quatre mille livres sterling, soit en tout seize mille livres (trois cent vingt mille marks). Cette somme représente la recette définitive que je toucherai, et ne pourra, en aucun cas, subir ni une diminution, ni une augmentation.

» Vos droits d'auteur s'élèveront par conséquent pour les quatre cycles à la somme ronde de trente-deux mille marks; à mon avis, il est plus sage, dans

une entreprise aussi colossale, de préférer le certain à l'incertain, au risque de faire quelques sacrifices et de toucher un peu moins.

» La somme de seize mille livres m'est garantie d'avance. Elle devra être déposée, d'ici au 1er avril 1881 au plus tard, à la banque d'Angleterre, à mon nom, et de façon que je puisse, après chaque représentation et sans l'autorisation de qui que ce soit, retirer le montant de mille livres. J'ai cru bon de signer ce contrat avec M. Strakosch, parce qu'il est parfaitement au courant de la situation à Londres (et en Amérique) et que cela est d'un très grand poids. Et maintenant, mon vénéré Maître, j'en arrive à une seconde question qui n'a pas une moindre importance.

» Je nourris en effet le projet de me faire refaire un matériel complètement neuf pour les *Nibelungen* et de mettre à profit, à ce sujet, les expériences antérieures. La noble mission d'être hors d'Allemagne et même par delà l'Océan le Prophète de ce Nouveau Monde musical que votre génie a révélé à l'humanité, m'enthousiasme et me remplit à tel point que j'ai abandonné tous les autres projets que j'avais formés pour l'avenir. Je suis intimement convaincu de pouvoir mener à bon fin la tâche grandiose que j'ai entreprise si vous, notre Réformateur, vous voulez bien rester ferme et inébranlable à mes côtés. Combattant sous votre drapeau, j'aurai la certitude d'atteindre sûrement le but auquel je tends.

» Pour pouvoir me mettre immédiatement à l'œuvre, il me paraît nécessaire de donner à nos conventions verbales la forme d'un contrat écrit. Par ce contrat, vous m'accorderez du 1er janvier 1882 au 31 décembre 1883, le droit exclusif de représenter *l'Anneau des Nibelungen* à Berlin, Londres, Paris, Saint-Pétersbourg et en Amérique. Partout, vous toucherez, comme droits d'auteur, dix pour cent sur la recette brute. En ce qui concerne l'Amérique, vous voudrez bien me faire connaître vos *désirs particuliers*, et je n'ai pas besoin de vous dire que je ferai tout ce que je pourrai pour leur donner satisfaction. Une question encore : Voulez-vous m'accorder le droit de représenter *Tannhäuser* et *Lohengrin* à Paris? Si oui, voici quel est le plan que j'ai arrêté : Je jouerai *Tannhäuser* et *Lohengrin* à Paris, en mars et avril 1882, puis, je reprendrai le cycle des *Nibelungen* à Londres et à Berlin, je partirai en septembre pour l'Amérique, et enfin, en avril 1883, je donnerai les *Nibelungen* à Paris. A propos de mon projet de représenter *Lohengrin* et *Tannhäuser* à Paris, je crois devoir vous faire remarquer que l'on m'a déjà fait, à ce sujet, des propositions très acceptables.

» Enfin, permettez-moi de vous dire également que je m'efforcerai de régler au mieux de vos intérêts bien entendu, la question des droits d'auteur pour vos premières œuvres, au théâtre de Leipzig.

Je vous déclare, dès aujourd'hui et sans la moindre réserve, que je considère cela comme un devoir sa-

cré, vis-à-vis de vous et de votre famille. Pour atteindre ce but, il sera nécessaire que vous me fassiez connaître par écrit vos desiderata. Puis, je prendrai énergiquement l'affaire en mains. »

En même temps, je proposais à Jäger, qui était alors le chanteur préféré du Maître, un engagement pour l'Angleterre, l'Amérique et la Russie, uniquement guidé, comme je le fis remarquer à madame Cosima Wagner, par la pensée de réaliser les désirs de Wagner. De Bayreuth je reçus, par retour du courrier, la réponse suivante :

Bayreuth, le 10 janvier 1881.

« Mon cher ami,

» Je n'ai rien à objecter à vos plans et projets, car je me rends bien compte que vous êtes l'homme de la situation. L'année prochaine, 1882, j'aurai besoin de mon personnel pour *Parsifal*, pour juillet (répétitions) et août (représentations) : d'après votre plan, vous auriez fini fin juin. Il se pourrait que j'eusse besoin alors d'un ou de deux de vos artistes pour Bayreuth. En ce qui concerne l'Amérique, vous savez sans doute, que jusqu'aujourd'hui, je nourrissais fortement le projet d'y aller moi-même et de m'y ramasser la fortune que je ne possède pas, hélas! Je crois que ma présence y eût produit d'excellents résultats; — les fatigues que j'aurais dû affronter et qui m'effrayaient m'ont rendu hésitant, jusqu'ici, — je vous laisse volontiers travailler là-bas à ma place et

pour moi, avec l'espoir que mes vœux pourront se réaliser ainsi, fut-ce même dans des proportions modestes.

» Vous demandez *Tannhaüser* et *Lohengrin* pour Paris? Accordé! J'aurai seulement à m'entendre au sujet du droit de représentation de ces deux œuvres, avec mes concessionnaires Voltz et Batz, à qui je l'ai cédé antérieurement. Vous m'avez rendu de grands services et je vous dois des recettes sur lesquelles je n'osais plus compter. Seul, le théâtre de Leipzig s'est refusé, jusqu'ici et malgré vos efforts, à me traiter équitablement, en ce qui concerne mes intérêts et je suis touché de voir que, sur ce point aussi, vous êtes décidé à défendre ce qui est mon droit, sinon légal, du moins moral. Conformément à votre désir, je vous enverrai sous peu une lettre qui établira le bien-fondé de mes prétentions. Ainsi : merci et courage!

» A vous de cœur,

» RICHARD WAGNER.

» *P.-S.* — Ci-joint, la seconde lettre que je viens d'écrire. »

Bayreuth, le 10 janvier 1881.

« Mon cher Directeur,

» Il me paraît contraire à toute justice, ou du moins à toute équité, que le théâtre de Leipzig, ma ville natale, soit le seul qui se soit refusé à me laisser

tirer un profit quelconque de mes premiers opéras, qui depuis un demi-siècle remplissent sa caisse, et cela bien qu'une législation plus libérale, introduite dans ces derniers temps, lui en eût fourni l'occasion. A l'époque où, banni d'Allemagne, je me trouvais heureux de toucher, pour mes opéras, des honoraires, si misérables qu'ils fussent, j'ai vendu à tel ou tel directeur du théâtre de Leipzig, *Tannhäuser Lohengrin*, etc., pour la somme de vingt louis d'or, si je ne me trompe. Baser sur cette cession absolument privée, consentie une première fois à M. le docteur Schmidt, une deuxième fois à M. Wirsing, (etc.), la prétention qu'a la ville de Leipzig d'être propriétaire définitive de mon œuvre, cela peut être, à la rigueur, en raison des déplorables usages en cours, conforme au droit strict, cela ne l'était ni à l'équité ni à la simple honnêteté. Devant les tribunaux, mes conseils n'ont en effet pu sauvegarder mes droits réels, que là où l'on ne pouvait pas produire de titres juridiques de cette nature; d'autres théâtres, par contre, comme ceux de Vienne, de Hanovre, de Cassel, de Wiesbaden, dans un sentiment de haute convenance, m'ont fait des concessions, bien qu'ils eussent en mains des titres juridiques aussi peu solides. Il me semble qu'il serait désirable que ma ville natale se décidât, à son tour, à suivre le bon exemple qu'on lui a donné ailleurs.

» Je vous prie donc, vous qui, jusqu'ici, avez si énergiquement pris en mains la défense de mes inté-

rêts, de faire tout ce qui dépendra de vous pour que mes droits sur mes premiers opéras : *Rienzi*, *le Vaisseau fantôme*, *Tannhäuser*, *Lohengrin* et *les Maîtres Chanteurs* me soient formellement reconnus pour tout le temps où mes œuvres ne seront pas dans le domaine public, et qu'on me paie des droits d'auteur pour chaque représentation ; étant désireux de faciliter un accord, je me contenterai de demander cinq pour cent sur la recette brute.

» Veuillez agréer l'expression de ma haute considération.

» Votre dévoué,

» R. WAGNER. »

En même temps que ces deux lettres, Wagner m'envoya, le même jour, le télégramme suivant :

Bayreuth, ce 10 janvier 1881.

« A quand les représentations à Londres ?

» WAGNER. »

Les lignes suivantes, de la main même de Wagner, ont trait à une question d'honoraires.

Bayreuth, ce 18 janvier 1881.

« Très cher Monsieur,

» Est-ce que cet envoi était pour la première ou la deuxième représentation de *la Walkyrie?*

» R. WAGNER. »

Le Secrétariat du Théâtre répondit au Maître que j'étais parti pour Munich avec mission d'y obtenir un congé pour monsieur et madame Vogl, engagés pour les représentations de Berlin, et lui certifiait, en même temps, que *la Walkyrie* n'avait été donnée qu'une seule fois dans le courant de décembre. Par une lettre du 20 janvier, Wagner s'informa auprès de Seidl de l'exactitude de cette affirmation; la lettre suivante, que je lui écrivis, fait allusion à cet incident :

Leipzig, ce 28 janvier 1881.

« Très vénéré Maître,

» Je vois, d'après une lettre adressée à notre ami Seidl que vous êtes dans l'erreur, par rapport à une représentation de *la Walkyrie*, erreur dont Seidl a été cause en vous parlant d'une représentation de cet opéra en novembre, alors qu'en réalité, elle a eu lieu le 25 septembre. Après avoir lu votre lettre à Seidl, j'ai fait faire des recherches dans les livres et j'ai trouvé ce qui suit :

» Vous avez reçu pour le cycle complet : en juin 1880: mille deux cent soixante-six marks; pour *la Walkyrie*, le 25 septembre : cent quarante-trois marks cinquante; le 5 décembre : deux cent quarante-cinq marks douze.

» Vous recevrez vos droits d'auteur pour la représentation de *la Walkyrie* qui a eu lieu le 9 de ce mois, en même temps que le compte de janvier.

Vous pourrez voir, cher Maître, d'après le tableau ci-joint, que *la Walkyrie* n'était pas au répertoire en novembre. Je donnerai *Siegfried* et *le Crépuscule des Dieux* en février, et, je l'espère, tout le cycle en mars.

» En ce qui concerne notre entreprise à l'étranger, on insiste, beaucoup, à Londres, pour que j'y représente les *Nibelungen* cette année même, dans le courant de juin. Mais, jugez vous-même si cela m'est possible. Le 29 mai, clôture probable à Berlin. Il me faudrait ouvrir, au plus tard, le 6, à Londres, car la saison y est terminée fin juin. Puis-je, en si peu de temps, me transporter à Londres avec mon énorme matériel technique? Et puis, le tout n'est pas de le transporter, il faut ensuite l'agencer. Je tâche donc de renvoyer Londres à l'année prochaine, en même temps que Paris. A cette occasion, je vous prierais de vouloir bien me confirmer, par lettre, le droit exclusif de représenter *Lohengrin* et *Tannhäuser* à Paris.

» Si j'ai tardé à répondre à votre dernière lettre, où vous m'exprimiez le désir si fortement et si justement motivé, de voir le théâtre de Leipzig vous payer désormais des droits d'auteur pour vos premiers opéras, c'est parce qu'on discute ici en ce moment la question de savoir si l'on continuera d'affermer le théâtre, ou si la ville l'exploitera elle-même. Ce n'est que lorsque cette question de principes sera résolue, que je commencerai les démarches nécessaires, et je ne négligerai rien pour qu'elles

aboutissent. A cette occasion, je voudrais rectifier une erreur. Il est certain que, dans d'autres circonstances, M. Batz vous a rendu des services, en ce qui concerne vos intérêts matériels et je ne veux nullement le contester; mais il est hors de doute aussi que c'est sa faute si vous n'avez pas touché de droits d'auteur pour vos premiers opéras, depuis le 1er juillet 1876. Dès mon entrée en fonctions ici, et contrairement à la manière de voir de mes prédécesseurs, j'ai déclaré que je me faisais un devoir de ne pas vous considérer comme lié à jamais par les traités que vous avez conclus, on sait dans quelles circonstances, avec les directions antérieures, et de ma propre initiative, j'ai offert à M. Batz, que vous aviez chargé de vos intérêts, trois pour cent de droits d'auteur. Mais cette offre fut repoussée d'une façon si brusque, pour ne pas dire plus, qu'il ne me resta qu'à rompre toute relation avec M. Batz.

» Mes préparatifs à Berlin avancent d'un pas sûr et j'ai l'espoir que là aussi je ferai de la besogne qui méritera votre approbation.

» Je baise respectueusement la main à madame Wagner et je reste

» Votre reconnaissant et dévoué,

» ANGELO NEUMANN. »

« Mon cher ami,

» Vous me demandez de vous accorder le droit *exclusif* de représenter *Tannhäuser* et *Lohengrin* à

Paris; ce droit, je ne puis vous le concéder qu'avec certaines restrictions que je tiens à préciser. Vous avez l'intention de donner des représentations allemandes à Paris au printemps de 1882. Si d'ici là, il n'y a pas eu de représentations françaises ou italiennes de *Lohengrin* en particulier (soit au Grand Opéra, soit au Théâtre italien), j'aurai à veiller à ce que votre entreprise ne soit pas entravée par une concurrence parisienne, qui s'exercerait en même temps. Dans le cas où les représentations susdites, dont je n'ai, du reste, pas entendu parler, et pour lesquelles on aurait besoin de mon autorisation, car mes droits d'auteur sont heureusement sauvegardés, grâce au cartell qui existe en France, dans le cas, dis-je, où ces représentations pourraient avoir lieu, je subirais des dommages matériels considérables si je devais refuser l'autorisation de représenter mes œuvres à Paris pendant la prochaine saison d'hiver. Veuillez réfléchir à tout cela et me proposer une formule de traité qui soit de nature à nous donner satisfaction à tous les deux. Du reste, je ne crois pas aux représentations françaises ou italiennes à Paris : j'en entends toujours parler, mais cela ne va pas plus loin.

» Étant données les circonstances telles que vous me les décrivez, les représentations à Londres me paraissent bien difficiles à réaliser cette année, car ce n'est qu'au prix de très gros sacrifices d'argent, que vous arriverez à transporter à temps, votre matériel là-bas, et les sacrifices seraient hors de proportion

avec les mille livres que l'on vous garantit par représentation. Je serais désolé que le projet échouât, car l'année prochaine, la situation sera sensiblement la même.

» Vous m'avez dit, dans une de vos lettres, que vous songiez à faire refaire à neuf tout le matériel des *Nibelungen*, et que vous aviez en vue diverses améliorations. Quand vous en arriverez à les réaliser, souvenez-vous donc, je vous en conjure, de Charles Brandt. C'est lui qui a tout créé, ici, sous mon inspiration, et il est difficile de faire mieux que lui; beaucoup l'ont maladroitement copié ; je suis de nouveau en rapports avec lui à propos de *Parsifal*, et en dépit de certaines rudesses de son caractère, je me félicite d'avoir affaire à un homme aussi intelligent, d'esprit aussi actif et aussi inventif.

» En ce qui concerne la question de mes droits d'auteur à Leipzig, je m'en remets absolument à vous; vous la soumettrez à qui de droit quand vous croirez le moment opportun.

» Je regrette que la question du nombre des représentations de *la Walkyrie* à la fin de l'année passée reste toujours énigmatique pour moi. Au commencement de décembre, deux de mes amis ont assisté à une représentation très médiocre de cet opéra à Leipzig, à laquelle Bulow assistait également et dont Seidl s'est entretenu avec lui à Meiningen : elle a dû avoir lieu le 5 décembre. Après Noël, vous avez eu l'amabilité d'accorder quelques jours de congé à

Seidl, pour venir me voir : cette visite a certainement eu lieu avant le nouvel an. Or, Seidl me parla, à Bayreuth, d'une nouvelle représentation, qui fut excellente, parce qu'elle avait été précédée d'un nombre suffisant de répétitions. Il est donc très naturel que j'aie cru à deux représentations en décembre. Il faut donc admettre ou bien que Seidl m'a raconté des blagues, ou bien que j'ai compris ses paroles de travers. Je ne dis cela que pour expliquer l'obstination que j'ai mise à soutenir ma réclamation.

» Que le bon Dieu vous ait en sa sainte garde et fasse réussir votre entreprise.

» Je vous envoie mes cordiales salutations.

» Votre dévoué,

» R. WAGNER.

» Bayreuth, 29 janvier 1881. »

Dans ma lettre suivante, où il était surtout question du droit de représenter *Tannhäuser* et *Lohengrin* à Paris, je dissipai le malentendu au sujet des représentations de *la Walkyrie*. Seidl avait fait un rapport parfaitement exact au Maître, mais il avait commis une erreur au sujet de la date. La médiocre représentation, à laquelle Bulow avait malheureusement assisté, avait eu lieu le 25 septembre et celle sur laquelle Seidl put donner au Maître des détails si satisfaisants, le 5 décembre. Ce fait a été confirmé, d'ailleurs, par une lettre de Hans de Bulow à Anton Seidl. Le Maître m'écrivit :

« Mon bien cher ami,

» Je comprends maintenant vos projets grandioses pour Paris, et je n'hésite pas à vous assurer de ma pleine et entière confiance. Établissez le traité pour que je puisse le signer.

» Cordiales salutations.

» Votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, ce 5 février 1881. »

En même temps que je lui envoyais le libellé du traité, j'étais en mesure d'informer le Maître que M. Gye, le directeur du théâtre de Covent-Garden, à Londres, s'était fait annoncer chez moi, pour le mardi suivant.

« Il arrive, accompagné d'un fondé de pouvoirs, et souhaite que je fasse représenter les *Nibelungen* à Covent-Garden. Il va de soi que j'écouterai tous ses arguments, que je les examinerai avec le plus grand soin et que je choisirai le parti qui me paraîtra le plus avantageux pour nous. »

A l'occasion d'une agitation antisémite très vive, qui sévissait à cette époque à Berlin, et qui prétendait que Wagner était à la tête du mouvement, Georges Davidsohn, l'éminent publiciste dont les relations amicales avec Bayreuth sont connues de tout le monde, crut devoir m'écrire une lettre dans laquelle il me signalait les risques graves que courrait notre entreprise à Berlin, si le bruit venait à se répandre que

Wagner prenait personnellement part à cette agitation. J'écrivais aussitôt à madame Cosima Wagner, pour la prier de demander au Maître une déclaration formelle à ce sujet, et je reçus, en réponse, la lettre suivante de lui :

Bayreuth, ce 23 février 1881.

« Très honoré ami,

» Je suis complètement étranger au mouvement antisémite actuel. Je vais publier un article, à ce sujet, dans les *Feuilles de Bayreuth*, qui démontrera la chose de telle façon qu'il sera impossible, même à des *gens d'esprit*, de prétendre que j'ai des accointances avec ces gens-là !

» Cependant, je vous donne le conseil d'abandonner Berlin, et d'aller en mai et juin à Londres. A vous de savoir, comment vous vous tirerez d'affaire. Ce serait un peu fort que votre, que notre entreprise vînt à dévier complètement, par le fait d'insanités du genre de celles qui fleurissent, en ce moment, à Berlin.

» Que nos *Nibelungen* aient à lutter contre une coalition composée à la fois de la noblesse de cour et des juifs, voilà ce dont je ne me soucie nullement !

» J'en tiens absolument pour Londres, et sans retard.

» Votre très dévoué.

« RICHARD WAGNER »

En réponse à cette lettre, j'envoyai le télégramme suivant :

« Il ne saurait être question de renoncer à Berlin, Londres sera pour l'année prochaine; probablement Covent-Garden. Lettre suit.

» NEUMANN. »

Wagner répondit aussitôt :

Bayreuth, 25 février 1881.

« Suis absolument d'avis de renoncer à Berlin et de concentrer tous efforts sur Londres.

» WAGNER. »

On ne saurait attribuer qu'à un mouvement d'indignation momentané l'intention qu'eut le Maître de vouloir renoncer à Berlin, alors que les traités avec le théâtre Victoria, l'orchestre, les chanteurs, etc., étaient signés depuis longtemps. Dans la suite, il n'est d'ailleurs plus revenu sur cette idée.

Le 25 février, j'écrivis à Bayreuth :

« Très vénéré maître,

» Il est trop tard maintenant pour songer à renoncer à nos représentations de Berlin. Cela ressemblerait à une débâcle et porterait, aux yeux du monde civilisé tout entier, un tel coup à notre cause, que Londres et Paris seraient également perdus pour

nous. Le monde appartient aux vaillants, et je me mets à l'œuvre avec une absolue confiance dans le succès! C'est la prudence qui a dicté ma lettre à madame Cosima, mais la prudence n'est pas le découragement, et il est nécessaire aussi que la prudence s'allie au courage.

» Je me hâte de vous annoncer que la question de Londres est entrée dans une phase nouvelle et très favorable. Covent-Garden m'a offert la direction artistique, avec traitement fixe pour moi et une situation parfaitement réglée pour l'Opéra allemand; naturellement, j'ai décliné ces offres. Le directeur de Covent-Garden, M. Gye, voulait que j'y donne maintenant les *Nibelungen*, quatre représentations par semaine, dont une le soir et trois l'après-midi, ce que j'ai également refusé. Par contre, des négociations sont engagées en ce moment pour l'année prochaine, qui répondent pleinement à mes intentions. Si je dois prendre Covent-Garden, j'ai posé comme condition essentielle que je disposerais de quatre soirées par semaine; en outre, j'exige que les représentations des *Nibelungen* soient comprises dans l'abonnement principal et soient annoncées comme le clou de la saison. C'est sur ces bases que je négocie et je crois que les négociations aboutiront à nous donner satisfaction réciproquement. Dès que je saurai quelque chose de positif, je vous le communiquerai. Une dernière nouvelle pour aujourd'hui : j'ai engagé ferme madame Reicher-Kindermann jusqu'en 1886.

» Avec la conviction inébranlable que nous triompherons à Berlin sur toute la ligne, je vous dis : au revoir, sur le champ de bataille.

» Votre,

» ANGELO NEUMANN. »

Sur ces entrefaites, je reçus le télégramme suivant de Strakosch :

« Suis en mesure de tout arranger, excellentes conditions avec Covent-Garden, si donnez approbation. Déposerai seize mille livres le 1er mai. Gye stipule qu'aucun de vos artistes ne jouera ni en public, ni chez des particuliers avant le 1er juillet sans son approbation. Suis résolu à prendre orchestre de Berlin, si conditions acceptables. Télégraphiez coût approximatif. »

En même temps, je reçus la lettre suivante de madame Cosima Wagner, écrite deux jours après celle du Maître et qui apporte encore quelques éclaircissements sur la question de l'antisémitisme à Berlin :

« Cher Monsieur et honoré Directeur,

» Vous avez vu, par la lettre de mon mari, que j'ai pleinement compris vos scrupules ; il ne me reste plus qu'à vous remercier de la confiance que vous m'avez témoignée, et je le fais du fond du cœur. Nous allons faire paraître dans le journal la note que vous nous demandez, mais la chose nous est d'autant plus difficile que mon mari n'a pris aucune

part à cette agitation. En tout cas, vos inquiétudes paraissent justifiées, et il ne nous reste qu'à souhaiter que la bourrasque se calme, que les malentendus se dissipent d'ici aux représentations, et que votre œuvre si difficile ne rencontre pas de nouveaux obstacles sur sa route. Je vous renouvelle l'expression de ma gratitude pour vos si gracieux procédés à mon égard, et j'y joins celle de ma parfaite considération.

» C. WAGNER.

» 25 février 1881. »

En lui faisant un envoi de droits d'auteur, j'avais prié Wagner de nous prêter certaines parties du matériel pour les répétitions d'orchestre à Berlin ; il me télégraphia aussitôt :

Bayreuth, ce 12 mars 1881.

« Mille remerciements. Vous expédie voix pour trois parties. Espère recevoir *Crépuscule* de Munich et ferai parvenir.

» WAGNER. »

J'avais depuis longtemps envoyé Antoine Seidl à Berlin, pour y préparer soigneusement l'œuvre, de concert avec l'orchestre symphonique de cette ville. J'y étais allé également, une fois, afin de me rendre compte *de visu* de certains préparatifs techniques

très importants, de prendre quelques mesures et de conférer avec Seidl sur l'état de l'orchestre et la marche des répétitions. Ma joie fut grande, lorsque Seidl me dit : « Le Maître sera content de l'orchestre. » J'étais revenu à Leipzig dans l'après-midi, rempli d'une confiance joyeuse. On peut se représenter facilement quelle fut ma surprise lorsque, à mon arrivée, Förster me remit un télégramme de Seidl, où celui-ci m'annonçait : « Représentations au théâtre Victoria impossibles. Espace réservé à orchestre insuffisant. »

Remarquons, en passant, que cet espace avait été agrandi, comme cela était nécessaire et qu'il y avait assez de place pour l'orchestre des *Nibelungen*, qui comprenait soixante-dix artistes. Jusque-là, les répétitions avaient eu lieu dans une salle particulière, louée spécialement à cet effet. La première répétition de l'orchestre, au théâtre même, devait avoir lieu ce soir-là, et à cette occasion les musiciens déclarèrent à leur chef qu'il leur était impossible dejouer, qu'ils n'avaient pas assez de place! Seidl ne savait à quel saint se vouer, et m'appela par télégramme à son secours. Je lui expédiai aussitôt la dépêche suivante : « Arrive cette nuit minuit et quart; me rendrai directement de la gare au théâtre. Annoncez la répétition de l'orchestre pour minuit et demie. »

Je repris donc le premier train qui partait pour Berlin; Seidl m'attendait à la gare d'Anhalt. Tout en nous rendant au théâtre Victoria, il me mit au courant des difficultés insurmontables qui avaient surgi.

Je me plaçai aux premiers rangs des fauteuils d'orchestre, fis entrer l'orchestre et invitai ces Messieurs à s'asseoir ; puis, je priai Seidl de faire jouer quelques mesures.

— C'est impossible, s'écrièrent-ils unanimement.

On donna encore quelques coups d'archet, et la même exclamation fut poussée :

— Impossible.

Je jetai un coup d'œil rapide sur le champ de bataille, et je devinai aussitôt la raison pour laquelle les artistes des instruments à cordes ne pouvaient pas jouer. Je leur dis alors.

— Messieurs, veuillez avoir l'obligeance de quitter vos manteaux et vos fourrures, et d'enlever également vos coiffures.

Ceci fait, je les priai aussi d'enlever leurs châles et leurs foulards, et je dis à Seidl :

— Mon cher Seidl, veuillez avoir l'obligeance d'ôter également votre paletot.

Des rires et des ricanements accueillirent mes paroles. Je ne me laissai pas démonter et je réitérai ma demande sous une forme un peu plus impérative, et j'ajoutai :

— Vous allez voir, messieurs, dès que vous aurez fait ce que je vous demande, ce que devient cet espace, quand il n'est plus encombré par soixante-dix fourrures, manteaux et foulards et autant de cannes et de parapluies!

Et je donnai aussitôt l'ordre à plusieurs domes-

tiques de ramasser les manteaux et les fourrures et de les entasser aux premiers rangs des fauteuils d'orchestre. Puis, j'invitai de nouveau ces messieurs à prendre leurs instruments et à se mettre à leurs places.

En voyant l'espace que les effets de garde-robe de soixante-dix personnes avaient occupé, ils ne manquèrent pas d'être quelque peu surpris; cependant ce n'en fut pas moins d'un air sceptique et en hochant la tête, qu'ils obéirent à mon ordre. Quand je vis qu'ils étaient tous à leurs places, je priai Seidl de commencer la répétition. Il dirigea l'introduction à l'ouverture de *la Walkyrie*, et tout marcha à souhait. L'orchestre fit alors une triple ovation avec vivats au directeur. En me voyant regarder le monceau d'effets ils se mirent à rire de nouveau, mais cette fois, ce n'était plus du directeur qu'ils riaient, mais d'eux-mêmes. Une fois de plus les représentations étaient sauvées, et je pus reprendre en paix le chemin de Leipzig, où je racontai l'incident à Förster qui en rit aux larmes.

III

LES « NIBELUNGEN » A BERLIN

Le Maître nous avait promis d'assister aux représentations des *Nibelungen* à Berlin, et il n'était nullement nécessaire de lui rappeler sa promesse. Il m'écrivit spontanément, à la fin de mars, et sa lettre prouve quel intérêt il prenait à ces représentations :

« Très honoré ami,

» Où en sommes-nous ? Comme vous faites annoncer que j'assisterai aux répétitions à Berlin, et que je me rends compte qu'il me faudra bien m'exécuter, je désirerais me préparer peu à peu à ce voyage à Berlin, savoir quand auront lieu les dernières répétitions, pour lesquelles je pourrai toujours vous être de quelque utilité ? Veuillez avoir l'obligeance de me

soumettre votre programme très exact à ce sujet, pour que je puisse à temps prendre mes mesures en conséquence.

» Dans l'espoir que vous avez toujours pleine confiance dans le succès de notre entreprise, je vous salue cordialement et reste,

» Votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 31 mars 1881. »

Très heureux de ces lignes si affectueuses, j'écrivis aussitôt au Maître et lui fixai le 30 avril comme la date tout indiquée pour son arrivée. Pendant que les préparatifs suivaient leur cours à Berlin, un échange actif de lettres et de télégrammes avait lieu entre Bayreuth et Leipzig, au sujet de l'entreprise de Londres. Entre temps, je reçus une lettre de madame Wagner, ayant trait à la création d'un journal qui, sous le titre de *Le Héraut des Nibelungen*, parut en effet tous les jours où avait lieu une représentation wagnérienne. Ce journal publia également un portrait de Wagner d'après le tableau que le peintre berlinois, Th. Schroeter, était alors en train d'exécuter.

Vendredi, ce 9 avril 1881.

« Très honoré Directeur,

» Mon mari me charge de vous faire parvenir les lignes ci-incluses d'un Monsieur qui lui est inconnu.

Il lui est difficile de trouver un titre pour le journal projeté et d'accorder l'autorisation de mettre son portrait en tête de la feuille; du reste, il est d'avis qu'il faut éviter tout ce qui pourrait ressembler à une réclame partout, et en particulier à Berlin. Il me charge également de joindre à ces lignes une lettre, relativement à des places; sur les deux points, mon mari vous prie de répondre comme vous le jugerez bon ou possible, ou de ne pas répondre du tout, si tel est votre avis.

» Nous avons ici, en ce moment, M. Francke, directeur de concerts, qui est venu pour une affaire importante, la représentation de *Tristan* et des *Maîtres Chanteurs* à Londres en mai et juin 1882. Mon mari lui a conseillé de s'aboucher et de s'entendre avec vous, persuadé qu'il est que, loin de se nuire, les deux entreprises ne pourraient que se servir mutuellement. M. Francke a déjà loué Drury-Lane. La manière dont il a dirigé des concerts les années précédentes, au milieu des plus grandes difficultés, nous garantit qu'il saura mettre au service de son enthousiasme pour les œuvres de mon mari, les ressources pratiques qui sont indispensables au succès.

» Notre ami, le *Kapellmeister* Seidl, dit le plus grand bien à mon mari de l'orchestre de Berlin. Veuillez l'assurer, quand vous le verrez, que jamais personne n'a parlé défavorablement à mon mari de l'orchestre qu'il dirige en ce moment et que mon

mari se souvient très bien, au contraire, d'avoir obtenu des résultats merveilleux, à Berlin, avec des musiciens qui ne constituaient même pas un ensemble régulier.

» Puisse une étoile favorable continuer à guider votre entreprise et la conduire au succès! Nous vous envoyons, mon mari et moi, nos cordiales salutations et vous prions d'agréer, monsieur le Directeur, l'expression de notre parfaite considération.

» C. WAGNER. »

A cette lettre, je répondis aussitôt par le télégramme suivant :

Richard Wagner. — Bayreuth.

« Prière instante de ne pas prendre d'autres engagements pour Londres. Si mon entreprise grandiose doit être couronnée d'un *plein* succès, et elle le sera, il est impossible que deux théâtres à la fois donnent des représentations wagnériennes. Je suis donc tout disposé à prendre également *Tristan* et *les Maîtres Chanteurs*.

» Prière répondre immédiatement par télégramme. Tout marche à merveille à Berlin. Je viens d'engager également Scaria.

» NEUMANN. »

Wagner répondit :

Directeur, Opéra Leipzig.

Bayreuth, 9 avril 1881.

« Rien conclu, mais promis depuis mai de l'année précédente ; depuis, après long silence, n'ai rien trouvé à objecter à exécution et surtout parce que Francke, qui connaît parfaitement Londres, affirme que les deux entreprises simultanées assureraient le succès au lieu de le compromettre et que, pour ce qui le concerne lui-même, il n'avait aucune inquiétude au sujet de ses projets.

» Veuillez en causer de vive voix avec Francke, qui vous convaincra mieux que je ne saurais le faire par dépêche.

» WAGNER. »

Je ne pus que lui répondre :

Richard Wagner. — Bayreuth.

« Après informations très précises, prises à des sources absolument autorisées, à Londres, je persiste à croire au bien-fondé de mes objections. Tout engagement avec quelqu'un d'autre constituerait un grave danger.

» NEUMANN. »

Quelque temps après, je reçus la lettre suivante de madame Wagner :

Bayreuth, ce 24 avril 1881.

« Cher et honoré Directeur,

» Mon mari me charge de vous annoncer qu'il a reçu le traité de M. Francke, mais qu'il ne l'a pas encore signé. Il me prie de vous soumettre les points suivants et de vous demander de vouloir bien y répondre d'une façon très précise.

» 1. De différents côtés il m'a été rapporté que M. Strakosch n'était pas solvable et on dit couramment que si son entreprise a échoué cette année, c'est parce qu'il n'a pas pu avoir de théâtre et qu'il n'était pas non plus en mesure d'en payer un.

2. Il est encore très problématique que M. Strakosch puisse avoir un théâtre, l'an prochain, alors que M. Francke a déjà le sien! On prétend qu'en annonçant des représentations d'une façon prématurée, sans pouvoir indiquer l'époque où elles auraient lieu, le théâtre où elles seraient données et l'endroit où l'on devait souscrire, M. Strakosch a surpris et indisposé bien des gens contre lui.

3. Beaucoup de personnes regardent non seulement comme possible, mais encore comme certain, que les représentations simultanées ne se porteraient pas mutuellement préjudice, et qu'il y a place, à Londres, pour deux opéras allemands, comme il y a place pour deux opéras italiens. Richter est un nom populaire en Angleterre, les concerts, fondés par

M. Franke, et qu'il a dirigés, ont eu le succès le plus complet.

» Mon mari vous prie donc, cher monsieur, de lui faire connaître les arguments que vous comptez opposer aux siens, avec noms, chiffres et faits à l'appui, et si ces arguments réussissent à le convaincre il ne signera pas le contrat avec M. Francke, ne voulant pas porter préjudice à votre entreprise. Il vous demande une réponse prompte et très nette, car il se sent également engagé vis-à-vis de M. Francke, à ne pas lui créer de difficultés.

» Recevez avec les cordiales salutations de mon mari, l'assurance de ma parfaite considération,

» C. WAGNER. »

Je répondis par le télégramme suivant :

Cosima Wagner. — Bayreuth.

« Notre entreprise de Londres est absolument indépendante de Strakosch. Dès que les représentations de Berlin auront pris fin, j'irai moi-même à Londres et à Paris. Donnerai plus amples détails de vive voix à Berlin. Hier, on m'a de nouveau offert Covent-Garden pour représentations *Nibelungen* en 1882. Renouvelle prière instante de ne signer aucun nouveau traité, dans notre intérêt à tous les deux.

» Respectueusement,

» NEUMANN. »

On verra, à la manière dont les deux entreprises réussirent, que mes objections et mes craintes n'étaient que trop fondées. Il devait y avoir une quarantaine d'années, à cette époque, que l'on avait, pour la dernière fois, cherché à créer un théâtre d'opéra allemand à Londres. Lorsque les journaux eurent fait connaître mes projets, à ce sujet, M. de Hülsen me fit la surprise, un jour, de me poser la question suivante :

— Est-ce que vous savez, Neumann, que les lauriers que vous allez cueillir à Berlin troublent les nuits de Pollini, et qu'il songe à vous faire concurrence à Londres ? Il a l'intention de s'associer avec M. Francke et de donner des représentations wagnériennes en même temps que vous.

La nouvelle me fit sourire, car j'étais convaincu que Wagner ne me jouerait jamais un pareil tour et ne permettrait pas que deux théâtres allemands donnassent simultanément ses œuvres à Londres. D'ailleurs Francke m'avait même proposé, peu de temps auparavant, de nous associer tous deux, mais j'avais décliné, naturellement, ses propositions.

Lors de mon court séjour à Munich, où je m'étais rendu pour obtenir un congé pour monsieur et madame Vogl j'avais assisté à une répétition, à la scène, du *Crépuscule des Dieux*, et j'avais vu, à la fin de la pièce, le célèbre saut dans le feu de Thérèse Vogl. Le cheval, autrefois favori du roi Maximilien, possédait un instinct absolument incroyable pour son rôle de Grane,

la seule fonction qu'il eut encore à remplir. Quand approchait le moment où Brunnhilde devait pousser son cri de : « *Heïa Grane! salue l'ami!* » l'animal devenait, inquiet et se mettait à souffler fortement et à battre le sol du pied. Et au dernier cri : « *A toi mon dernier salut, Siegfried!* », il faisait vivement demi-tour, et traversait la scène au galop, pour se diriger vers le bûcher allumé ; au milieu de la course, Thérèse Vogl (Brunnhilde) s'élançait sur le coursier, en se tenant à la crinière et paraissait ainsi se précipiter avec lui au milieu du bûcher en flammes. Pour le spectateur, l'illusion était complète, tellement la scène était magistralement rendue. Thérèse Vogl, à qui j'exprimais mon admiration pour sa chevauchée, m'avoua que, bien qu'elle fût une écuyère habile, elle ne pouvait l'exécuter qu'avec ce seul cheval, dont l'intelligence tenait du prodige ; elle ajouta qu'on était tenté, en le voyant faire, de lui trouver une véritable organisation musicale. Il exécutait chaque fois le même galop à la fin du *Crépuscule des Dieux*, à la même mesure, sans qu'elle eût à lui faire un signe, sans qu'il attendît qu'elle fût montée sur lui, comme s'il savait qu'elle ne devait s'élancer qu'en plein galop. Comme nous tenions beaucoup tous les deux à représenter ainsi la dernière scène du *Crépuscule des Dieux*, devant le public berlinois, j'adressai, d'accord avec monsieur et madame Vogl une requête au roi Louis II, le priant de m'autoriser à emmener ce cheval à Berlin pour les représentations imminentes des *Nibelungen*.

Sa Majesté daigna agréer ma requête, sous la condition, toutefois, que le cheval serait logé, à Berlin, dans les écuries impériales. Naturellement, l'Empereur avait seul qualité pour autoriser cela. L'Empereur Guillaume Ier, dont la bienveillance est bien connue, donna des ordres pour que les désirs du roi de Bavière fussent satisfaits, que le cheval fût placé dans une de ses écuries et qu'on l'entourât de tous les soins possibles. Nous étions en pleines répétitions lorsque nous reçûmes la nouvelle que le cheval, qu'on allait expédier à Berlin, était malade, et quelques jours après, on nous annonça sa mort. Il s'agissait maintenant de trouver un autre cheval, le plus docile possible, qui pût remplir sa fonction aussi bien dans *la Walkyrie* que dans *le Crépuscule des Dieux*! Que faire? Pendant des journées entières, je fis rechercher dans tout Berlin, le cheval dont j'avais besoin, mais en vain. Comme dernière planche de salut, on me conseilla de m'adresser au grand écuyer de l'Empereur, qui me reçut de la façon la plus aimable et... me refusa nettement le cheval. Pour atténuer un peu la dureté de son refus, il me fit voir diverses particularités curieuses du Palais, et j'allais prendre congé de lui, lorsque je lui demandai, de l'air le plus innocent du monde, à qui je devrais m'adresser pour avoir un cheval des écuries royales.

— Adressez-vous à l'Empereur, me répondit-il, mais je vous préviens que si l'Empereur dit oui, moi je dirai non!

Il m'accompagna jusqu'à la porte du vestibule et je revins bredouille. Je fis aussitôt part de mon échec à Son Excellence M. le comte de Schleinitz, qui était, à cette époque, ministre de la maison de l'Empereur, et qui m'avait adressé à M. de Pückler.

— Cela ne m'étonne pas de la part de ce vieux dur à cuire (il était de l'âge de l'Empereur, et avait quatre-vingt-quatre ans), me répondit-il en souriant. Vous pouvez être persuadé que, si je vous avais donné la lettre de recommandation que vous m'aviez demandée, il vous aurait reçu d'une façon bien moins aimable, car il aurait vu dans ma démarche un empiètement sur son domaine à lui. Tout le monde d'ailleurs sait à quoi s'en tenir à ce sujet, et on se garde bien d'avoir affaire à lui.

On se représente aisément quelle fut ma joie et ma surprise, lorsque deux jours après je vis arriver chez moi, de grand matin, un laquais de la cour, qui me remit une carte du comte Pückler, sur laquelle étaient écrits ces mots :

« Je vous attends avec madame Vogl, entre onze heures et midi, au manège royal, Breitestrasse, où vous pourrez faire choix d'un cheval. »

Que s'était-il donc passé? Son Excellence M. de Schleinitz, à qui je fis part, comme c'était mon devoir, de ce changement de front, si heureux pour moi, m'en donna l'explication. Il riait aux éclats et disait : « C'est impayable! » ; puis il me conta toute l'histoire :

« Nous assistions hier, à une grande soirée, chez le Kronprinz; Pückler y était aussi. J'exposai à Son Altesse Impériale l'embarras où vous vous trouviez par rapport au cheval et lui narrai votre visite chez Pückler.

» — Je connais le vieux, me répondit-il, il n'y a rien à faire avec lui. Si j'allais lui en dire un mot, maintenant, il serait dans le cas de se buter complètement, mais... attendez donc, je tâcherai de voir si, à table, il n'y aura pas moyen de lui soutirer le cheval. Avant tout, je vais donner des ordres pour qu'on le place près de nous, mais de grâce, ne lui dites pas un mot du cheval!

» A table, au cours de la conversation, le Kronprinz, se tournant vers Schleinitz, lui dit, à haute voix, de façon à être entendu par toute la société :

» — Ce que vous nous avez raconté tantôt, mon cher Schleinitz, au sujet de l'embarras où se trouve Neumann, à propos de Grane et de l'impossibilité où il est de donner les *Nibelungen* parce qu'il ne trouve pas un Grane convenable, nous a beaucoup peinés. Toute ma famille et moi, nous nous faisions déjà une fête d'assister à cette représentation.

» Puis, le Kronprinz passa aussitôt à un autre sujet de conversation, et dans le courant de la soirée, s'entretint longuement avec le comte Pückler, mais sans faire allusion au cheval. »

Lorsque je remerciai Son Excellence pour son heureuse intervention, il me dit :

— Le Kronprinz va être ravi quand je lui annoncerai qu'on a obtenu le cheval !

Je me rendis, à l'heure indiquée, avec monsieur et madame Vogl, tous deux de fort remarquables cavaliers, aux écuries de la Cour de la Breitestrasse, où nous attendait le comte Pückler. L'artiste essaya de douze à quinze chevaux, mais avec aucun, elle ne put obtenir l'audacieux galop du feu ; cependant, nous nous estimâmes heureux d'en trouver un qui, à part cela, remplissait toutes les autres conditions. Les représentations des *Nibelungen* à Berlin en étaient redevables à la gracieuse intervention du Kronprinz, qui devint plus tard l'empereur Frédéric.

Le 30 avril, de grand matin, Richard Wagner arriva à Berlin avec madame Wagner, et descendit à l'Hôtel Royal. Quand j'allai le voir, à son hôtel, il m'accueillit avec des reproches :

— Vous nous avez joliment déçus ! Je comptais fermement que vous monteriez, cette nuit, dans notre coupé, à Leipzig, et que vous feriez le voyage avec nous.

— Réfléchissez donc, je vous prie, Maître, que j'ai dû venir avant vous, et diriger des répétitions préparatoires, pour qu'à votre arrivée, vous trouviez tout au point. Maintenant, je vous remets le bâton de commandement, et nous attendons tous, pleins d'impatience et d'enthousiasme, que vous nous meniez au combat.

Nous discutâmes ensuite divers points de détail,

puis le Maître me dit, à brûle-pour point, à ma grande stupéfaction :

— Dites-moi donc, Neumann, je viens de voir affiché sur les colonnes des théâtres un certain Scaria. Qu'est-ce que vous comptez faire de cet oiseau-là?

— Scaria chante Wotan dans le premier et le troisième cycle, lui répondis-je ; Schelper le chante dans le deuxième et le quatrième !

— Une singulière idée que vous avez eue là, riposta Wagner, de vouloir faire chanter Scaria ici !

— Mais je vous en ai prévenu par télégramme, Maître ! Et puis, comment pouvez-vous vous montrer si sévère pour Scaria ?

— Non, non, non ! mon cher ami, je ne permettrai jamais cela ! Payez-lui ses appointements et renvoyez-le !

— C'est absolument impossible, Maître ; je ne peux pas, je n'ai pas le droit de faire une chose pareille ! Dire à Scaria que Richard Wagner ne veut pas qu'il paraisse sur la scène, ce serait briser complètement sa carrière artistique, et puis, nous nous priverions ainsi d'un incomparable Wotan, le meilleur que nous ayons !

— Je serais curieux de savoir comment vous est venue l'idée d'engager cet homme?

— Parce que je l'ai entendu dans ce rôle !

— Où donc?

— A Vienne !

— Et il vous a plu?

— Il m'a enthousiasmé et vous serez aussi sous le charme!

— Non! non! non! non! Vous allez congédier Scaria, ou bien je repars!

Lorsque je vis que je ne parvenais pas à modifier la manière de voir de Wagner, je lui fis la proposition suivante :

— Il n'est pas possible, Maître, d'écarter Scaria et de le congédier avant qu'il ait chanté. Votre départ de Berlin avant les représentations, ce serait l'arrêt de mort de notre entreprise! Nous avons justement une répétition de *la Walkyrie* ce matin. Vous allez venir, madame Wagner et vous, au théâtre avec moi; vous n'irez pas sur la scène, vous prendrez place dans une loge, et vous écouterez Scaria. S'il vous déplaît autant que vous le supposez, vous pourrez partir après la répétition.

Madame Wagner intervint à son tour :

— Il me semble, mon ami, que Neumann a raison. Nous écouterons Scaria, et tu seras libre, après, de prendre telle détermination qu'il te plaira!

Le Maître finit par céder. Il était assis dans une loge d'avant-scène, premier rang, à gauche, avec sa femme, la comtesse de Schleinitz et Daniela von Bulow. Il me pria de prendre place dans la loge voisine, à côté de lui, pour qu'il pût me faire ses observations au fur et à mesure. J'avais donné l'ordre de faire commencer les répétitions par le deuxième acte de *la Walkyrie*. Lorsque Scaria rentra dans les cou-

lisses, après sa grande scène du deuxième acte, Wagner bondit de son siège, descendit l'escalier comme un ouragan, et courut sur la scène, avec une vitesse telle que j'avais peine à le suivre, criant toujours :

— Où est Scaria? Où est Scaria? Mais, c'est merveilleux! Où avez-vous déniché cet oiseau rare?

Arrivé sur la scène, il nous étreignit et nous embrassa tous les deux, l'artiste et moi, en me répétant sans cesse :

— C'est parfait! C'est parfait!

A partir de ce moment, Wagner prit directement part à la répétition. Il montra à Siegelinde comment elle devait poser sa tête sur le sein de Siegmund et s'endormir doucement; il exiga, qu'en proclamant l'arrêt de mort, Brunnhilde posât son bras droit sur le cou du cheval et saisît l'épée et le bouclier avec la main gauche. Le combat entre Hunding et Siegmund n'était pas de son goût. A peine les deux adversaires eurent-ils échangé les premiers coups, qu'il se produisit un incident, qui, sur le moment, nous glaça le sang dans les veines. Avec l'agilité d'un acrobate, Wagner — il avait alors soixante-huit ans — s'élança sur la balustrade qui règne devant les loges et gardant son équilibre sur cet étroit chemin avec une adresse prodigieuse, courut jusqu'à l'avant-scène d'où il sauta sur le plateau. Là, il prit l'épée de Siegmund et, tout en haut, près du sommet, livra combat à Hunding. Puis, la réplique donnée, il se laissa tomber tout au bord de l'abîme;

la tête était un peu relevée, le bras gauche retombait inerte, du côté du public; tout cela était fait avec une prestesse, une agilité que plus d'un jeune homme de vingt-cinq ans eût enviées. Wagner fit répéter la scène du combat entre Hunding et Siegmund, jusqu'à ce qu'il fût satisfait de la manière dont on la rendait. Alors, il fit pousser bref et aigu le mortel « Va! » de Wotan, et il fallut que l'on entendît retomber à terre les armes et puis le corps de Hunding.

Ce fut Wagner qui dirigea, presque seul, la répétition suivante de *l'Or du Rhin*. Quand on répéta *Siegfried*, il se produisit une scène analogue à celle dont Scaria avait été l'occasion. Le Maître m'avait recommandé pour le rôle de Mime, son chanteur de Bayreuth, Schlosser; mais j'avais décidé d'emmener avec moi à Berlin, Julius Lieban, qui jouait magistralement le rôle à Leipzig. Après le premier acte, Wagner ne put assez vite approcher le très jeune artiste, qu'il n'avait jamais vu jusque-là. Avec son agilité extraordinaire, il descendit l'escalier, et passa comme un ouragan à côté de Lieban, qui, de son côté, était impatient de savoir s'il avait eu l'approbation du Maître et montait l'escalier qui conduisait aux loges. Quand Wagner eut passé à côté de Lieban, je lui criai :

— Maître! c'est Lieban!

Comme le nom lui était inconnu, il ne fit pas attention à mes paroles et continua sa course jusqu'à ce que je lui criasse :

— Maître! c'est notre Mime!

Ce n'est qu'alors que Wagner s'arrêta et courut vers Lieban qui tremblait d'émotion, à la pensée de se trouver face à face avec le Maître. Celui-ci l'embrassa avec effusion, et lui dit :

— Vous avez été superbe, merveilleux!

Alors le jeune artiste pleura de joie et dans sa gratitude baisa respectueusement la main du compositeur.

Au troisième acte il y eut un incident très vif : dans la scène entre Siegfried et Brünnhilde, nous avions pratiqué une coupure, que Seidl avait faite, autrefois, d'accord avec Wagner, et à laquelle celui-ci ne paraissait prêter aucune attention. Tout à coup, Vogl lui fit remarquer cette coupure, prétendant qu'il n'y était pas habitué et qu'elle le troublait. Wagner se mit alors à nous faire de violents reproches, au sujet des coupures, tandis que madame Materna, qui ne voyait dans tout cela qu'une intrigue de Vogl contre elle, qui était la rivale de sa femme dans ce rôle, se mit à pleurer à chaudes larmes; dans la loge le Maître grondant, sur le théâtre la chanteuse qui sanglotait, c'était une scène de pure tragi-comédie. Je réussis d'abord à calmer Wagner, en lui rappelant qu'il avait, autrefois, autorisé la coupure; puis une fois calmé il m'aida lui-même à consoler madame Materna, qu'il caressait en lui adressant des paroles affectueuses.

La répétition générale de *la Walkyrie* devait avoir

lieu le même soir et commencer à six heures; je m'étais rendu moi-même à cinq heures au théâtre, afin que tout fût prêt, pour l'arrivée du Maître. J'y trouvai quelques membres de la commission d'incendie et son président, le major de Witte, qui me déclara que par mesure de police, il ne pouvait tolérer la présence de la locomobile que nous avions installée dans la cour du théâtre Victoria, pour produire la vapeur nécessaire, et qu'il fallait absolument l'enlever. On peut deviner quel effet cette communication produisit sur moi. La répétition générale devait avoir lieu une heure, plus tard en présence du Maître, et nous n'avions pas de vapeur! Toutes mes instances au-près du major de Witte demeurèrent sans résultat; à tous mes arguments il se contentait de répondre, avec la plus extrême bienveillance d'ailleurs :

— Monsieur le Directeur, je suis fonctionnaire prussien, et je suis obligé de faire exécuter la loi!

Sur ces entrefaites, quelques artistes avaient paru sur le théâtre, entre autres Henri Vogl, qui devait chanter *Siegmund*. Lorsque j'entrai avec le major de Witte sous le péristyle du théâtre Victoria, Henri Vogl s'approcha de nous, et me dit :

— Vous êtes dans l'embarras, n'est-ce pas monsieur le Directeur? Vous n'avez pas de vapeur?

Puis, montrant le bâtiment qui était contigu au théâtre Victoria, il ajouta :

— Regardez donc, si celui-là voulait, il nous tirerait vite d'affaire.

— Celui-là? et comment ça?

— C'est une distillerie, dit Vogl, qui en avait une également dans son domaine à la campagne; il y a là de la vapeur en abondance; il suffirait que l'on fît passer un tuyau de l'usine à la scène!

Le major de Witte me déclara alors que, si le propriétaire de la distillerie voulait y consentir, il n'aurait plus d'objection à faire. Je me précipitai aussitôt vers la fabrique, où je trouvai le fils du propriétaire. Je lui exposai vivement mon affaire, et sa réponse dissipa aussitôt l'angoisse qui m'étreignait le cœur :

— Je suis un fanatique de Wagner et ferai, en ce qui me concerne, tout ce que je pourrai pour vous. Seulement, il faut que j'attende l'arrivée de mon père, qui, j'en suis certain, se rendra à mes instances, et donnera son approbation.

On travailla toute la nuit, on fit une brèche dans le mur, le tuyautage fut posé et le lendemain matin nous étions sauvés! Jamais je n'ai disposé, pour *l'Anneau des Nibelungen*, de vapeur qui favorisât l'illusion autant que celle-là!

Le propriétaire de l'usine, M. Kohlbaum, qui avait même mis des ouvriers à notre disposition, ne voulut jamais accepter d'indemnité : il demanda seulement la faveur d'être présenté à Wagner, ce qui eut lieu, en effet, dans des circonstances assez singulières. J'avais prié M. Kohlbaum de venir sur la scène, pendant une représentation, et il s'approcha de nous juste au moment où Wagner voulait me prendre à part

pour me faire une communication importante. M. Kohlbaum se pressait timidement derrière nous et nous suivait, ce qui rendait Wagner si nerveux, qu'il finit par apostropher le malheureux, sur un ton de colère :

— N... de Dieu ! On ne peut donc pas être un instant tranquille.

J'expliquai naturellement qu'il y avait malentendu, je présentai celui qui nous avait tirés d'embarras au Maître, qui ne tarda pas à se montrer très aimable avec lui.

A propos de ces répétitions, j'ajouterai encore que Wagner était particulièrement content de Seidl, auquel il ne trouvait presque rien à reprendre, et qu'il lui témoigna maintes fois sa satisfaction de la façon la plus cordiale. Plus d'un orchestre devrait se pénétrer des paroles qu'il adressait du haut de la scène à ses musiciens :

— Je vous en prie, messieurs, ne donnez pas trop d'importance au *ff*, et là où vous le rencontrerez, faites-en un *fp*, et du *p* un *pp*. Ne perdez pas de vue que, à l'orchestre, vous êtes légion, et qu'ici, il n'y a qu'un seul gosier humain !

A la fin des répétitions, le 4 mai, il nous adressa une petite allocution des plus affectueusement élogieuses, et dit, en s'adressant à moi, que tout ce qu'il avait vu et entendu ici le remplissait d'admiration ; puis, se tournant vers Seidl, il lui exprima ainsi qu'à tout l'orchestre sa vive gratitude, en termes enthousiastes.

Pour terminer, je voudrais dire quelques mots des représentations du *Ring* elles-mêmes, qui furent un événement sensationnel, dont on peut à peine se faire une idée aujourd'hui. Pour se rendre au théâtre, on avait déjà sous les yeux un spectacle étrange. Sous les *Linden*, à partir du palais de l'Empereur et de celui du Kronprinz, le public formait la haie, des deux côtés de la voie; des milliers de spectateurs étaient aux fenêtres et des agents de police à cheval, sous la direction du Préfet de police, M. de Madaï, avaient mission de maintenir l'ordre; il y avait des spectateurs jusque sur les branches des arbres; les personnages de la Cour, passant dans leurs carrosses, étaient acclamés, mais l'enthousiasme ne connut plus de bornes lorqu'on vit arriver en voiture Wagner lui-même, avec sa femme et la comtesse Schleinitz.

L'aspect de la salle, absolument bondée, était féerique; on aurait dit que la Cour et tout Berlin s'y étaient donné rendez-vous. Je citerai, entre autres personnages présents : le Kronprinz, devenu depuis l'empereur Frédéric, la kronprinzessin Victoria, le prince Guillaume avec sa femme, la princesse Frédéric-Charles, le prince héritier de Saxe-Meiningen et sa femme, le maréchal de la Cour, comte Eulenbourg, le comte et la comtesse Perponcher, le comte et la comtesse Dankelmann, le prince de Bismarck le comte Guillaume de Bismarck, le comte et la comtesse Rantzau, les princes Radzivill, Hohenlohe, Ratibor, le ministre Puttkammer, Delbrück, le

comte Redern, etc. Les critiques de tous les journaux berlinois et ceux de beaucoup de grandes feuilles étrangères étaient là; le monde artistique était représenté, entre autres, par Albert Niemann, accompagné de sa femme Hedwig, par Joachim, F. Haase, Paul Lindau, F. Spielhagen, O. Blumenthal, J. Settenheim, Fritz Mauthner, etc.

Lorsque Wagner pénétra dans sa loge, la cinquième du premier rang à droite, il fut acclamé. Il y avait avec lui sa femme, la fille de Bülow, Daniela, et le comte de Wolkenstein, qui était alors ambassadeur d'Autriche à la Cour de Dresde. Dans la loge voisine se trouvaient le ministre comte de Schleinitz et la comtesse. Parmi mes invités à moi, il y avait l'intendant général von Hülsen. Le succès fut complet. Wagner applaudissait lui-même les artistes et paraissait radieux. Le public le réclama sur la scène avec une insistance telle, qu'il dut s'exécuter. En redingote noire et pardessus d'été gris, le chapeau haut de forme à la main, il prit place entre Fricka, Wotan et Loge. L'orchestre sonna une fanfare, à toutes les places s'agitaient des mouchoirs, des milliers de voix poussaient des vivats! Alors le Maître s'avança vers la rampe et d'une voix ferme mais émue, il adressa au public les paroles suivantes, qu'il improvisa :

— Si vos acclamations sont l'expression de votre reconnaissance et s'adressent à moi, je ne saurais les accepter pour ma personne, et je les reporte sur les

artistes, qui sont venus ici des quatre coins de l'horizon, pour donner corps à mon œuvre! Ils se sont si parfaitement identifiés avec l'idée et le style très particulier de cette œuvre, que je leur offre à mon tour l'expression de ma profonde gratitude. Et j'exprime en même temps le vœu que l'œuvre, qui a si magnifiquement débuté aujourd'hui, poursuive longtemps encore, une brillante carrière. Si elle a triomphé, ce n'est grâce à aucun artifice, c'est par la seule puissance de l'Art!

De nouvelles acclamations enthousiastes répondirent à cette brève allocution, prononcée avec une grande chaleur, et à la sortie, on fit au Maître de longues ovations. Ainsi se termina sur une éclatante victoire, la première représentation du cycle des *Nibelungen*, et cette victoire fut si complète, que M. de Hülsen lui-même, qui était resté sceptique jusque-là, ne put s'empêcher de me dire, le lendemain :

— Du moment que vous avez eu hier, un succès pareil avec *l'Or du Rhin*, succès auquel je n'aurais jamais osé croire, je ne doute plus de votre triomphe sur toute la ligne!

En effet la représentation de *la Walkyrie* fut une nouvelle victoire, plus magnifique encore que la première. Cette fois Wagner ne parut pas sur la scène, au milieu des artistes, et se contenta d'exprimer sa gratitude au public, d'un geste de sa main, dirigé vers la scène.

Entre *la Walkyrie* et *Siegfried*, il y eut un jour de

repos, que nous avions décidé de mettre à profit pour répéter une dernière fois *le Crépuscule des Dieux*. Surmené par les répétitions et les représentations, Wagner dut garder le lit, et m'envoya au théâtre la lettre suivante qui a trait aux chariots, fort défectueux, que nous avions alors pour simuler la nage des *Filles du Rhin* :

7 mai 1881.

« Cher ami,

» J'ai répondu à Feustel [1], que les chariots importaient peu, que l'essentiel était qu'ils ne fussent pas autant cachés, sur le devant, par un transparent d'eau trop épais, et que le revêtement de ces voitures n'eût pas un aspect aussi massif, pareil à une robe à traîne. Faites en sorte que l'on établisse derrière les rochers du devant, un transparent de ce genre, plus opaque en bas, et s'éclaircissant progressivement vers le haut.

» Il m'est interdit de sortir avant demain soir. Comme j'aurais été heureux de voir Seidl aujourd'hui !

» Cordiales salutations de votre,

» R. WAGNER. »

1. Feustel, député au Reichstag, banquier et ami de Wagner, avait demandé s'il devait faire venir les machines à nager de Bayreuth.

Avant la répétition du soir, j'allai voir le Maître et fus reçu par madame Wagner. Je lui dis que j'étais doublement malheureux que son mari ne pût pas venir au théâtre, d'abord parce que nous allions être privés de ses conseils, et puis, parce que j'étais très inquiet au sujet de Jäger. L'artiste, qui avait déjà répété dans la matinée, n'était qu'imparfaitement remis de sa maladie ; ses intonations étaient fréquemment fausses. Je demandai instamment que Jäger ne parût que dans le deuxième cycle. Madame Wagner transmit ma demande à son mari par la porte conduisant à la chambre à coucher et qui était ouverte. Wagner sortit de son lit et vint à nous.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit-il. Vous avez toujours eu quelque chose contre Jäger, je le sais bien!

Jäger fut donc maintenu au programme.

Ce que j'avais redouté pour l'artiste arriva effectivement à la représentation de *Siegfried*. Le premier acte déjà fut loin d'être un succès, et au second, une députation de l'Association wagnérienne vint me prier de faire chanter à Vogl, *le Crépuscule des Dieux*. Wagner se précipita, tout en fureur, sur la scène.

— Comment! ça prétend être un chanteur! Qu'il se fasse donc aubergiste! hurla-t-il.

Puis, il ajouta, sur un ton impératif :

— C'est Vogl qui chantera demain!

Je lui répondis :

— Maître, je vous ai averti hier; maintenant, il n'y a plus rien à faire. Jäger a chanté aujourd'hui, il faut qu'il chante aussi demain. Du reste, il y aura moins de danger demain, car il ne sera jamais seul en scène.

Et le malheureux artiste chanta, en effet, malgré Wagner. Du reste, il fut bien meilleur ce soir-là. Jäger quitta alors Berlin; Wagner se réconcilia avec lui, dans la suite, car au point de vue de la composition de ses rôles comme de son jeu, il était très remarquable. Il fut même appelé, plus tard, à Bayreuth, pour y jouer *Parsifal.*

Je donne ici un billet de Wagner, daté de cette époque :

« Mon cher Directeur,

» Oserais-je vous prier de remettre contre reçu le montant de mes droits d'auteur pour chaque cycle à MM. Platho et Wolff, banquiers, 6, Breitestrasse, à Berlin. C'est comme si vous le payiez à mon banquier Feustel, à Bayreuth, et cela me permet d'employer cet argent à une destination spéciale (à cause de la lettre que vous savez).

» Cordiales salutations.

» Votre dévoué,

» R. WAGNER.

» 9 mai 1881.

» *P.-S.* — Adressez-moi le relevé à Bayreuth. »

Le 9 mai eut lieu la clôture solennelle du premier cycle, avec *le Crépuscule des Dieux*. Le Kronprinz avait envoyé le comte Eulenbourg auprès de Wagner, avec mission de lui demander si, dans le cas où son Altesse Impériale le prierait de venir dans sa loge, après le deuxième acte, il se rendrait à son invitation.

Le Maître lui fit répondre qu'il se sentait encore trop souffrant, et qu'il le priait de remettre cette invitation à une autre fois. En même temps, le Kronprinz me manda auprès de lui; il se trouvait avec la famille impériale dans la pièce, contiguë à la loge impériale où les Souverains avaient l'habitude de prendre le thé, et il me reçut de la façon la plus gracieuse :

— Excusez-moi, monsieur le Directeur, dit-il. Vous nous trouvez en train de souper.

Puis il me présenta aux personnes de son entourage : sa femme, son fils, le prince Guillaume, le prince héritier et la princesse héritière de Meiningen.

— Eh bien ! je vous félicite du succès que cette œuvre grandiose vient de remporter. J'apprends que vous avez l'intention de faire connaître le *Ring* à mes demi-compatriotes, les Anglais, l'année prochaine. Si vous allez à Londres, je suis curieux de savoir quel accueil ils lui feront, là-bas.

Il fit allusion, encore, à l'incident soulevé par la police, à propos de la vapeur, et dont nous sortîmes

d'une façon si heureuse, grâce aux conseils de Vogl, et me dit au moment de me congédier :

— Dans le cas où vous iriez à Londres, ne m'oubliez pas : je serais heureux de vous aider dans votre entreprise, dans la mesure de mes moyens.

Cette promesse fut royalement tenue, comme je le montrerai dans la suite.

Pendant le changement de décor du troisième acte, Wagner vint me voir sur la scène, pour m'exprimer toute sa satisfaction, et s'entretenir avec moi de quelques petites modifications scéniques, qui lui paraissaient nécessaires. Je le reconduisis ainsi dans sa loge de premières, pour me rendre, de là, dans la mienne, qui était au rez-de chaussée. Un instinct irrésistible me poussa à remonter encore une fois sur la scène, bien que j'eusse déjà la main sur le bouton de ma loge, que j'eusse toute confiance en mes inspecteurs et régisseurs, que je savais fidèles au poste, et que j'eusse été heureux de jouir une fois pleinement de la grandiose scène finale. Je revins donc sur la scène.

— Tout est prêt ? demandai-je.

— Tout, me répondit-on en chœur.

Comme la Materna n'était pas une écuyère aussi intrépide que la Vogl, le saut dans le feu était exécuté de la façon suivante, qui est adoptée encore sur la plupart des scènes : Brünnhilde se précipite avec Grane dans la coulisse, où se tient une écuyère costumée comme elle, qui s'élance vivement sur le

cheval, et se jette aussitôt avec lui dans le bûcher.

— Est-ce que la fausse Brünnhilde est à son poste? demandai-je.

— Parfaitement, me répondit-on.

Je levai les yeux et je vis devant moi une Brünnhilde avec de longs cheveux gris-cendre qui lui retombaient sur les épaules, et une grande barbe également grise; cependant, de l'autre côté des coulisses l'action se précipitait, et on allait arriver à la scène où Brünnhilde s'élance dans le bûcher avec Grane :

- Comment! c'est vous qui devez faire Brünnhilde? lui criai-je d'une voix toute tremblante.

— Parfaitement!

Ce n'était pas le moment de discuter longuement, car déjà madame Materna chantait : « *Ton épouse bienheureuse, Siegfried, te dit un dernier adieu...* » et se dirigeait vers les coulisses avec Grane. Je me jetai sur le figurant, lui arrachai vivement sa perruque et sa fausse barbe, enveloppai sa tête du voile noir, puis il s'élança sur le cheval, avec la vitesse de l'éclair et disparut, pendant que je tombais à moitié évanoui, contre un portant des coulisses. A la dernière minute, j'avais sauvé le premier cycle des *Nibelungen* au moment où il finissait, d'une épouvantable catastrophe.

Voici ce qui s'était passé. Sur la recommandation de la comtesse de Schleinitz, on avait engagé un

coiffeur qui avait été employé au théâtre de Bayreuth en 1876, et qui prétendait être au courant de *tout*.

En effet, il y avait été chargé, spécialement, de faire la tête des figurants. Or, pendant que le soldat, qui devait monter Grane et qui était un merveilleux cavalier, attendait dans la coulisse, revêtu du costume de Brünnhilde, le coiffeur passa là par hasard, aperçut ce superbe cavalier, et croyant avoir un simple figurant devant lui, s'empressa de lui appliquer, dans un excès de zèle, une immense barbe et une perruque grise.

L'excellent militaire, qui ne savait pas ce dont il s'agissait, se laissa faire; d'un autre côté, l'inspecteur de la scène et le régisseur, absorbés ailleurs par leur tâche multiple, ne s'étaient pas autrement préoccupés de celui qui devait s'élancer dans le feu à la place de Brünnhilde.

Au théâtre, on est toujours exposé à des incidents de ce genre, que l'on ne saurait prévoir, et il arrive qu'une œuvre que l'on a soigneusement et péniblement préparée, échoue pour des vétilles pareilles. Mon grand maître, Frantz Dingelstedt, disait ces mots si justes :

— Une représentation théâtrale se compose de deux cents éléments infiniment petits; il suffit d'en oublier un pour faire échouer tout le reste.

Après la représentation du *Crepuscule des Dieux* le public manifesta son enthousiasme avec une violence inouïe, qui ne se calma que lorsque Wagner,

blême et visiblement ému, parut sur la scène et prononça le discours suivant :

— Je serais un ingrat, si je ne prononçais en ce moment quelques paroles, que vous attendez de moi. Je vous remercie, mes amis, mes chers auditeurs, je vous remercie de ces applaudissements dans lesquels j'ai le droit de voir la preuve d'une ardente sympathie. Ce succès me réjouit et me surprend à la fois, car lorsque j'ai conçu mon œuvre, je ne songeais pas au public un peu gâté d'une grande ville, habitué à un genre d'art tout différent et qui ne cherche qu'à amuser. Je ne songeais à faire représenter mon œuvre que devant un petit cercle d'amis, et c'est ainsi qu'est née mon entreprise de Bayreuth. Ce n'est pas sans surprise que je fus témoin de la sympathie générale avec laquelle on y a accueilli une œuvre qui est si particulière, qui ressemble si peu à ce qu'on était habitué à voir.

» Ici, mon étonnement est plus grand encore. Je n'avais pas le droit de refuser ma coopération à l'homme de courage qui a entrepris, avec l'aide d'une phalange d'artistes, de représenter enfin mon œuvre dans une grande ville comme Berlin. Nous avons réuni toute une élite d'artistes, — mais eux aussi étaient habitués à une forme d'art différente, et j'ai été surpris de voir comme ils se sont pénétrés de ma pensée et de mon style. Je remercie tout d'abord le directeur audacieux qui dirige cette entreprise. Approchez, monsieur Neumann, recevez l'expression

de ma plus profonde gratitude. Mais je veux exprimer aussi toute ma gratitude à ce chef d'orchestre, M. Seidl, qui a fait de véritables prodiges, et enfin, je veux dire merci à tous mes artistes, à qui je suis redevable de joies si nobles ; merci à tous, à tous!

On remit alors au Maître, en mon nom et en celui des artistes, un surtout de table en argent qui avait été ciselé, d'après les dessins de H. Zacharias, dans l'atelier de Wagner, orfèvre de la Cour.

Le lendemain matin, Wagner m'envoya la lettre de remerciements suivante :

« Mon cher Directeur,

» Il faut que je prenne congé de vous, aujourd'hui, car j'ai des affaires absolument urgentes qui me rappellent à la maison. Tous ceux qui ont assisté à la soirée d'hier, au théâtre Victoria, comprendront quels sentiments emplissent mon cœur au moment de me séparer de vous et de la phalange d'artistes que vous avez groupés autour de vous pour l'exécution de mon œuvre, qui présente de si extraordinaires difficultés et demande tant d'efforts.

» Je tiens à vous exprimer de nouveau toute mon admiration pour le courage et l'énergie héroïque que vous avez montrés, et toute ma gratitude pour les résultats obtenus. L'indestructible confiance que j'ai en vous et que je vous conserve pour l'avenir parlera plus haut que les témoignages de gratitude les plus éloquents. Si vous continuez à entretenir dans l'en-

semble artistique formé par vous le feu sacré que vous lui avez communiqué, et qui est indispensable pour comprendre et traduire mon œuvre, si complètement différente de ce qu'on est habitué à voir sur la scène, vous aurez rendu un grand service, non seulement à moi-même, mais à l'Art en général !

» Avec le désir et l'espoir de pouvoir revenir à Berlin, au moins pour le quatrième cycle, je vous dis adieu pour aujourd'hui et je vous envoie mes plus cordiales salutations.

» Votre bien dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Berlin, 10 mai 1881. »

Au reçu de cette lettre, je me rendis, au comble de la joie, chez Wagner, qui me dit, entre autres choses :

— Je rentre maintenant chez moi, je vais chercher mes enfants et je reviens pour le quatrième cycle. Il faut que mes enfants voient ces représentations. Il est peu probable que mon œuvre soit jamais donnée avec une perfection pareille.

Puis Wagner et sa femme se rendirent avec moi chez Niemann, pour le prier de chanter Siegmund dans le deuxième cycle, car nous ne pouvions demander à Vogl de chanter successivement Loge, Siegmund et les deux Siegfried. Nous ne le trouvâmes pas chez lui, mais, ayant appris que Wagner était

venu le voir, il ne tarda pas à se rendre à l'hôtel où le Maître était descendu ; il ne lui fut malheureusement pas possible de lui accorder ce qu'il demandait. Par contre Vogl se déclara prêt, et très heureux de chanter Loge, Siegmund, et les deux Siegfried dans les trois cycles ; j'ajoute immédiatement que, grâce à sa force physique absolument extraordinaire et à son endurance, que sa manière de vivre lui rendait relativement facile, son succès fut éclatant.

Le docteur Förster reçut de madame Wagner la ettre suivante :

« Très honoré Docteur,

» Veuillez avoir la bonté de dire à madame Förster combien j'ai regretté de l'avoir manquée et de n'avoir pu lui rendre sa visite, le dernier jour de mon séjour à Berlin ; j'espère avoir bientôt l'occasion de lui dire tout cela de vive voix. J'ai une autre requête à vous adresser : vous serait-il possible de me prêter, pour une représentation [1] qui doit avoir lieu le 21 courant, quelques accessoires de votre théâtre de Leipzig, nécessaires pour figurer l'atelier d'un enchanteur ? Chaudière, miroir, etc., etc. J'aurais soin de vous faire renvoyer ces objets dès le 22, dans l'après-midi. Dans le cas où il ne vous serait pas possible de me rendre ce petit service, veuillez m'en avertir par télégramme. En vous remerciant à l'avance, je vous prie

1. C'était pour une répétition de *Parsifal*.

d'agréer, mon cher docteur, l'expression de ma parfaite considération.

» C. WAGNER.

» Bayreuth, 12 mai 1881. »

Le 16 mai je reçus du Maître le billet suivant, avec cette suscription : « Pour Seidl .»

« Hagen, dont la démarche lourde me déplaît absolument, doit, au deuxième acte, au moment où il se détourne de Brünnhilde pour aller trouver Gunther, faire ce geste aussi vivement que possible, car, avec sa démarche lourde, il produit un effet désastreux. Ne pas oublier, également, d'accélérer le mouvement à partir de ce passage, plus qu'on ne l'a fait la dernière fois. Gunther doit être bien plus énergique dans l'expression de sa douleur et Hagen doit toujours se tenir très près de lui.

» Compliments,

» R. WAGNER. »

» Bayreuth, 15 mai 1881. »

Madame Wagner m'écrivit, le même jour la lettre suivante :

« Cher et honoré Directeur,

» Il m'a été impossible, à mon grand regret, de vous en dire davantage, le soir de notre départ. Veuillez avoir la bonté de faire emballer dans une

caisse et de nous expédier, ici, en port dû, le surtout de table que le personnel des artistes du théâtre a eu l'amabilité d'offrir à mon mari; nous avions tant de choses à régler le dernier jour, qu'il nous a été impossible de faire faire cet emballage nous-mêmes. J'ai donné l'ordre au portier de l'hôtel de porter ce surtout chez vous. J'ai prié, en outre, M. Dohm de vous remettre la lettre contenant une proposition de construction pour un théâtre; il serait bon, peut-être, que le délai fixé pour cette affaire ne fût pas trop grand.

» Mille fois merci pour votre télégramme d'hier : « Le monde est aux vaillants », dit le proverbe; puisse-t-il être vrai pour vous! puissiez-vous remporter ce soir, une nouvelle victoire avec *Siegfried!* Veuillez saluer cordialement de notre part les artistes qui se souviennent de nous, donner une vigoureuse poignée de main à « la Perle » et agréer pour vous-même, cher et *vaillant* Directeur, l'assurance de notre affectueuse estime.

» C. WAGNER.

» Dimanche, 15 mai 1881. »

» *P. S.* — Mes souvenirs à madame Neumann. »

Le Maître avait télégraphié ce qui suit, à propos de Mime :

Bayreuth, ce 15 mai 1881.

« Pas oublier Mime dans leçon pour faire accélérer Siegfried, et accompagner intervalles, jeu plus vif.

» Compliments et remerciements,

» WAGNER. »

Les comptes rendus des journaux du temps rapportent que le deuxième cycle des *Nibelungen* eut, à Berlin, un succès encore plus considérable et plus profond que le premier, qui avait été quelque peu compromis par suite de l'indisposition de Jäger. A la deuxième représentation, ce fut H. Vogl qui chanta également Siegfried, comme je l'ai dit. Le lendemain, la presse disait : « Ce n'est que maintenant que Berlin a réellement fait connaissance avec *Siegfried.* » Le Kronprinz, ainsi que le prince héritier de Meiningen, son beau-frère, ne manquèrent aucune des représentations du deuxième cycle.

Pendant le troisième cycle, l'Empereur Guillaume Ier était revenu de Wiesbaden à Berlin. Les journaux annoncèrent, à cette époque, qu'il s'était procuré les quatre librettos du *Ring*, et qu'il avait l'intention d'assister à une de nos représentations si les médecins le lui permettaient. Effectivement un fonctionnaire de la Cour vint chez moi pour me demander, de la part de l'Empereur, le texte des quatre opéras, tel qu'il était chanté. Bismarck, on le sait,

n'allait jamais au théâtre, et cependant il manifesta également à E. Scaria, qui avait le privilège de le connaître personnellement, le désir d'entendre au moins une fois *la Walkyrie*. Parmi les admirateurs le plus enthousiastes des *Nibelungen*, il y avait aussi Ernesto Rossi, alors en représentations à Berlin qui s'écria, après avoir entendu *Siegfried* : « Mais, après cela, il n'y a que le déluge[1] ! » *(sic)*.

Pendant la troisième représentation de *Siegfried*, au début du deuxième acte, l'assistance eut l'agréable surprise de voir le vieil empereur apparaître dans la loge de la Cour, où il demeura jusqu'à la fin du spectacle. On sait que le vénérable souverain, élevé dans le culte d'un art différent, n'a jamais été un fervent de Wagner. Mais il avait le cœur trop haut placé, trop de tact et le sentiment national trop développé pour se tenir à l'écart d'une fête à laquelle les plus éminents esprits de son peuple prenaient part avec tant d'enthousiasme.

Le chef de la maison Bote et Bock avait organisé, pour le lendemain, dimanche 22 mai, date anniversaire de la naissance de Richard Wagner, un « dîner solennel des *Nibelungen* ». Pendant le repas, nous remarquâmes que le maître de la maison avait l'air tout gêné, à partir du moment où un domestique lui eut remis un message. La conversation générale languissait, enfin, Hugo Stocker me dit d'un air un peu

1. En français dans le texte.

effaré : « Le Préfet de police, de Madaï, est au salon et désire vous parler. » Stupeur parmi les assistants ! Pendant qu'ils se demandaient, tout inquiets, quel pouvait bien être le motif de cette visite inattendue, j'entrai le sourire aux lèvres dans le salon où M. de Madaï m'accueillit avec ces mots :

— J'arrive à l'instant de l'hôtel de Rome, où j'ai appris que vous dîniez ici.

Il me demanda ensuite si, à l'occasion de l'anniversaire de Wagner, on projetait de faire une cérémonie publique quelconque sur la scène. Sur ma réponse négative, il me déclara qu'il ne trouvait absolument rien à y redire, mais me pria de lui communiquer nos intentions, car l'Empereur s'abstiendrait de venir au théâtre, si on avait l'intention de faire une démonstration quelconque en l'honneur du Maître. Je lui renouvelai l'assurance qu'on n'en ferait rien ; il m'annonça alors officiellement que l'Empereur assisterait à la représentation du *Crépuscule des Dieux*, en me priant de ne pas commencer avant l'arrivée de Sa Majesté.

» D'ailleurs, ajouta-t-il, vous n'aurez pas à attendre, l'Empereur étant toujours exact. »

On peut se représenter aisément l'enthousiasme que je soulevai en apportant à la société l'heureuse nouvelle de cette visite officielle.

Je me rendis aussitôt au théâtre Victoria où les artistes accueillirent mon message avec non moins d'enthousiasme.

A l'occasion de son anniversaire, nous avions envoyé de grand matin, au Maître, le télégramme suivant, rédigé en vers par Förster :

« Nous qui, sous la bannière habituée au triomphe. avons jadis livré de glorieux combats, et qui, conduits par toi, sur de nouveaux chemins, l'avons conduite à la victoire; nous, tes fidèles, nous t'apportons notre salut pour ton anniversaire. Conduis-nous, Maître honoré, à de nouveaux combats, à de nouveaux triomphes pour ton art. « Nombreux les » ennemis, grand est l'honneur. » A toi la faveur du peuple allemand ! Avec toi tous les grands esprits. »

Le soir même nous arriva la réponse du Maître :

« Le peuple allemand, c'est beaucoup dire. Je comptais sur vous et j'ai osé. A qui l'art véritable, il s'agissait de le montrer. Vous me fûtes fidèles, la partie est gagnée ; le nom de Wagner peut retentir. Salut donc à tous, hommes et femmes, salut aussi à Römer et à Scheibe [1].

» RICHARD WAGNER. »

1. Scheibe était inspecteur du théâtre, et Römer inspecteur de la scène.

IV

LES « NIBELUNGEN » A BERLIN *(Suite)*

En même temps que nous envoyions nos vœux au Maître, nous lui annoncions que nous lui accorderions désormais, *motu proprio*, cinq pour cent de droits d'auteur pour ses premières œuvres. Les représentants actuels des intérêts financiers de Wagner Voltz et Batz avaient perdu, en effet, un procès, engagé depuis quelque temps, contre Frédéric Haase et la ville de Leipzig, de sorte que le Maître ne touchait plus de droits d'auteur pour ses premières œuvres, jouées à Leipzig. La joie que lui causa notre démarche, aussi inattendue que spontanée, en fut d'autant plus grande. Il me télégraphia :

Bayreuth, ce 24 mai 1881.

« Mes meilleurs remerciements pour la bonne nouvelle que vous m'annoncez, de concert avec le doc-

teur Förster et qu'un fâcheux hasard ne m'a fait connaître qu'aujourd'hui. Nous arrivons, pour le quatrième cycle, avec tous les enfants, soit à six heures du matin, soit à onze heures. En tout cas, nous serons là demain mercredi. Vous prie instamment de prévenir Lang, de l'hôtel Royal, et retenir de bonnes chambres pour moi, ma femme, quatre filles et un fils, et deux pièces pour deux de mes amis qui nous accompagnent. De toutes façons, désire hôtel Royal et espère diminution de prix. Autres nouvelles vive voix. Cordiales salutations pour vous et tous les *Nibelungen*. (Réservez bonnes places théâtre.)

» R. WAGNER. »

Je reçus, tard dans la soirée, un deuxième télégramme :

Bayreuth, ce 24 mai 1881.

« Arrivons midi et demi. Espère tous contents venue, et tout bien réglé.

» WAGNER. »

Comme on ne pouvait préparer à Wagner un appartement convenable à l'hôtel Royal, il alla loger le lendemain, avec les siens, à l'hôtel du Nord.

Le dernier cycle du *Ring* fut donc représenté devant le Maître avec un succès complet. Il occupait encore l'avant-scène des premières, avec sa

femme et ses enfants. Quand il entra dans sa loge, l'orchestre joua de nouveau une fanfare, et le public, enthousiasmé, lui fit une ovation; le Maître s'inclina pour remercier. L'impression fut profonde, malgré l'absence de madame Reicher-Kindermann, subitement indisposée et que madame Orlande Riegler remplaça au pied levé, dans le rôle de Fricka. Après *l'Or du Rhin*, Wagner manifesta un étonnement joyeux qu'une œuvre, que d'autres grandes scènes désespéraient de pouvoir jamais représenter, pût être donnée ici sans le moindre accroc, malgré l'empêchement survenu à l'un des principaux artistes. Le Maître s'était retiré avec les siens dès que le rideau fut tombé, mais les vivats et les rappels enthousiastes des spectacteurs ne cessèrent que lorsqu'il se fût montré, à deux reprises, au bord de sa loge.

Dans ce quatrième cycle, la représentation de *Siegfried*, avec Vogl dans le rôle de Siegfried, fut une des plus parfaites. Le Kronprinz, le prince Guillaume et sa femme, le grand-duc et la grande-duchesse de Mecklembourg, venus exprès à Berlin, assistaient à la représentation dans les trois premières loges du premier rang. Dans le public, c'était du délire, et on réclamait à tout prix le Maître. Madame Wagner, qui se trouvait avec ses filles dans la loge de la comtesse Schleinitz, envoya à plusieurs reprises le petit Siegfried chercher son père, et quand celui-ci parut, au bout de cinq minutes, ce fut une véritable

tempête d'applaudissements et d'ovations qui ne finissaient pas. Aussi notre embarras fut-il assez grand lorsque nous nous demandâmes sous quelle forme nous pourrions, après la fin du *Crépuscule des Dieux*, rendre au Maître un hommage qui fût digne de lui, et que l'enthousiasme du public nous commandait. Tout en exprimant notre gratitude au compositeur, il nous fallait remercier également la famille impériale et en particulier le vénérable Souverain dont la présence avait rehaussé l'éclat de ces soirées, et enfin la presse et le public.

Le texte de l'allocution que je devais prononcer fut établi de concert avec Paul Lindau, Fred. Spielhagen et Aug. Förster, ce qui prouve le soin que nous avions mis à ne froisser personne. Förster me fit même la proposition, qui ne laissa pas que de me surprendre, de descendre lui-même dans le trou du souffleur, et de me souffler mon discours. Tels étaient l'enthousiasme et le dévouement que nous apportions tous à cette solennité qui devait être le couronnement de ces représentations des *Nibelungen*. Mais les choses tournèrent autrement!

Au début, tout parut marcher à souhait. Une salle brillante écoutait *le Crépuscule des Dieux*. L'empereur Guillaume, la princesse de Bismarck, la comtesse de Rantzau et sa fille, le comte Guillaume de Bismarck, etc., assistaient à la représentation. Les musiciens avaient suspendu des guirlandes de laurier autour du pupitre de Seidl et sonnèrent une fanfare

solennelle en l'honneur du Maître, quand il vint à l'orchestre pour les remercier d'une façon toute particulière. Mais déjà, on pouvait remarquer chez Wagner une nervosité manifeste. Lorsque, à la fin de la réprésentation, il parut, à ma demande instante, sur la scène, où nous avions l'intention de lui faire la surprise d'une ovation spéciale, il était blême. Cependant, il nous avait encore manifesté le désir de prendre la parole pour remercier.

Pendant que les acclamations et les rappels de la salle arrivaient jusqu'à nous à travers le rideau que l'on avait baissé, tout le personnel s'était réuni sur la scène, et entourait Wagner; puis le rideau se releva. Tous les spectateurs étaient restés à leurs places : je voyais la tête de Förster émerger du trou du souffleur. Je commençai mon discours :

— Permettez-moi, au moment solennel où l'œuvre grandiose qui, depuis un mois, nous réunit ici, prend fin, d'exprimer ma gratitude profonde à tous ceux qui ont contribué et collaboré à ce merveilleux succès. Je remercie tout d'abord les augustes membres de notre famille impériale...

A peine eus-je prononcé ces mots que, Wagner fit demi-tour et quitta la scène. J'étais abasourdi et bouleversé par cette sortie qui avait eu lieu sous les yeux de toute la Cour et devant des milliers de spectateurs, mais je fus obligé de continuer tranquillement mon discours, comme si rien ne s'était passé.

— Je remercie les augustes membres de notre

famille impériale, qui a toujours été la protectrice éclairée de toutes les sciences et de tous les arts, et qui n'a cessé également de témoigner sa bienveillance et sa sympathie effective, à cet Art nouveau que nous glorifions aujourd'hui !

» Je remercie le public si artiste de la grande métropole de l'empire allemand ainsi que les membres de la Presse, de l'intérêt chaleureux et toujours croissant avec lequel ils ont suivi nos efforts, du concours qu'ils n'ont cessé de nous prêter. Je vous remercie, mes chers musiciens de l'orchestre, et surtout votre chef, Antoine Seidl ! Je vous remercie tous, amis chers et vénérés, épris d'art comme moi !

» Venus de Munich, de Vienne ou de Leipzig, vous vous êtes réunis sous la même bannière, en vue d'un noble but, avec le dévouement le plus absolu à l'art et le plus noble désintéressement personnel. Je vous adresse encore un salut tout particulier, mon cher Vogl, car c'est à vous, à votre enthousiasme, à votre inlassable dévouement, que nous devons attribuer, de l'aveu unanime, l'heureux achèvement de notre œuvre.

» Maintenant, comment pourrais-je vous exprimer ma gratitude, glorieux Maître (je dus prononcer la suite, tourné vers les coulisses) de m'avoir jugé digne de faire connaître votre œuvre à la métropole allemande ? Si nous n'avons pu réaliser tous vos désirs, laissez-nous espérer, au moins, que vous voudrez bien vous souvenir aussi de ce que nous avons fait

de bon, et vous montrer indulgent envers nos défaillances. Je vous dirai à mon tour, en terminant, les paroles que vous avez mises dans la bouche d'un de vos personnages, s'adressant à un autre maître chant du :

A toi le prix!
Pas un ne sait lutter comme toi!
Oui! divin chanteur, reçois la palme.
Ton chant t'a valu ta maîtrise.

Ces paroles soulevèrent un tel enthousiasme et de telles acclamations que le Maître se décida à revenir dans sa loge et à s'incliner, en guise de remerciement, devant ses innombrables admirateurs.

Cependant, sur la scène, régnait l'embarras le plus pénible. Il nous semblait que l'on avait lancé une douche glacée sur notre enthousiasme et notre joie à fêter le Maître. Il y avait là monsieur et madame Vogl, avec la gigantesque couronne de lauriers destinée au Maître, tous les artistes qui avaient chanté ce soir-là, dans *le Crépuscule des Dieux*, encore revêtus de leurs costumes, tous les autres qui avaient figuré dans le *Ring*, tous en tenue de soirée, madame Materna en superbe robe de soie, Scaria, la poitrine constellée de décorations; tous, nous étions navrés, consternés, et je dois l'avouer, secrètement persuadés que ce n'était pas un malaise réel, mais plutôt un singulier caprice d'artiste, qui nous avait gâché cette solennité préparée par nous avec tant d'amour, et qui avait détruit

l'œuvre que nous avions édifiée au prix de tant d'efforts, et dont le succès avait été si complet, jusque-là!

C'est sous l'empire de ces sentiments, où il y avait une grande part de vérité, et peut-être aussi quelque exagération, que j'écrivis à Wagner une lettre, dans laquelle je lui disais que, après ce qui venait de se passer, j'étais résolu à rompre toutes relations personnelles avec lui.

Le lendemain, Wagner m'envoya Seidl, et ensuite Vogl, pour me dire de sa part, qu'une crampe au cœur, qui l'avait pris subitement, l'avait réellement forcé à quitter la scène. Mais je ne croyais pas à la vérité de ce qu'il disait. D'un autre côté, P. Lindau, Spielhagen et d'autres insistaient vivement auprès de moi, cherchaient à me persuader que je n'avais pas le droit d'oublier si vite, l'affront subi. Voyant que je restais inflexible, Richard Wagner se décida à m'écrire la lettre suivante.

Berlin, ce 30 mai 1881.

» Cher monsieur Neumann,

» Je ne saurais dire si c'est la surexcitation où je me trouvais, ou la surprise que vous m'aviez ménagée, qui a provoqué le violent malaise qui m'obligea, hier, à quitter la scène; j'apprends, seulement, que ce malaise a été remarqué par les personnes présentes. Vous auriez dû tenir compte de la possibilité de pareils accidents, surtout depuis que ma femme

vous avait, dans une bonne intention, mis au courant de mon état et que je vous avais expressément prié d'éviter tout ce qui était de nature à provoquer une de ces crises. Je suis peiné de voir, que cette fois encore, vous avez douté de notre sincérité. Le soi-disant « affront » que je vous aurais fait, disparaît, dès que l'on ajoute foi à mes déclarations, et je n'ai rien négligé pour que ce but fût atteint là où cela était nécessaire.

» J'ai proclamé hautement, par des paroles et par des actes, les sentiments que j'éprouve pour vous et pour l'ensemble de nos artistes; il est donc inutile de faire une nouvelle démonstration théâtrale.

» Je vous souhaite de vous rassurer au sujet de l'affront que vous croyez avoir reçu, et je ne vois aucune raison, en ce qui me concerne, de rompre avec vous des relations qui m'ont toujours été des plus agréables. J'aurai d'autres désirs à vous manifester, en toute cordialité et amitié.

» Affectueuses salutations.

» Votre,

» R. WAGNER. »

Les explications écrites de Wagner furent également impuissantes à me faire oublier la mortification infiniment douloureuse que j'avais subie et dont je croyais, sincèrement, ne jamais pouvoir me consoler.

Avant de partir, je déposai ma carte chez madame Wagner, mais j'évitai soigneusement de rencontrer

le Maître lui-même ; il retourna le lendemain à Bayreuth sans que nous nous fussions revus.

On avait remarqué, naturellement, que c'était juste au moment où je m'adressais à la famille impériale que Wagner avait tourné le dos et avait quitté la scène. Ses nombreux adversaires cachés, qui n'osaient plus combattre ouvertement son art, exploitèrent cet incident et y virent la preuve indéniable de son peu de sympathie pour les Hohenzollern. Plusieurs organes importants de la Presse parlèrent ouvertement dans le même sens.

Sans doute, le comte et la comtesse Schleinitz avaient infatigablement fait campagne pour Wagner dans les hautes sphères de Berlin. Mais on ne saurait méconnaître, d'un autre côté, que le vieux souverain n'avait pas une sympathie profonde pour un art nouveau, difficile, qui exigeait des connaisseurs eux-mêmes des efforts parfois épuisants et que, s'il s'intéressait à l'œuvre, c'est qu'il était l'empereur et qu'elle avait une importance nationale. Et alors survient cet affront, réel ou imaginaire, qui ne pouvait qu'aliéner complètement à Wagner des puissances avec lesquelles il fallait compter !

Dans cette situation critique, l'empereur Guillaume montra de nouveau toute sa grandeur d'âme. Le 31 mai, il y avait encore une représentation supplémentaire de *la Walkyrie*. A sept heures précises, au premier coup d'archet, le monarque, plus qu'octogénaire (quatre-vingt-cinq ans), entra dans la loge de

la Cour avec sa sœur,. la grand-duchesse mère de Mecklembourg, qui avait quatre-vingt-sept ans ; il ne se contenta pas d'assister à la représentation qui dura jusque vers minuit, mais il attendit, appuyé sur le rebord de la loge et applaudissant bruyamment, que les artistes, que l'on avait rappelés un nombre incalculable de fois, eussent paru une dernière fois devant la rampe. Il voulait montrer par son attitude combien peu les soupçons que l'on faisait peser sur Wagner l'atteignaient lui-même et il répara l'impolitesse du génie — si c'en fut une réellement — d'une manière qu'il eût été impossible de concevoir plus élégante et plus chevaleresque.

Mon attitude intransigeante avait fini, et avec raison, par irriter Wagner. C'est sous l'empire de cette exaspération qu'il écrivit, deux semaines plus tard, à Förster, la lettre suivante, qui paraît contredire de la façon la plus absolue toutes ses déclarations antérieures, publiques ou privées, écrites ou verbales :

« Très cher docteur et ami,

» Je ne peux que regretter encore d'avoir manqué votre visite et celle de madame Förster, le soir où je quittai Berlin, et de n'avoir répondu ni à la lettre ni à la visite de M. Neumann ; j'ai le regret de constater que vous non plus, vous ne pouviez vous décider à me croire, lorsque j'affirmais que je partirai la nuit même.

» Vous aussi, mon très cher ami, vous m'avez

malheureusement laissé ignorer si, dans l'entourage de M. Neumann, il se trouvait quelqu'un qui pût lui raconter l'incident qui se produisit au théâtre Victoria, lors de la dernière représentation, de telle façon, qu'il fût fixé sur le caractère réel de cet incident. Comme je me refuse, il va sans dire, à donner des explications à ce sujet à M. Neumann, il ne me reste qu'à prendre des mesures pour éviter, à l'avenir, le retour de pareils faits. Comme cela revient à dire que je devrai m'abstenir désormais de prendre part aux représentations de mes œuvres, qui auront lieu sous la direction de votre collègue, je tiens, cependant, dans l'intérêt artistique de ces représentations, à formuler quelques demandes très nettes, que justifient le caractère et la nature de ces représentations, tels que j'ai pu les observer à Berlin. A ce point de vue, j'ai hautement proclamé le mérite que possède M. Neumann, de savoir engager un personnel de chanteurs remarquables; je suis heureux aussi de la promesse qu'il m'a faite de refaire complètement à neuf tout son matériel scénique; je n'aurais qu'un désir à manifester à ce sujet, c'est qu'il confiât la direction de cette œuvre à Fritz Brandt, le fils du machiniste en chef du théâtre de Darmstadt, dont la compétence, dans cet ordre d'idées, est absolue. Je demande, avant tout, que M. Neumann tâche de se procurer un régisseur habile, complètement au courant de tout ce qu'exige, jusque dans ses moindres détails, la représentation de mes œuvres.

J'ai été d'autant plus étonné de voir avec quel manque absolu de correction et de style on a représenté mon cycle des *Nibelungen* à Berlin, que je n'avais cessé de prodiguer à M. Neumann mes avis et mes critiques, qui sont restés lettre morte pour lui.

» Si M. Neumann s'engage formellement à faire droit à ce que je lui demande, je suis tout disposé à étendre les concessions qu'il sollicite de moi. Dans le cas contraire, je me verrais forcé d'avoir recours au moyen dont M. Neumann s'est servi naguère contre moi, afin de sauvegarder mon honneur artistique et d'assurer les soins qu'elles méritent à celles de mes œuvres qui lui sont confiées.

» Si, en présence de mes exigences et de la difficulté de les réaliser, M. Neumann ne se sentait pas le cœur de poursuivre ultérieument, les entreprises auxquelles il s'est consacré jusqu'ici, je suis tout disposé à lui permettre de s'en retirer complètement.

» Avec mes meilleurs vœux pour votre santé, et mes respectueux hommages pour madame Förster,

» Je suis votre bien dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 15 juin 1881. »

IV

DÉSIRS ET RÉALISATIONS

I

RÉCONCILIATION

A cette dernière lettre, Förster répondit par la suivante :

Marienbad, le 16 juin 1881.

« Très honoré Maître,

» Votre lettre du 15 courant (c'est ainsi que vous l'avez datée par erreur, car je l'avais dès le 15 et cette fois encore vous avez devancé votre temps) m'est parvenue ici où je prends les eaux. Je ne suis donc pas en situation de conférer avec le directeur Neumann sur les points que vous y visez. J'ai considéré que le mieux était de remettre la lettre à M. Neumann lui-même, car son contenu lui est personnellement destiné et il sera mieux à même que

personne de répondre à vos propositions, conditions et jugements, que ce soit pour dire oui, pour faire des restrictions ou pour se défendre.

» En ce qui concerne le point de vue purement artistique auquel touche votre lettre, je ne suis malheureusement pas en état de le discuter par lettre. Où trouverais-je le temps pour un pareil échange d'idées. Ah! si l'on était face à face et que l'on pût s'entretenir *viva voce!*

» Cependant je ne vous cacherai pas mon opinion, du moins en général : elle est, honoré Maître, que vos réclamations qui portent à la fois sur le matériel et sur le personnel, vont bien loin. Un peu trop loin, peut-être? Je sais bien que l'on doit « combattre éner-» giquement même un fétu de paille quand l'hon-» neur est en jeu »; mais vous, Maître, vous êtes trop grand pour vous émouvoir sans une raison sérieuse.

» La grande valeur de ce que fait M. Neumann vous l'avez reconnue publiquement et vous le reconnaissez à maintes reprises dans vos lettres. En ce qui concerne le matériel scénique, Neumann est d'accord avec vous. Et Fritz Brandt? A coup sûr c'est un homme remarquable. Mais l'imposer de façon obligatoire? Honoré Maître, cela ne me paraît pas juste. Savez-vous, et qui peut savoir, s'il n'existe pas quelque part un monsieur X ou Y qui serait encore supérieur? C'est vous, sans doute, qui êtes intéressé à l'entreprise. Mais vous pouvez accorder une cer-

taine latitude. Rappelons-nous M. Jäger! Patrocle aussi est tombé et n'était pas plus que lui. Mais le principal est que Troie fut prise.

» Je pourrais vous en dire autant au sujet de vos observations sur le régisseur. Où est-il ce régisseur remarquable, où est-il celui « qui connaît à fond » toutes les particularités de la représentation » de vos ouvrages? Je n'en connais qu'un : il habite Bayreuth et s'appelle Richard Wagner. Si vous pouvez et voulez être à la fois le poète et le compositeur, l'entrepreneur de spectacle et le régisseur et en outre, comme le fut peut-être Sophocle, l'interprète, alors l'idéal sera atteint autant que possible dans la représentation des œuvres wagnériennes. Car « les pensées » cohabitent aisément les unes avec les autres, mais » les objets se heurtent rudement ». Ce qui veut dire, l'art du théâtre ne va pas sans compromis. *Experto crede Ruperto*. Et ce qui peut consoler notre sentiment de l'idéal quand il est offensé, c'est que la puissance du grand art est telle qu'elle saisit et bouleverse les hommes même quand il y a çà et là une défaillance dans la réalisation. Est-ce que les « fautes de style et les incorrections » que vous avez relevées ont empêché que les représentations de Berlin au théâtre Victoria fussent un triomphe complet pour votre art?

» Non, très honoré Maître, restez à votre poste élevé, soyez le roi qui édifie et laissez les ouvriers charpentiers, maçons et charretiers faire la besogne qui leur

incombe. Ce qui est petit demeure petit, même quand un grand homme y met la main.

» Il y a une phrase de votre lettre que, grâce à Dieu, je ne comprends pas. C'est celle où vous dites « que vous auriez recours, à l'occasion, au moyen » dont M. Neumann s'est récemment servi contre » vous ». Tout ce que je peux deviner, d'après la phrase voisine où vous parlez « d'une éventualité » qui pourrait bien gêner les futures entreprises de » M. Neumann », c'est qu'il y a là une menace provoquée par un désaccord.

» Et cela me trouble et m'attriste. Je veux dire que, si vous vous rappelez avec quel dévouement, quelle fidélité de vassal, Leipzig sous ma direction, et avec M. Neumann à la tête des représentations d'opéra, a soutenu votre bannière, aucun désaccord personnel et de fait ne devrait pouvoir exister entre vous. Songez avec un doux sourire et une sérénité olympienne à ce qui s'est passé, et souvenez-vous seulement du zèle pour vos intérêts et votre personne qui se sont toujours manifestés, et considérez que l'état d'esprit de Neumann dans cette fatale soirée était pourtant bien compréhensible et bien naturel. Avec les intentions les plus pures, dans les sentiments les plus chaleureux, on vous prépare un hommage solennel... et tout cela aboutit à un désaccord !

» Eh bien, Maître, mon avis, et tous les braves gens qui vous sont attachés doivent le partager, mon

avis est que vous serez d'autant plus grand si vous répondez cordialement à des sentiments chaleureux et si vous fermez les yeux sur une faute qui a échappé à celui qui vous rendait hommage, en faveur de la satisfaction que vous avez néanmoins dû éprouver de cet hommage.

» M. Neumann vous écrira sans doute très prochainement et j'espère qu'alors sera chassé le mauvais rêve de ces dernières semaines et que « quand nous » nous réveillerons le ciel sera serein et que les » nuages auront tranquillement disparu à l'horizon ».

» Avec mes vœux cordiaux pour vous et les vôtres auxquels ma femme joint ses compliments, je vous prie de me croire,

» Votre fidèlement dévoué,

» DOCTEUR AUGUSTE FÖRSTER. »

Förster me décida ensuite à revenir moi-même sur cette lettre et à écrire à Bayreuth que le malentendu qui avait surgi entre nous ne pourrait guère se dissiper par correspondance : je proposai donc une explication verbale pour le mois de juillet à Wahnfried, car j'avais l'intention de voyager en quittant Aigen, mon séjour d'été, qui n'en était pas trop éloigné :

Wagner me répondit :

« Mon cher Directeur,

» Je serai toujours heureux de vous recevoir ici, et de m'entretenir avec vous de tout ce qui sera nécessaire. En attendant je vous envoie l'autorisation que

vous souhaitiez de comprendre Berlin, Dresde, Breslau, la Belgique et la Hollande dans notre traité pour la période qui s'étend jusqu'à la fin de 1883. Au sujet de la cession du matériel de Bayreuth pour *l'Anneau des Nibelungen* je n'ai pas d'autres difficultés à signaler que celles qui proviennent de mes scrupules personnels, surtout à l'égard des dispositions généreuses du roi de Bavière, qui n'a même pas demandé ce matériel pour Munich, afin de le réserver exclusivement à Bayreuth. Comme je pourrais cependant, très tard — en quelque sorte à la fin de mes jours — avoir le désir de représenter encore une fois *l'Anneau* à ma manière, et que jusque-là, bien des parties de ce matériel pourraient se gâter, mon conseil d'administration est d'avis de donner satisfaction à votre désir. Aussitôt que vous viendrez nous voir, l'affaire pourrait donc être conclue.

» Jusque-là soyez bien persuadé qu'il est pour moi clair comme le jour qu'il ne s'est rien passé entre nous qui provînt d'une mauvaise intention ; ce qui est arrivé ne peut plus se produire : par conséquent, laissons cela tranquille.

» Très cordialement,

» Votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 20 juin 1881. »

A une question d'affaires que je lui avais posée, il répondit ensuite par le télégramme suivant :

Bayreuth, le 23 juin 1881.

« Vous accorde volontiers Prague ; conclus actuellement traité avantageux avec Francfort.

» WAGNER. »

Les jours suivants, par suite de circonstances dont le récit nous entraînerait trop loin, il se produisit à Leipzig un événement inattendu : à la séance du Conseil municipal du 29 juin, la direction du Théâtre municipal fut, par une voix de majorité, accordée à Max Stägemann. Cette modification explique la lettre suivante adressée à Wagner et que je reproduis ici parce qu'elle servira à l'intelligence d'incidents ultérieurs.

Leipzig, le 6 juillet 1881.

« Très honoré Maître,

» Comme vous l'aurez déjà appris par les journaux, M. Max Stägemann devient à partir du 1er août 1882 et pour sept ans, directeur du Théâtre municipal de Leipzig. Cet événement a son importance aussi pour vous. Comme j'ai, vous le savez, très honoré Maître, le désir de faire représenter encore vos ouvrages antérieurs, je voudrais, pour le réaliser, vous faire une proposition. Je vous demande de me confier le droit de représentation de *l'Anneau des Nibelungen* pour Leipzig jusqu'au

30 juin 1889. Si M. Stägemann s'intéresse vraiment à cette œuvre et s'il est disposé à continuer à travailler dans le même esprit et le même sens que moi, je lui céderai le droit de représentation des *Nibelungen*, à la condition qu'il continue aussi à exploiter vos œuvres plus anciennes, de la façon qui a été réglée par moi. Dans le cas où M. Stägemann n'accepterait pas cette proposition, je me réserverais personnellement le soin de faire représenter les *Nibelungen* à Leipzig. S'il l'accepte, il sera tenu aussi de racheter le matériel des *Nibelungen* qui a été fait pour Leipzig, et ainsi me serait donné le moyen d'acquérir le nouveau matériel que nous rêvons pour nos grandes entreprises.

» Très respectueusement votre

» ANGELO NEUMANN. »

Conformément à notre projet d'explication verbale, Wagner m'invita par télégramme :

Bayreuth, 18 juillet 1881.

« Vous prie venir déjeuner mardi une heure.

» WAGNER. »

J'arrivai à Bayreuth le 21 juillet au matin et je déjeunai à Wahnfried où se trouvait aussi Franz Liszt.

On avait prévu pour l'après-midi une visite du

matériel des *Nibelungen* au théâtre. Vers cinq heures le Maître, accompagné de madame Cosima Wagner, passait me prendre à l'hôtel du Soleil dans sa voiture en forme de tente si connue à Bayreuth. La chaleur était accablante et Wagner demanda un verre de bière. Après la visite, qui fut très satisfaisante, je déclarai au Maître que j'étais disposé à acquérir le matériel pour les représentations de Londres. Richard Wagner me dit alors qu'il allait faire les démarches nécessaires auprès de la chancellerie de Sa Majesté le roi de Bavière.

Wagner se montra extrêmement gai et loquace. On rit beaucoup. Le Maître, qui avait un fonds d'anecdotes inépuisable à raconter, était surtout d'un comique irrésistible quand il les disait avec l'accent saxon. Il nous raconta entre autres, celle-ci. Le directeur saxon d'une tournée d'opéra avait à monter le *Freischütz*. Après avoir, à son avis, admirablement distribué tous les rôles — en utilisant tous les membres de sa famille — il rencontra une grande difficulté pour le rôle de l'ermite. Tout ce qui avait une note grave dans le gosier était déjà employé. Lui-même chantait le prince. Dans cet embarras il eut l'idée ingénieuse de faire paraître un messager muet qui lui remettrait à lui, le prince, une lettre.

— Comment, dit alors le prince, une lettre pour moi? De qui donc? Ah! de mon cher vieil ami l'ermite. Eh bien, voyons un peu ce qu'il m'écrit.

Ici l'orchestre jouait le motif de l'entrée de l'ermite

et le prince chantait lui-même toute la lettre : « *Qui donc le met si sévèrement au ban...* », etc.

Puis il raconta d'une façon particulièrement divertissante une histoire qui lui était arrivée à lui-même avec un cocher berlinois. Mais à vrai dire l'effet que produisait Wagner en racontant des bouffonneries de ce genre est indescriptible. Tout ce que je peux dire c'est que tous ceux qui assistaient à cette réunion du soir à Wahnfried, pour moi inoubliable, éclataient sans cesse d'un rire de plus en plus fort, à voir la façon dont Wagner savait donner, et de façon irrésistible, même l'aspect extérieur du cocher. Par une chaude journée d'été, racontait-il, il était monté sur la place Donhoff dans une voiture, et avait indiqué au cocher comme but de sa course une rue située à l'extrême limite de la région où l'on pouvait se faire conduire au tarif simple. Wagner remarqua déjà avec quelle émotion son automédon prit congé d'un de ses collègues, comme s'il s'agissait d'entreprendre un lointain voyage.

— Eh bien, adieu, Willhem, porte-toi bien, nous ne nous reverrons pas de longtemps.

Quand ils eurent parcouru une certaine distance, la voiture s'arrêta soudain, le cocher descendit, vint ouvrir la portière de droite et la referma, puis en fit autant avec celle de gauche, remonta ensuite sur son siège et se remit en route. Arrivé à destination, Wagner lui demanda ce que cela signifiait. Alors, le cocher, avec un regard malin :

— Je voulais tromper mon cheval, autrement il n'aurait jamais pu croire que toute cette distance à parcourir, ça ne faisait qu'une course et il n'aurait plus voulu marcher. Comme ça, il a cru qu'un client descendait et qu'un autre montait.

Cette façon originale de lui faire comprendre qu'on comptait sur plus que le tarif ordinaire avait ravi Wagner qui s'en amusait comme un roi.

Le principal sujet de nos conversations sérieuses était le changement de direction à Leipzig. Ce choix inattendu paraissait à Wagner très inopportun.

— Mais, Neumann, me dit-il d'un ton de reproche, je vous ai pourtant demandé à Berlin, lors du premier cycle, ce que je pouvais faire pour vous. Vous n'aviez qu'un mot à me dire sur ce qui se préparait, et je serais parti pour Leipzig et je me serais personnellement employé, de manière à vous faire sûrement obtenir la direction.

Et quand la conversation tomba sur Förster, il me dit, pour exprimer son admiration :

— Écoutez, il sait en écrire des lettres, votre associé !

Vers le soir il fallut se séparer. Quand j'eus pris congé de la famille, Wagner m'accompagna jusqu'à la porte du jardin. Jusque-là pas un mot n'avait été dit entre nous au sujet de l'incident de Berlin. Alors, dans l'allée pleine d'ombre, il s'arrêta et commença de lui-même:

— Neumann, vous avez eu des torts envers moi. Mais je puis vous assurer encore une fois que ce soir-là, à Berlin, je n'ai eu aucune autre raison de quitter la scène que celle que vous connaissez. J'avais véritablement l'impression que j'allais défaillir si je restais un instant de plus sur la scène.

Et ce disant, il me prit la main et l'appuya sur son cœur :

— Si vous saviez le *travail* qui se fait là, tout ce que je souffre là !

Il me jeta un regard profond, *ardent* :

— Me croyez-vous, maintenant ?

Il me fut encore impossible de répondre oui. Alors d'un geste violent il repoussa mon bras loin de lui, se passa la main sur le front et s'écria, d'un ton de reproche douloureux :

— Ah ! faut-il qu'il soit si difficile de se faire croire !

Nous continuâmes à marcher encore un moment en silence, côte à côte, vers la sortie. Là nous nous arrêtâmes. Wagner m'embrassa sans ajouter un mot et nous nous séparâmes. Ce n'est que deux ans plus tard, quand nous arriva de Venise la nouvelle que le Maître avait succombé à une crise cardiaque, que je fus convaincu de la tragique vérité de ses paroles.

Afin que je pusse rester aussi longtemps que possible à Wahnfried, dans cette soirée que je viens de rappeler, le Maître m'avait conseillé de me faire conduire en voiture de Bayreuth à la station voisine,

où je rejoignis le rapide de Munich. Ainsi se termina pour moi la mémorable journée du 21 juillet 1881.

En août, je reçus avis, par l'intermédiaire d'Antoine Seidl, que le Maître, conformément à ma lettre du 6 juillet, m'accordait aussi pour Leipzig le droit exclusif de faire représenter *l'Anneau* et désirait que je lui soumette un projet de traité à cet effet. Je le lui envoyai le 1er septembre sous forme de traités d'ensemble où je comprenais aussi les autorisations qui m'avaient déjà été accordées soit par télégrammes soit par lettres.

Aussitôt après la réception de ces traités, le Maître me répondit :

« Mon cher ami,

» Tout est bien, sauf ceci : il faut ajouter au traité un petit paragraphe, à peu près comme celui que j'ai indiqué sur l'exemplaire ci-joint. Votre amour-propre s'accorde avec ma confiance en vous et en vos exploits : le droit exclusif de représentation qui vous est accordé dans ce sentiment, vous ne devez, sous aucun prétexte, vous le laisser, en quelque sorte... pardon!... acheter. En même temps que votre envoi m'est parvenue, aujourd'hui, *la Semaine musicale*, de Fritsch, et j'y ai vu, par une correspondance de Dresde, que certaines conditions et stipulations de nos traités pouvaient prêter à de fausses interprétations. Par exemple la direction du théâtre de la Cour à Dresde ne peut, comme telle, en aucun cas, représenter mon

œuvre. Mais si vous louez le théâtre de Dresde pour y donner *l'Anneau des Nibelungen* avec votre troupe, c'est autre chose et cela rentre dans nos conventions; autrement, non.

» Je ne veux pas revenir aujourd'hui sur ce point que cela m'a bien donné à réfléchir quand j'ai appris que vous êtes encore en pourparlers avec M. de Hülsen pour des représentations au théâtre de la Cour, à Berlin, après qu'il a déjà été décidé que celles-ci ne devaient pas y avoir lieu. Mais maintenant tenons bon et ne renonçons pas à l'unique fondement qui repose sur le plaisir que me cause votre énergie et votre habileté en même temps que sur ma confiance en votre parfaite honnêteté.

» Voulez-vous faire ajouter au traité le petit paragraphe supplémentaire, et aussitôt ma signature sera à votre disposition.

» Votre très cordialement dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 2 septembre 1881. »

J'acceptai sans discussion les modifications proposées par le Maître et je pus lui envoyer les traités à signer dèsle 4 septembre.

Bientôt après, je devais avoir la joie de saluer Wagner à Leipzig. Il était allé voir son dentiste à Dresde et, de là, le 13 septembre, poussa jusqu'à Leipzig. L'intention que nous eûmes de lui faire voir

à cette occasion *la Walkyrie* ne put malheureusement se réaliser à cause du refus, si je ne me trompe, de Reicher-Kindermann.

Wagner n'en vint pas moins le soir avec madame Cosima et avec Siegfried et Eva, au théâtre et il assista dans la loge directoriale à la représentation du *Cousin* de Bénédix. Lui et sa famille s'amusèrent énormément, Wilhelm Eichenwald, dans le rôle du cousin, plut beaucoup à Wagner. Sur une comédienne qui jouait avec lui, mais qui était un peu une miniature, il fit cette réflexion : « Quand on est si petit, on ne doit pas entrer au théâtre. »

Dans son appartement de l'hôtel Hauffe après la représentation, nous parlâmes des plans pour l'avenir et le lendemain matin Wagner retourna à Bayreuth.

A la fin de septembre je pus faire des ouvertures au Maître sur un nouveau projet, qui, après de longues préparations, était devenu mûr pour la discussion. Il s'agissait d'associer au *Théâtre Allemand* nouvellement fondé à Berlin, un *Théâtre Richard Wagner*, de telle sorte que sur les vastes fondations du théâtre Frédéric-Guillaume fussent élevées une plus petite scène, pour la comédie, et une plus grande sur le modèle de Bayreuth, le tout devant être exploité en commun par un *consortium*. Les propositions que je pouvais soumettre à Wagner étaient les suivantes :

1° Nous fondons une société de dix membres dont

le premier et le principal doit être Richard Wagner;

2° Chaque membre verse une somme de vingt-cinq mille marks et touche dix pour cent des bénéfices nets ;

3° Par le versement de vingt-cinq mille marks, chaque sociétaire devient fondateur et propriétaire pour un dixième ;

4° Vous m'accordez le droit exclusif de représenter *Parsifal* en Europe et en Amérique;

5° Sur chaque représentation de vos œuvres, où qu'elle ait lieu, vous toucherez dix pour cent sur la recette brute;

6° Vos droits sont absolument indépendants du dixième des bénéfices nets qui vous revient comme associé;

7° La part des bénéfices, ainsi que bien entendu vos droits, sont réversibles sur la tête de vos héritiers ou ayants droit;

8° Au bout de dix ans vos héritiers auront toute liberté de réclamer le capital de vingt-cinq mille marks versé et de se retirer de la société;

9° Au bout de trente ans, vos héritiers aussi bien que les associés, auront toute liberté de réclamer le capital de vingt-cinq mille marks versé et, au besoin, de le rembourser;

10° Les durées de dix et de trente ans mentionnées aux paragraphes 8 et 9, seront comptées à partir du jour de votre décès.

A ces points, qui ne sont fixés qu'en principe, j'ai à

ajouter que, dans le cas où le versement de vingt-cinq mille marks présenterait des difficultés pour vous, je m'en chargerais volontiers à votre place, et me réserve de régler personnellement avec vous les conditions du remboursement. Les chances de rendement de l'entreprise, dans les conditions ci-dessus indiquées, sont si extraordinairement brillantes à mon estimation, que je n'hésite pas à évaluer votre bénéfice à au moins soixante ou soixante-dix mille marks par an. Je pense donc vous offrir de la sorte une occasion assez appréciable d'assurer l'avenir de votre famille.

A cette proposition, je reçus de madame Cosima Wagner la lettre suivante :

« Mon cher Directeur,

» Mon mari me charge de vous dire, qu'avant de répondre pour se mettre d'accord avec vous à la lettre qu'il a reçue de vous aujourd'hui, il voudrait bien régler un point qui est d'importance dans ses rapports d'affaires avec vous.

» Il remarque tardivement une grave inégalité à son détriment dans le contrat qu'il a conclu avec vous, cher monsieur. Ce contrat en effet vous donne un droit qui lui ôte à lui toute faculté, dans le cas où vous ne donneriez pas les représentations, d'en céder l'autorisation à un autre. Et en échange de ce droit vous ne lui avez garanti ni l'époque des représentations, ni une somme versée d'avance. Et, pour que vous saisissiez bien, cher monsieur, quel dom-

mage considérable cela peut lui causer, mon mari me charge de vous exposer ce qui se passe pour Dresde. Il est question que l'Intendance générale de cette ville le dédommage et, pour donner satisfaction à ses réclamations, dont vous avez certainement entendu parler, se décide à acquérir le droit de représentation. D'autre part vous ne pouvez rien monter de sitôt à Dresde : quelle importance devrait donc avoir la somme que vous lui verseriez pour le droit exclusif de représenter *l'Anneau des Nibelungen*, pour compenser le dommage que lui causerait le renoncement, à la satisfaction de ses désirs, à brève ou longue échéance?

» Il vous demande donc à reprendre sa liberté pour Dresde, et pour les autres cas la fixation d'un délai et le versement d'une avance importante, car il n'est pas impossible que d'autres se présentent, et il y a là un désavantage pour lui, sans qu'il ait en échange ni certitude ni compensation.

» Quand ce point sera réglé, il s'occupera avec vous, très cher monsieur, de la question du théâtre Wagner à Berlin. Il se joint à moi pour vous envoyer l'assurance de notre considération la plus distinguée.

» C. WAGNER.

» Bayreuth, 30 septembre 1881. »

Ces points furent éclaircis par moi dans une lettre au Maître, à laquelle je reçus la réponse suivante :

« Mon cher ami,

» Vous prenez la chose trop au tragique ; il ne s'agit pas de confiance ou de défiance : il s'agit de rectifier un détail de notre traité, qui m'avait échappé et par lequel je risque, moi seul, d'éprouver un dommage. La cession des droits de représentation (droits exclusifs, notez-le bien), ne peut pourtant avoir de sens que pour les villes où vous pouvez garantir d'organiser des représentations. Assurément cela vous est possible dans presque tous les endroits pour lesquels vous avez désiré ces droits (et pour Leipzig même vous avez rendu la chose possible en utilisant le théâtre Carola). Mais les circonstances m'ont montré qu'il vous est impossible de monter mes œuvres à Dresde. Comment pouvez-vous donc me demander d'exclure un théâtre comme le théâtre de la Cour, de Dresde, qui a seul les moyens nécessaires pour représenter *l'Anneau des Nibelungen*, et cela pendant des années, uniquement parce que je vous ai accordé un droit, d'ailleurs inutilisable pour vous ? Voilà ce que je vous dis, et rien d'autre, tandis qu'une fois encore vous ne semblez pas vouloir me croire, admettant, sans doute que j'ai l'intention de négocier avec le théâtre de Dresde au sujet des *Nibelungen*. Mais si pareille idée est bien loin de moi, il n'est cependant pas impossible que, au cours de la période pour laquelle vous avez le droit de représentations, mes relations avec Dresde se modifient. Faudra-t-il donc qu'un droit que je vous aurai accordé sans

chance de succès, m'arrête? Vous ne le voulez certainement pas et comme je ne doute pas un instant de votre inébranlable droiture, je dirai même de votre intérêt tout personnel pour moi et mes œuvres, je crois pouvoir aussi compter que vous ne voulez pas me porter préjudice. Pourquoi donc alors vous en tenir à cette unique clause, qui est inexécutable?

» Si d'ailleurs je considère qu'il est tout à fait dans l'ordre de stipuler une garantie en échange des obligations que vous contractez par l'acquisition de ce droit de représentations, comme, au point de vue affaire, je plane tout à fait dans les airs en ce qui touche nos conventions, cela ne fait certainement que répondre au caractère complet d'un véritable traité de ce genre.

» Mais en même temps, ma situation présente est assez difficile, je ne le nie pas, pour que j'envisage avec plaisir l'idée que les revenus produits par l'exécution de mes œuvres me viendront en aide dans un avenir prochain et non dans un lointain tout à fait incertain.

» J'accepte donc avec plaisir et gratitude l'offre d'un versement d'avance aussi élevé que vous pourrez le fixer, sur les droits qui me sont assurés. Si vingt mille marks ne vous paraissaient pas une trop grosse somme je pourrais, dès aujourd'hui, m'occuper à mon grand contentement de préparer tout ce qui est nécessaire pour remettre ma santé, et notamment le voyage qui m'y aidera.

» Je crois vous avoir dit tout ce qui est nécessaire pour le moment et vous avoir complètement rassuré en ce qui concerne mes sentiments.

» Dans cet espoir, je vous envoie mes meilleurs souvenirs et reste,

» Votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 11 octobre 1881. »

L'avance souhaitée fut sans délai envoyée à Wagner par télégramme. A cette époque-là on m'avait proposé des ressources importantes pour l'érection d'un « Théâtre Wagner », à Berlin. J'écrivis à Wagner que le plan avait déjà été complètement étudié sur le modèle de Bayreuth et lui demandai une prompte décision. Le Maître me répondit :

» Mais, mon très cher et excellent ami, comme vous vous jetez sur moi! Comment voulez-vous que je vous donne si brusquement des solutions aussi importantes. J'ai mis vingt ans de ma vie à fonder Bayreuth, parce qu'en ce faisant, j'ai une idée à longue portée. Mais un « Théâtre Wagner » à Berlin? Rien ne m'aurait été plus facile : on m'en a offert les moyens il y a neuf ans. Seulement ce que je voulais mettre au jour pour le monde n'était pas possible là. Mais au contraire ce que je créais ici, dans l'isolement, où il faut que l'on vienne à moi, pouvait, si l'œuvre était bien née viable, être ensuite développé. Cet

accroissement-là est maintenant la tâche d'un autre. Soyez celui-là. Vous avez eu la preuve de la confiance que j'ai en vous. Mais c'est entièrement votre affaire et je ne puis en aucune façon y participer, sinon en vous cédant mes œuvres de préférence à tout autre impresario.

» Vous n'avez pas besoin de mon argent mais de mon nom ? Comme je vous donne mes œuvres, donnez mon nom au théâtre, mais ne le mettez pas dans la liste ni même à la tête de ceux des actionnaires. Il faut que Berlin soit une entreprise *vôtre* et non mienne. Et combien plus encore si, pour la fondation de ce théâtre, vous vous associez avec un autre consortium artistique, ce qui, au point de vue pratique, me paraît mériter toute approbation, mais ce qui exclut absolument ma participation comme intéressé.

» Mon cher ami, si vous ne pouvez pas mettre sur pied, disons un « véritable Théâtre Wagner », ce que je tiens en tout cas pour extrêmement difficile, alors renoncez plutôt complètement à l'affaire.

» *Parsifal* ne doit être représenté nulle part, si ce n'est à Bayreuth, et cela pour des raisons intimes, qui ont paru si péremptoires, par exemple, à mon noble bienfaiteur le roi de Bavière, qu'il a complètement renoncé à en donner de nouvelles représentations sur le theâtre de Munich. Comment pourrais-je avec un pareil précédent, répondre à votre proposition au sujet de *Parsifal?* Je ne dois ni ne puis

jamais le faire représenter sur un autre théâtre : à moins que ne se fonde un véritable « Théâtre Wagner », un théâtre consacré, qui, mais oui, errant répande dans le monde ce que j'ai jusqu'ici réalisé uniquement et pleinement sur *mon* théâtre à Bayreuth.

» Si nous conservons inébranlablement cette pensée de votre entreprise, le temps pourra bien venir où je ne confierai *Parsifal* à aucun théâtre de cour ou municipal, mais bien, et aussi exclusivement, au « Théâtre Wagner » errant.

» Pour aujourd'hui, encore tous mes remerciements d'avoir si facilement et obligeamment accédé à mon désir en ce qui concerne une avance. Vous recevrez dès demain la lettre pour le ministre Ferry.

» Ne soyez pas fâché, mais tout à fait gentil, et tout ira bien.

» De tout cœur,

» Votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 16 octobre 1881. »

Il me paraît superflu d'ajouter un commentaire à cette importante communication. La lettre au ministre Ferry, à Paris, avait été écrite par madame Cosima Wagner en vue des représentations projetées de *Lohengrin* en allemand.

La lettre qui suit se rapporte à un malentendu qui avait eu lieu au sujet de l'acquisition du matériel de

Bayreuth pour les *Nibelungen*. J'avais en effet, par erreur, compris que le matériel d'éclairage aussi en faisait partie. Peu avant mon départ pour Paris, où j'allais préparer les représentations de *Lohengrin*, j'avais écrit à Wagner que je devais considérer le refus du conseil d'administration de Bayreuth de me livrer l'ensemble du matériel, comme une rupture de notre traité. Sur quoi le Maître éclaircit le point en litige de la façon suivante :

« Mon cher ami,

» Je me casse la tête pour comprendre quelle idée vous pouvez bien avoir quand — pour cinquante-deux mille marks – en plus d'un matériel qui nous en a coûté cent quarante mille et qui n'a servi que trois fois et se trouve donc en parfait état, — vous prétendez encore avoir des appareils d'éclairage, que nous devrions aussitôt faire refaire pour le prix qu'ils nous ont coûté, environ trente mille marks, car ils sont indispensables à l'organisation de nos prochaines représentations (tout à fait en dehors de *l'Anneau des Nibelungen*). Cela peut-il vraiment être votre intention? Vous n'avez cependant certainement pas pu croire que nous voulions, à tout prix, nous débarrasser de ce matériel, car de notre côté nous n'avions aucun motif pour cela, et je n'ai moi-même consenti à la cession que par égard pour vos entreprises, qui me tiennent fort au cœur à moi aussi, et que je veux favoriser. Dites-moi donc franchement quelle est

votre idée? Est-ce que vous regrettez cette acquisition? Avez-vous l'intention de vous arranger du matériel de Leipzig? ce qui me conviendrait bien à moi. Une nouvelle acquisition vous reviendrait pourtant infiniment plus cher? Ou bien devons-nous vraiment laisser aller le tout pour environ vingt-deux mille marks, puisque nous devrions aussitôt en redonner trente mille pour l'éclairage? Si peu que me touchent les affaires financières de Bayreuth, il me serait pourtant impossible de recommander une pareille opération.

» Bref, je me casse la tête.

» Ma femme a écrit aujourd'hui pour vous une lettre à Ferry.

» Recevez les bien cordiales salutations de

» Votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 23 octobre 1881. »

Bien que le manque d'appareils d'éclairage dût me causer bien des tourments, surtout à Londres, je laissai prévaloir l'erreur commise lors de la conclusion du traité qui stipulait « pour l'ensemble du matériel des *Nibelungen* ».

A Londres, j'eus beaucoup à souffrir de ce fait. Car jamais je n'aurais cru possible que, sur une scène de premier ordre, comme l'était alors *Her Majesty's Theater*, il pût y avoir un système d'éclairage si complètement insuffisant.

II

PARIS

A la fin d'octobre 1881 je partis pour Londres avec mon chef machiniste de Leipzig, Édouard Römer, afin de tout préparer pour les représentations du *Ring* et particulièrement de me familiariser avec l'organisation scénique du *Her Majesty's Theater*.

Si, à Berlin, M. de Hülsen m'avait déjà, en son temps, fait remarquer que Pollini s'était associé avec Francke pour organiser en même temps que moi des représentations wagnériennes dans la capitale de l'Angleterre, cela me fut alors confirmé sur place. Ainsi, Wagner avait, malgré mes avertissements pressants, ccordé une double concession et créé ainsi une concurrence qui devait amoindrir la portée de l'entreprise, non seulement au point de vue commercial, mais encore au point de vue moral et artistique.

Dans de telles conditions, j'aurais volontiers renoncé à Londres pour le moment. Seulement les traités étaient conclus et il n'était plus en mon pouvoir de reculer. Il s'agissait maintenant de soutenir aussi vaillamment que possible la lutte qui m'était imposée.

Après avoir organisé à Londres tout l'essentiel pour les représentations en mai suivant, je renvoyai mon Römer à Leipzig, tandis que je me rendais moi-même à Paris pour y faire aussi, comme je l'ai déjà indiqué, les préparatifs nécessaires pour donner en février des représentations de *Lohengrin* en allemand.

Les impressions que j'eus à mon arrivée étaient encourageantes. Mon plan était, après *Lohengrin*, de faire représenter également *Tannhäuser* en allemand et avec les meilleurs artistes de nos scènes allemandes.

Le rôle d'Elsa devait être chanté alternativement par Anna Sachse-Hofmeister du théâtre municipal de Leipzig, par Thérèse Vogl, du Théâtre royal de la Cour, à Munich ; celui d'Ortrude, par Hedwig Reicher-Kindermann, de Leipzig, et Amélie-Frédéric Materna, de Vienne ; celui de Lohengrin, par Henri Vogl et Gudehus, de Dresde ; Telramund, par Otto Schelper, de Leipzig, et Théodore Reichmann, de Vienne ; le roi Henri, par Henri Wiegand, de Leipzig, et Émile Scaria, de Vienne. J'avais l'intention d'engager l'orchestre à Paris, ainsi que les chœurs, en les fortifiant

avec des chanteurs allemands éprouvés. Comme chef d'orchestre j'avais naturellement en vue Antoine Seidl. Félix Möttl devait aussi monter au pupitre concurremment avec Seidl. Toute la mise en scène, décors, costumes, armes et accessoires, était confiée aux premières maisons de Paris qui devaient me fournir ce qu'il y a de plus riche. Quand tout cela fut connu, cela fit à l'avance bonne impression sur l'opinion publique.

J'avais de nombreuses lettres d'introduction. Par la famille de Bismarck j'étais recommandé à l'ambassadeur d'Allemagne de cette époque, qui devait être plus tard le chancelier de l'Empire, Clovis de Hohenlohe, puis au représentant de l'Autriche-Hongrie, l'ambassadeur comte de Beust, et par madame Cosima Wagner à J. Ferry, alors ministre des Affaires étrangères. Je ne manquais pas non plus de lettres d'introduction pour d'éminentes personnalités artistiques, comme Camille Saint-Saëns, Charles Gounod et autres, ainsi que pour des représentants distingués de la presse, comme Albert Wolff, du *Figaro*, Lalo, etc.

Quand j'eus visité de fond en comble le théâtre des Nations que j'avais en vue, et, avec le directeur, soumis à une dernière revision les projets et conditions de traité, je crus, avant de mettre ma signature au bas de cet important document, devoir prendre encore contact avec les personnages politiques qui étaient à même de se prononcer sur la possibilité de mener à

bien cette entreprise préparée de longue main. Il faut bien se rappeler, à ce propos, qu'il s'agit ici de la période 1881-1882.

Ma première visite fut pour l'ambassadeur d'Allemagne, le prince de Hohenlohe, auquel j'avais déjà été présenté à Berlin dans le salon de Paul Lindau et qui, dès cette époque, m'avait promis de la façon la plus empressée, son appui pour mon entreprise parisienne. D'ailleurs, comme l'ambassadeur était déjà suffisamment préparé à ma visite par le prince de Bismarck, il me reçut d'une façon extraordinairement aimable et flatteuse et se fit renseigner par moi sur tous les détails. Quand il fut bien persuadé qu'il s'agissait d'une entreprise artistique de premier ordre, il m'assura de nouveau de son appui. A la fin de notre entretien, comme j'avais dit, dans la conversation, que je faisais dépendre la conclusion de mes traités de son opinion, le prince me dit :

— Signez tranquillement vos traités : le *Lohengrin* allemand fera avec vous une entrée triomphale à Paris.

Tout en causant, Son Altesse m'avait reconduit de son cabinet de travail dans le salon, et là j'avais pris congé de lui. J'allais franchir le seuil quand le prince, me rappelant, me dit :

— Écoutez, mon cher directeur : attendez donc encore un peu avant de conclure vos traités. J'aimerais bien m'informer du sentiment du gouvernement au sujet de ces représentations de *Lohengrin*. Je donne après-demain un dîner officiel et j'aurai à ma table le

Président de la République et tout le ministère. Pendant le repas je mettrai la conversation sur ce sujet et je les sonderai. Attendez jusque-là : je vous aviserai.

C'est ce que je fis. Je continuai, en attendant, mes préparatifs ; je me fis présenter des croquis et des devis par les maisons chargées des décors, costumes, armes et accessoires, et fis cependant mes visites au ministre Freycinet, aux principales personnalités artistiques, à Gounod, que j'avais connu à Vienne (quand il était venu faire répéter et diriger lui-même son *Roméo*) ; j'entrai en relations avec Saint-Saëns, qui se montra extraordinairement favorable à nos représentations allemandes de *Lohengrin* et qui, de concert avec d'autres artistes et avec les éditeurs Durand et Schönwerk, m'offrit un déjeuner en l'honneur des représentations projetées et y porta lui-même un toast à leur succès.

Je ne voudrais pas passer sous silence un incident qui révèle admirablement la situation politique de cette époque. J'avais naturellement fait aussi ma visite à l'ambassadeur d'Autriche, le comte Beust. Quand celui-ci, en prenant connaissance de la lettre de recommandation que je lui avais présentée, eut vu le motif de mon séjour à Paris, il me regarda un instant puis me dit :

— Mon cher ami, je considère cette entreprise comme extrêmement dangereuse et je crois, ma foi, que les Français vous démoliront le théâtre.

Tout ce que je lui dis sur le succès, sur les impres-

sions que j'avais rapportées de mes autres visites, le laissa sceptique et ne l'empêcha pas de s'en tenir à son opinion.

Le 4 novembre se produisit un événement très extraordinaire. Le fameux chef d'orchestre Lamoureux se fit annoncer chez moi et, entrant, accompagné de l'éditeur Durand, m'annonça qu'il se voyait obligé de s'opposer à la représentation de *Lohengrin* : en vertu d'un traité avec Durand et Schönwerk, représentants de Richard Wagner, il était propriétaire exclusif de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* pour toute la France et ne pouvait pas autoriser les représentations en allemand. A ma demande de voir le traité en question il ne fit qu'une réponse évasive. D'après cela, comme aussi d'après toute l'attitude des représentants de Wagner, qui d'ailleurs, à ce qu'il semblait, auraient vu sans regret mes représentations, je soupçonnai que la question de droit entre les représentants, Lamoureux et Richard Wagner n'était pas parfaitement élucidée. Je voulus cependant gagner du temps et je déclarai que j'examinerais la chose de près, puis je demandai de nouveau à voir le traité. D'un commun accord une nouvelle conférence fut fixée au lendemain soir chez Lamoureux. Je m'y présentai en compagnie du docteur Reutlinger, l'avocat que m'avaient indiqué mes amis de Paris. Tout en m'efforçant de convaincre Lamoureux qu'il lui serait impossible — en 1881 — de mettre sur pied une représentation de *Lohengrin*, d'abord parce qu'il

n'avait pas sous la main les artistes nécessaires, je fis encore valoir, et mon avocat avec moi, le point de droit, en me basant sur le traité conclu par moi avec Richard Wagner. Sur quoi, avec beaucoup d'emphase, Lamoureux lança ces mots :

— Vous ne trouverez pas un juge en France pour donner tort à un Français contre un Allemand.

Et je répliquai aussitôt :

— Eh bien, moi, j'ai plus d'estime pour la magistrature française : je suis sûr que même un juge français donnera raison à un Allemand contre un Français, si cet Allemand est dans son droit.

Cette réponse fit un effet prodigieux et eut un vrai succès. Tous les assistants, amis ou relations de Lamoureux, m'approuvèrent bruyamment en criant bravo. Mais notre conférence se termina néanmoins sans résultat.

Dans ces conditions j'eus donc recours à Bayreuth et j'en appelai au témoignage de R. Wagner. Sans délai je reçus de madame Cosima la lettre suivante :

« Mon cher Directeur,

» Ci-joint une lettre qui mettra sans doute fin aux difficultés que vous rencontrez à Paris ; j'y joins une carte pour un ami qui se fera certainement un plaisir de vous aider.

» L'affaire de Londres est plus difficile, parce que certainement ce qui vous paraît devoir vous porter préjudice ne vient pas de MM. Richter et Francke et

que mon mari ne connaît pas les autres membres de « l'Opéra allemand ».

» J'ai écrit à un de nos amis, M. Henry Schlesinger (Kensington Park Gardens, 5), et il a essayé de vous rencontrer sans y réussir. Je crois que vous trouveriez en lui un appui très utile, il connaît bien la situation et montre à nos intérêts un dévouement à toute épreuve.

» Mon mari me charge de ses meilleurs compliments pour vous, mon cher directeur, et j'y joins l'assurance de ma considération distinguée.

» C. WAGNER.

» Palerme, 16 novembre 1881.

» *P.-S.* — Mon mari se réserve de vous écrire une lettre destinée à la publicité, où il regretterait le préjudice que vous cause l'entreprise concurrente. Mais il ne serait peut-être pas très à propos de faire connaître dès maintenant ce préjudice. »

Pendant ce temps mes négociations à Paris suivaient leur cours. Deux jours après ma visite à l'ambassadeur d'Allemagne, en rentrant vers une heure du matin d'une représentation de *Don Juan* à l'Opéra, j'avais trouvé un billet du prince de Hohenlohe qui m'invitait à me présenter chez lui le lendemain matin : il avait une communication importante à me faire. Après une nuit un peu agitée je me rendis à l'ambassade à l'heure fixée et j'y appris les nouvelles les plus favorables.

— Pendant le dîner officiel j'ai mis la conversation sur la question qui vous intéresse et demandé si, du côté du Gouvernement, on aurait quelque arrière-pensée politique à laisser représenter en allemand, par des artistes allemands, le *Lohengrin* de Richard Wagner; en même temps, comme vous me l'aviez dit, je faisais remarquer que l'orchestre et les chœurs seraient recrutés à Paris et que l'ensemble du matériel scénique se ferait dans les ateliers parisiens. Le président Grévy me répondit le premier : « Je n'y mets qu'une condition : c'est que la première loge qui sera retenue pour ces représentations soit la mienne. » Sur quoi Gambetta : « Et la seconde sera pour moi. » Et ainsi de suite, dit le prince, chaque membre du Gouvernement se fit réserver une loge. Et quand le prince eut encore ajouté quelques détails il me congédia de la façon la plus gracieuse en me disant : « Signez maintenant vos traités et réservez-» moi une loge à moi aussi. »

Je n'ai pas besoin de dire avec quels sentiments de reconnaissance je quittai l'ambassade et combien l'enthousiasme fut grand quand je télégraphiai à Leipzig que les représentations pouvaient maintenant être considérées comme assurées.

Je conclus donc mon traité avec la direction du théâtre des Nations en faisant le premier versement de cinquante mille francs; je réglai les premiers acomptes dans les ateliers parisiens et pris toutes mes autres dispositions en vue des représentations.

Naturellement, *le Figaro* et tous les autres journaux avaient longuement parlé de ma présence à Paris et de son but. Aussi étais-je journellement assiégé au Grand-Hôtel par des musiciens qui demandaient à être engagés dans l'orchestre et par des choristes qui se déclaraient prêts à répéter leur partie en allemand. Enfin je pus quitter Paris avec la conviction, qui me réjouissait, que les représentations de *Lohengrin* étaient complètement assurées. La seule parole d'avertissement qui se fût élevée contre notre plan, celle du comte Beust, était oubliée.

De Paris, je me rendis d'abord à Munich pour conclure, sous réserve du consentement du roi Louis II, les pourparlers déjà entamés depuis longtemps avec le ménage Vogl, ou pour demander dans une audience ce consentement. Les négociations avec les autres artistes hommes et femmes en dehors de ceux de Leipzig, avaient été également entamées depuis longtemps et n'avaient plus qu'à être conclues par un accord définitif.

On peut donc imaginer mon étonnement quand, arrivé à Munich, j'appris de Vogl que des dépêches arrivées de Paris signalaient que le projet des représentations allemandes de *Lohengrin* avait échoué. Une dépêche était même parvenue directement au roi : l'autorisation de chanter ne pouvait pas être accordée au couple Vogl, car on devait craindre qu'il n'y eût des scènes de désordre pendant les représentations et que la vie des artistes allemands ne fût menacée.

Bien que je ne fisse au début que sourire de ces communications, je renoncai pour le moment à l'audience que j'avais eue en vue et je partis pour Vienne afin de conclure mes arrangements avec Amélie Materna et Théodore Reichmann; le traité avec Émile Scaria était déjà signé.

A mon arrivée à Vienne, la perspective de mon affaire parisienne s'était encore assombrie : les nouvelles données par l'ensemble des journaux ne laissaient plus guère place au doute : l'excitation contre les représentations avait pris une telle intensité qu'il était impossible de songer à en donner pour le moment, car les artistes allemands qui étaient engagés commençaient peu à peu à craindre pour leur existence.

Que s'était-il donc passé à Paris après mon départ pour retourner ainsi les dispositions à notre égard?

La presse chauvine avait commencé une campagne si violente que même les feuilles qui, au début, s'étaient montrées favorables à notre entreprise, n'osaient plus la soutenir. Une partie même d'entre elles était passée à l'ennemi [1]; d'autres, dont *le Figaro*, déconseillaient la représentation sur un ton bienveillant. Mais il fallait bien exécuter les traités conclus. Je fis donc venir à Leipzig les costumes, armes, etc., bref tout le matériel destiné à Paris qui

1. Maints journaux publièrent même des extraits et des traductions de la *Comédie à la manière antique*, de Wagner, la fameuse *Capitulation*, écrite à la fin de 1870.

était commandé et déjà payé en partie. Le traité avec le théâtre des Nations fut résilié, à la condition que le versement de cinquante mille francs déjà fait serait déclaré acquis.

Mais qui donc avait envoyé à Munich, cette dépêche au roi? L'ambassadeur d'Allemagne en personne.

*
* *

Je voulus du moins présenter aux habitants de Leipzig les splendeurs préparées pour Paris. Le 19 février eut donc lieu chez nous au lieu de Paris, la représentation de *Lohengrin* avec la superbe mise en scène de Paris. La distribution était la suivante :

LE ROI HENRI.	HENRI WIEGAND.
LOHENGRIN. .	GEORGES LEDERER.
TELRAMUND .	OTTO SCHELPER.
ELSA.	ANNA SACHSE HOFMEISTER.
ORTRUDE . . .	HEDWIGE REICHER-KINDERMANN.

Antoine Seidl dirigeait l'orchestre. L'affluence fut extraordinaire; on joua à bureaux fermés; il n'y avait même pas une place debout à vendre. L'enthousiasme dans la salle était aussi grand que possible.

Il se produisit ce soir-là un incident peu ordinaire. Un peu avant l'apparition de Lohengrin dans la nacelle, je me souvins que j'avais, avec le décorateur de Paris, combiné, pour la nacelle traînée par le cygne, un effet qui, à la répétition déjà, avait paru remarquable. Comme de la loge directoriale, on ne

pouvait pas voir cette apparition dans des conditions favorables, je me rendis en hâte au balcon pour pouvoir, de la porte du milieu, car il n'y avait pas une place libre, bien suivre toute la scène. L'effet ne laissa rien à désirer. Retenu par la vue de l'ensemble, je voulus, malgré l'incommodité de ma place, attendre là la fin de l'acte. Alors, à la première phrase d'Ortrude dans le grand ensemble, je remarquai que la voix de madame Kindermann était accidentellement voilée. Et son indisposition augmenta de plus en plus, si bien qu'à la fin de l'acte, je me précipitai sur la scène, persuadé que l'artiste allait me dire qu'elle ne pouvait pas continuer à chanter. Pourtant ce ne fut pas le cas. Elle assura au contraire être particulièrement bien disposée. Néanmoins, je redoutais que la représentation ne fût troublée car il me paraissait impossible que l'artiste, avec l'enrouement dont j'avais surpris le début, pût tenir son rôle jusqu'au bout. Sans donc ajouter un mot, je chargeai un garçon d'aller aussitôt, avec une voiture, chercher et amener au théâtre la seconde titulaire du rôle, Orlande Riegler, bien entendu avec ses costumes d'Ortrude.

En me rendant à ma loge, avant le commencement du second acte, je rencontrai le garçon et lui demandai si mademoiselle Riegler était arrivée. Comment décrire mon trouble quand cet homme me répondit que M. le chef d'orchestre Seidl à qui il avait fait part de mon ordre, l'avait chargé de me dire que

mes craintes étaient sans fondement ; madame Kindermann se trouvait de nouveau très en voix. Après un blâme sévère au garçon pour avoir négligé d'exécuter mon ordre, je le lui renouvelai et la chanteuse qui, par bonheur, n'habitait pas loin du théâtre, fut bientôt à son poste.

L'habilleuse dut alors, en toute hâte, habiller mademoiselle Riegler, ce qui était d'autant plus facile que le premier costume du deuxième acte nous aidait dans cette périlleuse situation. Entre temps, sur la scène, l'acte était commencé. A chaque note que chantait la Kindermann je voyais, ou plutôt j'entendais approcher le moment où la chanteuse prise d'un enrouement complet ne pourrait plus continuer. Je courus à la loge de la Riegler, qui voulait tout tranquillement achever de se préparer, et la pris par la main, et tandis que nous passions du côté gauche de la scène au côté droit (on sait que le décor est complètement fermé à gauche) l'habilleuse cherchait encore à compléter le costume d'Ortrude. Soudain la chanteuse s'écria :

— Je perds mon jupon ; rattachez-le.

L'habilleuse se préparait à le faire, je lui saisis le bras :

— Nous n'en avons plus le temps.

Et ce disant, j'arrachai moi-même le malencontreux jupon. Et je m'élançai avec Ortrude IIe à l'endroit d'où elle pouvait entrer en scène, me convainquant de plus en plus qu'Ortrude Ire serait incapable

de terminer la scène. Et ce que mon oreille m'avait fait prévoir arriva en effet. J'avais déjà recommandé au régisseur de baisser encore plus que d'habitude la rampe pour cette scène qui se joue d'ailleurs toujours dans l'obscurité. Au moment même où avec Ortrude IIe j'arrivais à l'unique endroit par où l'on avait accès sur la scène, Ortrude Ire sortait en chancelant, et, en m'apercevant, elle se jeta sur moi en me chuchotant à voix basse ces mots.

— Impossible de continuer.

Et comme elle ne soupçonnait aucunement les préparatifs qui avaient été faits dans l'intervalle, elle ajouta, à bout de souffle, qu'il fallait au plus vite aller chercher mademoiselle Riegler. Quelle ne fut pas sa satisfaction quand elle entendit au même moment Ortrude Riegler entonner sa partie.

Grâce à l'obscurité profonde de la scène, la sortie de l'une aussi bien que l'entrée de l'autre avait complètement échappé au public. La similitude des costumes quand la lumière fut un peu rendue, dissimula encore le changement, jusqu'à ce qu'enfin le public, au bout de quelque temps, averti par la différence des voix, se rendît compte de la substitution.

On peut penser quelle vive impression fit cet incident sur le public de Leipzig toujours si vivement intéressé par les choses de théâtre, d'autant qu'on en parla et qu'on le signala dans les journaux d'une façon qui ne laissait pas d'être flatteuse pour ma prévoyance. Les efforts des malveillants pour pré-

senter cet incident comme un « coup monté » entre l'artiste et son directeur furent en général accueillis avec un sourire incrédule.

Notre nouveau et magnifique *Lohengrin* de Leipzig me consola donc d'avoir à renoncer à nos projets pour Paris. L'hostilité de la presse parisienne s'accentua en effet de telle sorte que nos belles espérances s'évanouirent complètement. Il ne me resta plus qu'à exécuter commercialement tous les traités que j'avais conclus. Personnellement, sans doute, la campagne de presse acharnée ne m'aurait pas empêché de poursuivre l'entreprise, confiant dans le meilleur esprit du public cultivé qui, sans doute, se serait, en faveur de ce merveilleux chef-d'œuvre, élevé au-dessus d'aveugles préjugés. Mais les théâtres royaux de Vienne et de Munich hésitaient, cela se conçoit, à exposer Scaria, Reichmann, Vogl et autres à des dangers possibles et, en raison de cette situation critique, refusèrent les autorisations. Je ne pouvais pas avoir le désir de me présenter à Paris sans ces artistes d'une valeur éminente et éprouvée ; je résolus donc, malgré la perte importante qui en résultait pour nous, de renoncer pour Förster comme pour moi, à l'exécution de mon plan.

Le récit de la représentation de *Lohengrin* à Leipzig avec la mise en scène préparée pour Paris m'a conduit, pour ne pas interrompre la suite des faits, à omettre d'autres incidents antérieurs. Avant cette représentation en effet, et peu après les incidents de

Paris, se placent les études et la première représentation de *Tristan et Iseult*, qui fut donnée à Leipzig, le 2 janvier 1882. Le Maître avait renoncé à la condition, d'abord posée par lui, de sa présence aux études et répétitions de l'ouvrage. Car il ne voulait pas abréger son séjour en Italie. La distribution était la suivante :

TRISTAN. . . .	GEORGES LEDERER.
ISEULT	HEDWIGE REICHER-KINDERMANN.
MARK	HENRI WIEGAND.
KURWENAL. .	OTTO SCHELPER.
BRANGAENE .	CATHERINE KLAFSKY.

Je pus envoyer par télégramme, à Wagner, qui était alors à Palerme, la nouvelle d'un succès éclatant. Je fis suivre un peu plus tard ma dépêche de cette lettre.

« Très cher et honoré Maître,

» Bien que le télégramme dans lequel je vous annonçais le succès triomphal de *Tristan et Iseult* soit resté sans réponse, j'espère que vous avez bien reçu la nouvelle. C'est un enthousiasme extraordinaire, une joie complète qu'a provoqués ici votre merveilleux ouvrage. Et ainsi dans notre Nord glacial nous avons pu nous aussi soupçonner quelque chose de cette ferveur italienne et de cette exaltation méridionale qui aurait certainement réussi à vous charmer vous-même, cher Maître, et à vous inspirer une joie et une satisfaction complètes. L'excellent

Seidl a accompli des merveilles avec son orchestre et l'ensemble de la représentation (qu'il ne m'est pas permis de louer) a été apprécié au plus haut point par toutes les voix autorisées et par l'ensemble du public. Schelper, en Kurwenal, a obtenu son succès habituel; Lederer, en Tristan, a surpassé toutes les espérances et réalisé une interprétation qui, au jugement d'Oscar Pauls, fait de lui le premier ténor de la scène allemande. Mais c'est par-dessus tout la Reicher-Kindermann qui a provoqué des acclamations frénétiques et des applaudissements sans fin. Je suis sûr, très honoré Maître, que vous aussi, si vous aviez assisté à cette interprétation éclatante, aussi dramatique et passionnée que parfaite au point de vue vocal, vous auriez porté sur la cantatrice le même jugement que nous tous. Nous avons donné dimanche la seconde représentation, et le succès triomphal du premier soir s'est renouvelé, avec plus d'intensité encore. Tous les autres interprètes, Klafsky en Brangaene, Wiegand en Mark, Lieban dans le pâtre et Caliga en Melot ont eu leur bonne part des acclamations que le public a prodiguées.

» A cette heureuse nouvelle je puis en ajouter une autre non moins heureuse, et même plus heureuse encore par ses conséquences. Nos prévisions pour la campagne de Londres sont magnifiques. Jusqu'à présent nous avons déjà, en location de places, atteint la somme à laquelle, lors des représentations de Berlin, on n'est arrivé qu'après la répétition générale.

D'après cela, la réussite de *l'Anneau des Nibelungen* à Londres me paraît ne pas faire question. Ce succès dans notre première étape extraordinaire a encore accru mon courage et je puis vous assurer aujourd'hui que votre projet du « Théâtre Wagner ambulant » marche à grands pas vers sa réalisation.

» Je suis maintenant fermement décidé à engager, en plus des acteurs, un orchestre et des chœurs spéciaux et je suis à peu près certain que, outre M. Scaria, le ménage Vogl s'associera aussi à l'entreprise. Les traités, il est vrai, ne sont pas encore signés avec ces derniers, mais les choses en sont maintenant à ce point que je ne doute plus de la participation de ces artistes. Naturellement je n'ai pu conclure ces engagements que grâce à des offres d'argent tout à fait extraordinaires. Mais la confiance que m'inspire la force victorieuse de l'œuvre m'en a donné l'audace, et plus encore la confiance que j'ai dans votre aide toute puissante, très honoré Maître. Je vous la demande par-dessus tout, de la façon suivante :

» Jusqu'à la fin de la tournée, qui commencera le 1er septembre de cette année pour se terminer le 31 mai 1883, refusez toute autorisation de représenter *l'Anneau des Nibelungen*, aussi bien en Allemagne qu'à l'étranger, bien entendu autant que ce droit de représentation n'a pas déjà été acquis. Si vous considérez que je ne puis courir le risque inusité de cette entreprise qu'à la condition partout où je me présenterai de donner l'ouvrage pour la pre-

mière fois, vous devez trouver ma prière justifiée. Par exemple, la direction du théâtre de Kœnigsberg, j'en suis informé de façon certaine, sollicitera prochainement de vous le droit de représentation. Si vous le lui accordiez je devrais rayer cette ville de ma liste, ainsi que toutes celles qui seraient autorisées à représenter l'ouvrage. Le théâtre Wagner en recevrait un coup mortel.

» Ainsi donc, très honoré Maître, je vous prie instamment de ne faire à toutes les demandes que des réponses évasives ou dilatoires et de remettre toute décision jusqu'après le 31 mai 1883. Alors je pourrai me mettre à l'œuvre avec l'espoir d'un brillant succès, et cet espoir sera absolument fondé et ne nous décevra ni l'un ni l'autre.

» Je donnerai, dans le cours de ces neuf mois, trente-six fois le cycle complet ; d'après mes calculs, ces représentations vous rapporteront au moins cent cinquante mille marks de droits.

» Mon budget est colossal, mais il sera garanti si je suis sûr de votre appui dans la forme indiquée.

» Votre très respectueusement dévoué,

» ANGELO NEUMANN. »

Quelques jours après, je recevais de Wagner la réponse suivante :

Palerme, 15 janvier 1882,
Hôtel du Palmier.

« Mon bien excellent ami,

» J'ai trouvé très aimable de votre part de m'an-

noncer le succès de la représentation de *Tristan* à votre théâtre, mais qu'avais-je à vous répondre? M'aviez-vous posé une question? Celle que, par contre, je me posais à moi-même est restée sans réponse, parce que je suis encore embarrassé moi-même pour la trancher. Je ne voulais plus, vous le savez, laisser représenter cet ouvrage problématique que si je pouvais moi-même lui donner mes soins. Et voici que tout a marché sans cela, et cela m'étonne. Enfin, bonne chance! Je découvre certainement en Seidl des dispositions cachées, qui n'ont besoin que de la chaleur qui les fait éclore, pour me jeter moi-même dans l'étonnement. Je vous prie donc aussi, dans l'intérêt de l'ensemble, de lui laisser plus de latitude, pour tous les arrangements scéniques, qu'on n'en accorde d'ordinaire au chef d'orchestre, car c'est en cela que consiste ce qu'il a principalement appris de moi.

» Je n'ai pas encore trouvé le temps de répondre au directeur du théâtre de Kœnigsberg — car je suis toujours souffrant et j'ai besoin de repos — mais il va de soi que je n'ai à lui notifier qu'un refus.

» Je croyais, d'après nos conventions, vous avoir complètement rassuré sur ce point que, pendant toute la période du moins pour laquelle vous avez conclu avec moi en vue de votre difficile entreprise, je ne donnerai aucune nouvelle autorisation de représenter *l'Anneau des Nibelungen* (Francfort s'était justement présenté avant la signature de notre traité).

Si inutile que cela me semble de vous donner encore la signature que vous demandez, je pourrais cependant vous l'envoyer pour votre entière satisfaction.

» Pour Londres aussi vous pouvez compter sur tous les appuis possibles de ma part.

» Au sujet de Paris, je désire vivement que vous renonciez absolument à la chose et, vraiment, j'ai peine à concevoir comment j'ai pu me décider à en passer pour Paris par où vous vouliez. Si vous n'aviez pas déjà engagé des dépenses ou si je savais comment vous pourriez utiliser ailleurs les commandes faites pour Paris, je vous prierais instamment d'annuler complètement notre traité et en revanche, je signifierais à la commission de la Société des Auteurs dramatiques, dont je suis membre, que je refuse. une fois pour toutes, mon consentement à la représentation théâtrale d'une quelconque de mes œuvres, en quelque langue que ce soit. Vous êtes trop jeune et en somme encore trop inexpérimenté pour comprendre nettement ce qui en est de ma situation à l'égard de cet arrogant centre de culture. Pour moi, c'est du... dégoût que j'éprouve tout simplement chaque fois qu'on touche à ce sujet. Je crains que vous ne sentiez la même chose mais seulement après de pénibles expériences.

» Pour aujourd'hui, bien cher ami, contentez-vous de ce faible signe de vie et puisse cette prière vous dire tout.

» Mes meilleurs compliments à Seidel et à son excellente phalange.

» Votre tout dévoué,

» RICHARD WAGNER. »

La lettre suivante prouve avec quelle ardeur et quelle amabilité Wagner trouvait encore le temps à Palerme de s'occuper du développement ultérieur de mes plans :

« Mon cher monsieur Neumann,

» Voici quelques renseignements. Peut-être la lettre de Kœnigsberg, à laquelle je n'ai toujours pas répondu, vous intéresse-t-elle? Si G... n'a pas publié ma lettre concernant votre entreprise, je ne trouverais pas mauvais que vous fissiez connaître la copie que vous en avez reçue de moi (en supprimant peut-être le nom du destinataire). A mon avis, c'est cette lettre qui explique le mieux le sens et le caractère de votre entreprise.

» Si je ne réponds pas toujours immédiatement — et comme dans l'enthousiasme — à vos amicales communications, comme à celle qui concernait le dernier succès de Leipzig, soyez cependant bien persuadé qu'elles me causent toujours une grande joie.

» Vous voudrez bien transmettre ma réponse au D[r] Görres après l'avoir lue et avoir fermé la lettre? Vous voyez que je suis toujours prêt à vous faciliter les choses.

» Mes souvenirs cordiaux, je vous prie, au docteur Förster et à Antoine Seidl, auquel je vous recommande toujours d'accorder beaucoup de confiance et de laisser beaucoup d'initiative.

» Les meilleurs compliments de votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Palerme, villa du prince Gangi, Piazza Porrazzi,
19 février 1882. »

A cette lettre était jointe celle que je devais faire parvenir au docteur Martin Görres, de Leipzig. Elle contient un refus à une invitation qui avait été adressée à R. Wagner, et peut être reproduite ici dans son texte authentique :

« Monsieur,

» Monsieur Neumann sait où il en est avec moi et à quel point j'apprécie les services qu'il m'a rendus pour la représentation de mes œuvres; par contre, où en suis-je avec ma ville natale de Leipzig, qui lui a enlevé la possibilité de continuer ses soins à mes ouvrages, je n'en sais rien. Comme jusqu'ici mes occupations ne me l'avaient pas permis, je m'étais réservé de faire une visite à Leipzig, un peu en souvenir de la première représentation d'une de mes œuvres de jeunesse qui y fut donnée voilà déjà cinquante ans. Si j'y renonce maintenant cela vient d'un sentiment assez compréhensible, car je me

trouverais avec vous en face d'une direction du théâtre qui m'est étrangère et indifférente, et par suite je n'aurais pas l'occasion de témoigner publiquement ma reconnaissance à ceux qui ont jusqu'ici présidé, dans des dispositions si favorables pour moi, aux destinées artistiques de Leipzig.

» Sentiments très distingués,

» RICHARD WAGNER.

» Palerme, le 20 février 1882. »

La seconde pièce annexée sous la même enveloppe était une copie de la lettre de Wagner au directeur du théâtre municipal de Kœnigsberg :

« Monsieur le Directeur,

» Il ne me serait jamais venu à l'idée de confier ma tétralogie des *Nibelungen* à nos théâtres, si, dans les circonstances actuelles, il ne m'avait paru raisonnable, en présence de promesses et d'assurances semblables à celles que vous venez de me donner, de faire une tentative pour acclimater véritablement mes œuvres sur les scènes allemandes. De toutes ces tentatives, à l'unique exception des représentations du théâtre de la Cour, à Munich, qui se donnent sous des garanties particulières, il n'y a que celle du théâtre municipal de Leipzig qui ait complètement réussi, tandis que, par exemple, je n'ai jamais pu décider Vienne à engager pour le rôle principal un

ténor suffisant, tandis encore que Hambourg a pu se vanter d'avoir fait avec la tétralogie de mauvaises affaires, et que Mannheim, Cologne et même Schwerin et Brunswick ont dû bientôt cesser les représentations. Au contraire, le succès durable du théâtre de Leipzig est dû à la grande énergie et au constant empressement à réaliser mes désirs et mes propositions, que j'ai rencontrés chez les directeurs qui étaient jusqu'ici à la tête de cette scène. Par là, aussi bien que par le succès déjà obtenu à Berlin grâce au zèle et aux efforts de M. le directeur Neumann, je me suis trouvé amené, en lui accordant un plein pouvoir pour une période jusqu'ici limitée, à favoriser ses futures entreprises pour présenter mon cycle entier au public des villes allemandes dans lesquelles cet ouvrage n'a pas encore été donné. Tout en assurant ainsi au public de ces villes l'avantage de faire connaissance avec le cycle entier, et cela dans des conditions aussi excellentes que possible, je crois accorder en même temps un autre avantage aux directeurs de ces théâtres : en effet, aussitôt que le cycle complet aura été connu du public dans son ensemble et par une rapide succession de ses parties, je suis disposé à laisser au répertoire de leurs théâtres celles de ces pièces isolées qu'ils croiront pouvoir donner facilement et avec succès.

» Je vous engage donc, vous aussi, à bien considérer cet avantage et, au lieu de voir une offense dans le fait que vous aurez à céder votre scène pour

quelques jours à la représentation modèle et dès longtemps préparée de *l'Anneau des Nibelungen*, à y voir bien plutôt un véritable soulagement, qui portera d'autant moins atteinte à l'honneur de votre maison que, à la suite de cette représentation, je vous céderai volontiers, si vous le désirez, les pièces isolées pour les donner concurremment.

» Sentiments très distingués,

» RICHARD WAGNER.

» Palerme, le 30 janvier 1882. »

A cette copie étaient en outre joints ces mots :

« Cher monsieur Neumann, vous pouvez en toute confiance, si Goldberg ne le fait pas, faire publiquement usage de la réponse que je lui adresse.

» R. W. »

Les deux lettres suivantes, qui caractérisent vigoureusement la manière et les sentiments de Wagner, se rapportent surtout à Paris.

« Mon cher ami,

» Il est inconcevable que je sois encore sans cesse assailli de questions, qui seraient depuis longtemps réglées si vous aviez fait l'usage voulu de ma lettre à Th. Truchet (Nuitter), que je vous ai communiquée. Cet ami est, depuis bien longtemps, mon fondé de pouvoirs pour Paris; il connaît tout, ma situation et mes droits dont je n'ai *rien* aliéné. Lui-même a, depuis longtemps déjà, dû négocier au sujet de

Lohengrin, au nom du directeur de l'Opéra de cette époque là, *Perrin*, et il a appris, à ce propos, que j'avais le droit de ne pas donner mon consentement; et un jour également avec Pasdeloup auquel j'ai accordé le droit de représentation pour *Rienzi*. A quoi bon alors ces perpétuelles et obscures discussions d'avocats?

» A ce propos d'ailleurs je vous signale que j'ai pris la résolution de ne jamais — tant que j'aurai un droit de propriété sur mes œuvres — laisser représenter un de mes opéras à Paris, et je songe à n'user de la cession à vous accordée, tant qu'elle durera, que pour empêcher les autres tentatives de représentation. Vous-même vous finirez bien par comprendre que vous devez laisser Paris de côté : puissiez-vous vous en rendre compte et me renvoyer simplement notre traité. Je connais Paris et je considère que ce serait contraire à mon honneur de paraître seulement tenir à un succès parisien. Vous pourrez certainement tirer parti ailleurs des décorations faites pour *Lohengrin*.

» Sans hésitation, la traduction de *l'Anneau des Niebelungen* par Normann et *non par Corder* [1]. Sérieuses raisons pour cela.

» Votre,

» R. W.

» Palerme, 26 février 1882. »

1. Il s'agissait du livret pour Londres. Les mots en italiques étaient soulignés trois fois.

« Mon cher ami,

» M. Reitlinger paraît être singulier : méfiez-vous ! Pourquoi revient-il toujours avec ces questions assommantes puisque dès le mois de novembre je l'ai sur le même sujet, adressé à mon ami et fondé de pouvoirs Truchet? Cela ne me plaît pas du tout.

» Finalement vous voyez par la lettre ci-jointe ce qui en est de tout cela et vous trouverez inconcevable avec moi que votre avocat parisien n'en soit pas depuis longtemps déjà informé.

» Les meilleurs souvenirs de votre dévoué,

» R. WAGNER.

» Piazza Porazzi, villa Gangi, Palerme, 7 mars 1882

» *P.-S.* — D'ailleurs je vous renouvelle mon désir très sérieux de vous voir renoncer à Paris, comme moi. »

III

« PARSIFAL »

A mon retour de Londres, où j'étais allé donner à *Her Majesty's Theater* des représentations de *l'Anneau des Nibelungen* avec le matériel de Bayreuth, je m'occupai aussitôt des préparatifs de la grande tournée Richard Wagner qui devait commencer à l'automne. Le 12 juin, je renouvelai donc au Maître ma prière de me donner le droit exclusif de représenter *l'Anneau des Nibelungen* et *Tristan,* car cela faciliterait notablement la conclusion de mes contrats pour la tournée.

Wagner me répondit aussitôt

« Mon bien cher ami,

» S'il y a encore une chose qui puisse m'étonner en ce monde, c'est bien vous. Dieu ! quelle activité

infatigable, quelle foi, quel courage ! Eh bien, je ne ne vous laisserai jamais en plan.

» Il n'y a qu'au sujet de *Tristan* que j'avais une hésitation, mais elle disparaîtra aussi dès que j'aurai arrangé l'affaire Batz.

» Pour les *Nibelungen* vous avez déjà de moi toutes les assurances que vous désirez, n'est-ce pas ? En voulez-vous encore davantage ? Cela pourra se faire.

» C'est une bonne idée de venir avec Seidel. Et maintenant,

» Votre émerveillé et tout dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 13 juin ???? ». *(sic)*

La remarque indignée sur l'affaire Batz se rapporte à une discussion fâcheuse qui s'était élevée, après la représentation de *Tristan* à Leipzig, entre nous et Batz et Voltz, les hommes d'affaires de Wagner, parce que nous avions reçu le droit de représentations non par leur intermédiaire, mais directement du Maître. Wagner avait été très mécontent de la conduite de ses représentants et avait adressé à M. Batz une lettre assez vive, dont me fut envoyée une copie, si bien que je puis la publier ici.

Venise, le 26 avril 1882.

« Cher Monsieur Batz,

» Il m'est impossible de croire que vous ayez l'intention de profiter de mon grand âge, qui vous

est bien connu, uniquement pour me priver, en provoquant en moi ces excitations de sentiments qu'on appelle colère, de la jouissance des fruits de ma longue existence. En tout cas il semble que vous aviez surtout intérêt à me convaincre, par des soins particuliers pour le succès de mes affaires, de la valeur de votre amitié personnelle.

» Mais j'ai eu si souvent à regretter vos procédés erronés à cet égard que j'ai dû chercher un arrangement en confiant à un fondé de pouvoirs le soin de mes intérêts vis-à-vis de vous. Je suis peiné d'apprendre que cette tentative n'a été pour vous qu'une occasion de me créer de nouveaux ennuis. Pour mettre les choses au point, à l'amiable, je désire avoir avec vous un entretien au cours d'une visite que vous me ferez à Bayreuth, à votre convenance, dans le courant du mois prochain.

» J'espère arriver par là à une entente tout à fait amicale sur les relations que nous devrons continuer à avoir. Mais en même temps, au sujet de *Tristan et Iseult*, je me réserve le droit, par suite de nos conventions dont la teneur m'est restée très présente, de vous interdire pour le moment toute immixtion dans les dispositions que je pourrai prendre pour cet ouvrage. Si vous persistiez dans votre attitude contre la direction de Leipzig, vous auriez nécessairement à entrer en procès, non pas contre cette direction qui a été pleinement autorisée par moi à représenter *Tristan*, mais contre moi qui ai donné cette autori-

sation. Vous auriez alors vraisemblablement à jouer un rôle singulier, car il apparaîtrait que, conformément au texte du traité que vous auriez à produire, c'est moi, et non pas vous, qui ai à connaître du droit de représentation; car vous n'aviez à donner un consentement conforme au mien qu'après avoir obtenu mon autorisation formelle. Le droit qui vous était par là concédé sera bientôt mis en lumière et reconnu comme une simple formule de courtoisie, purement illusoire. Alors il faudrait aussi examiner les services, qu'en possession de votre droit apparent, vous pouviez me rendre en toutes circonstances et ceux que vous m'avez rendus en réalité. Difficile sera aussi à justifier la prétention que vous émettez en soutenant que, quand, après de longues hésitations et réflexions, que m'impose ma conscience artistique, je donne à un théâtre l'autorisation de représenter *Tristan*, je ne dois pas oublier de vous en informer et de vous charger de la perception des droits sur lesquels vous croyez pouvoir retenir un tant pour cent absolument hors de proportion avec un service que la poste peut me rendre tout aussi bien. Comme je vous l'ai dit déjà, après vous avoir, à plusieurs reprises, fait connaître mon désir à ce propos, je ne supposais pas que, sans en tenir aucun compte, vous continueriez hardiment à chicaner derrière mon dos des directeurs qui me sont tous dévoués et dont l'activité artistique est couronnée de succès. Je dois donc admettre que, malgré tout, tout cela n'est pas

sérieusement voulu et que vous désirez peut-être rétablir entre nous des relations personnelles acceptables. En considération des grands services que vous m'avez rendus pour faire reconnaître mes droits d'auteur, si mal défendus, sur mes premiers opéras, aussi bien que de la grande fidélité et du zèle que vous m'avez témoignés sans interruption depuis dix ans, je vous tends la main, par l'invitation à Bayreuth que je vous ai notifiée au début de cette lettre, pour établir entre nous une nouvelle entente. Je me réserve aussi de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que vous obteniez une preuve manifeste de ma reconnaissance.

» Dans l'espoir de vous trouver amicalement disposé à accepter mes propositions, je reste, avec ma haute considération,

» Votre,

» RICHARD WAGNER. »

Peu à peu arrivait la fin de notre période de direction à Leipzig. Nous ne pouvions mieux couronner notre carrière dans la ville natale de Richard Wagner que par la représentation de l'ensemble des œuvres du maître, depuis *Rienzi* jusqu'au *Crépuscule des Dieux*. Je ne puis rappeler ici les ovations extraordinaires qui nous furent faites à cette occasion, à mon associé Förster et à moi ; mais je garde le souvenir reconnaissant du moment où le premier bourg-

mestre, docteur Robert Georgi, à la fin du *Crépuscule des Dieux*, vint sur la scène et en présence du public, nous adressa une allocution où il disait que le théâtre municipal de Leipzig ne s'était encore jamais élevé à pareille hauteur. Ensuite entra une délégation de « l'association Richard Wagner », ayant à sa tête MM. Zenker et Frisch. Le président loua les services rendus par nous aux œuvres du Maître et me remit une adresse qui est au nombre des plus précieux souvenirs que m'a laissés ma carrière à Leipzig.

J'avoue volontiers que le départ de Leipzig me fut pénible. Je n'ai guère, dans toute ma carrière, rencontré de public qui ait montré plus d'intelligence artistique et témoigné plus d'intérêt à toutes les choses du théâtre, que celui de Leipzig à cette époque. Même à ceux qui, à mon arrivée, quand j'étais un inconnu pour eux, ont cherché à me combattre, un peu précipitamment peut-être et un peu durement, je garde un souvenir reconnaissant. Ce furent précisément ces luttes qui ont trempé mon courage et accru mon énergie.

Mais enfin le sort en était jeté et je me rendis à Prague, à l'appel de Franz Schmenkals, pour avoir avec lui un premier entretien au sujet de l'entreprise éventuelle du Théâtre national allemand. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que je visitais la capitale de la Bohême. La ville me fit de nouveau une excellente impression. Il est vrai qu'alors les

rues et les boutiques portaient presque toutes des noms allemands.

Au commencement de juillet nous partîmes pour Bayreuth : August Förster et moi, nous avions décidé de passer l'été à la « Fantaisie » située tout près à Donndorf. Nous annonçâmes notre arrivée à Wagner et nous fîmes à Wahnfried une visite que madame Cosima Wagner nous rendit bientôt. Cependant dans les premiers temps nous ne réussîmes pas à rencontrer le Maître lui-même car il était complètement absorbé par les répétitions de *Parsifal*. C'est à une soirée donnée à Wahnfried que nous devions pour la première fois nous retrouver en face l'un de l'autre. Wagner vint aussitôt à moi pour m'emmener dans une pièce voisine, où nous puissions nous entretenir sans être dérangés par le bruit de ses nombreux invités. Une comtesse, dont le nom m'échappe, et qui, fascinée en quelque sorte par le voisinage du grand homme, s'attachait à lui, nous suivit dans cette pièce sans remarquer que le Maître ne voulait pas être dérangé. Elle paya cher son audace : « Vous ne voyez donc pas que je veux être seul avec Monsieur! — tonna tout à coup Wagner comme un dieu en courroux — j'ai à lui parler. » Et il me prit par le bras et m'entraîna dans le coin opposé, tandis que la malheureuse toute tremblante s'enfuyait d'un pas chancelant. « Neumann, commença-t-il, j'ai tout à fait conscience que j'ai eu tort d'autoriser la seconde entreprise à Londres; tout aurait bien mieux été comme vous

l'aviez combiné. » La façon dont il se justifia alors d'avoir accordé cette faveur à Francke-Pollini et de n'avoir pas tenu sa promesse de venir à Londres en personne, avait quelque chose de particulièrement émouvant. Il s'exprima avec tant de chaleur et me combla d'attentions aimables à un tel point que toute trace de désaccord eût dû disparaître, quand bien même je n'aurais pas déjà vu que son abstention, si pénible qu'elle m'eût été alors, était justifiée par les préparatifs nécessaires et les répétitions absorbantes de *Parsifal*. Bref, je fus complètement désarmé et notre cordiale entente fut plus solide que jamais.

Le 29 juillet eut lieu la première représentation de *Parsifal* : c'est un événement, que tous ceux qui y ont assisté comptent au nombre de leurs souvenirs les plus marquants. Le public, ce soir-là, offrait naturellement un aspect particulièrement intéressant. L'attente était surexcitée au plus haut point. Förster et moi nous étions placés au troisième rang et le hasard voulut que derrière nous prît place, avec sa femme, un des plus fêtés parmi les interprètes de Wagner, Albert Niemann. Dépeindre l'impression que l'œuvre fit sur nous tous serait au-dessus de mes forces. Une émotion profonde s'empara de moi et j'eus le sentiment que j'assistais à un solennel service divin. Pour ce qui est de l'interprétation, Amélie Materna et Hermann Winkelmann furent remarquables, ainsi que l'orchestre sous la direction de

Hermann Lévy. Mais supérieure à tout fut l'interprétation d'Émile Scaria dans le rôle de Gurnemanz. Sans exagération on pouvait la déclarer parfaite. Cet artiste, qui, l'année précédente, avait enthousiasmé Berlin avec son Wotan, puis qui, à Londres, quatre mois plus tôt, nous avait tellement déçus et inquiétés, réalisa sous la direction du Maître, une interprétation de Gurnemanz, qui fit l'effet d'une révélation, et qui satisfit tout le monde au plus haut point, y compris Wagner lui-même.

Après la représentation, nous rentrâmes en voiture à la *Fantaisie* sous une pluie battante. Le souper nous y attendait servi sur une longue table. Outre nos deux familles il y avait là, avec sa femme et sa fille, la basse de Munich, Siehr, qui chantait alors Klingsor et devait incarner plus tard Gurnemanz; puis, curieux hasard, j'avais pour voisin de table le publiciste Édouard Hanslik, un des adversaires les plus passionnés du Maître de Bayreuth et qui, malgré tous les changements, l'est resté jusqu'à la fin de sa vie. Le regretté critique viennois, sous le coup de la violente émotion de *Parsifal*, restait silencieux et était devenu beaucoup plus indulgent. Naturellement la conversation roula uniquement sur le grand événement dont nous venions d'être les heureux témoins. Hanslik faisait volontiers chorus à notre enthousiasme et ne cherchait à faire aucune restriction, si bien que nous le croyions déjà complètement retourné.

Au cours de l'entretien et des descriptions que chacun faisait des impressions qu'il avait reçues, Förster émit cette idée extraordinaire, mais dont les événements ne devaient que trop démontrer la justesse et qui frappa comme un coup de foudre notre cercle si joyeusement animé : « Vous verrez que Wagner va mourir. » La conversation jusque-là si vive s'arrêta brusquement, jusqu'à ce que je me fusse suffisamment ressaisi pour répliquer à Förster : » Qu'est-ce qui vous fait dire une chose pareille ? — Un homme, continua-t-il, qui a créé ce que nous avons vu aujourd'hui, ne peut plus vivre, il a fini son œuvre, il doit bientôt mourir. » Ces paroles, prononcées avec un profond sérieux et presque les larmes aux yeux, nous bouleversèrent tous de telle sorte qu'il fallut assez longtemps pour que les convives reprissent un peu de leur entrain si grand jusque-là. Mais nous ne pûmes retrouver la joie et l'abandon complets que nous avions eus jusqu'alors dans nos propos.

J'ai assisté à cette époque-là à sept représentations de *Parsifal*. A la première, lorsque Wagner, après la chute du rideau, apparut sur la scène, au milieu des acclamations, entouré de ses artistes, il pria le public, qui pendant les actes n'avait pas ménagé les manifestations de son enthousiasme, de s'en abstenir. Aussi la seconde eut-elle lieu au milieu d'un profond et respectueux silence des spectateurs, ce qui amena le Maître à faire, le troisième soir, une

nouvelle allocution : « Il avait à dissiper un malentendu : ses paroles ne visaient que les marques d'approbation pendant le cours des actes ; mais il ne voulait pas priver les artistes des remerciements des spectateurs après la chute du rideau. » Aux représentations suivantes le public manifesta de nouveau son enthousiasme à la fin de chaque acte.

Je ne sais si l'on connaît ce fait que, à la troisième représentation, Fritz Brandt assura la marche du décor mobile qui s'était arrêté, en s'élançant au péril de sa vie : grimpé sur le décor, et, suspendu à une poutre, d'un coup de couteau hardi il supprima l'obstacle. Il fallut assez longtemps pour qu'on pût venir à son secours avec des échelles et faire descendre de cette hauteur vertigineuse l'audacieux qui s'y balançait en grand danger.

Pendant les répétitions déjà des bruits avaient couru sur le désaccord de Wagner et de Marianne Brandt. Un jour l'artiste vint à moi en pleurant et se plaignit amèrement de la vivacité du Maître, dont elle avait souvent à souffrir. Je cherchai naturellement à la calmer ; mais elle m'assura qu'elle avait le jour même, à la répétition, dit à Wagner : « Je sais que vous ne seriez pas fâché de me voir me retirer ; mais je ne peux pas faire cela, je me dois à ma réputation artistique. » Je ne pouvais faire autrement que de dire comme elle, et pourtant je me rappelais que c'était moi qui, l'année précédente, quand le Maître m'avait consulté au sujet du choix de Marianne Brandt pour

le rôle de Kundry, le lui avais nettement déconseillé, et cela en songeant au second acte. Les représentations données par Marianne Brandt, que j'estimais énormément avec tout le monde, comme artiste, n'ont pas pu, sur ce point spécial, modifier mon opinion, si excellente qu'ait été son interprétation dans le premier et dans le troisième acte.

Je voudrais encore rappeler ici un dîner qui eut lieu à Wahnfried. Tous les convives furent vivement touchés de la façon reconnaissante et charmante dont Frantz Liszt, madame Wagner, mais par-dessus tout Richard Wagner lui-même, rappelèrent des aperçus spirituels d'Hans de Bulow. Et quiconque a connu cet homme rare doit déclarer, comme je le fais ici volontiers, que Hans de Bulow ne fut pas seulement un grand artiste, mais aussi un homme de premier ordre.

Pendant le repas, la conversation tomba aussi sur l'interprétation du rôle de Gurnemanz par Scaria. Je dois avoir très éloquemment exprimé mon admiration, car le Maître, se levant brusquement de sa place, s'élança vers moi, m'embrassa, et cria à deux reprises :

— Non, Neumann, quelle joie vous venez de me causer, en appréciant avec tant de feu l'interprétation de Scaria. Je craignais fort, étant donnés les rapports tendus qu'il y a entre vous et Scaria, que vous ne la jugeassiez défavorablement. Vous êtes vraiment un rude homme. Vous avez aujourd'hui éclipsé Scaria

car il serait incapable de s'élever à une pareille objectivité.

— Mais, dis-je, Maître, cela se comprend pourtant bien : le Gurnemanz de Scaria est incomparable.

Wagner me serra énergiquement la main et se tournant vers Liszt.

— Qu'en dis-tu, n'ai-je pas eu raison d'en tenir toujours solidement pour lui ?

Il se réjouissait comme un enfant. Et j'eus le sentiment qu'à partir de ce jour-là, j'inspirais encore plus de confiance au Maître.

Après le dîner eut lieu dans le salon une conversation très animée. Comme à table déjà j'avais refusé toute boisson alcoolique, on remarqua que je n'acceptais non plus ni café ni cigare. Ce qui fit dire à madame Wagner :

— J'admire votre esprit de suite.

Mais le Maître répliqua avec bonne humeur :

— Il n'y a rien d'étonnant à cela. Évidemment Neumann aime bien la vie : comme il se figure que le vin, le café et les cigares lui font mal, il y renonce. Cela prouve simplement qu'il tient à la vie.

Je dus, en souriant, reconnaître la justesse de sa remarque.

Quand plus tard l'occasion se présenta d'être seul avec le Maître, l'entretien se porta sur des sujets plus sérieux. Nous discutâmes des questions d'affaires, le procès avec Voltz et Batz, au sujet de la représentation de *Tristan*, la prochaine tournée du « Théâtre

Richard Wagner » et d'autres plans très vastes. Le traité qui me concédait le droit exclusif de représenter *l'Anneau* obtint l'approbation définitive de Wagner. Je devais le lui apporter quelques jours plus tard pour qu'il le signât. Je découvris aussi au Maître sans restriction le vœu le plus secret de mon cœur, à savoir qu'il me confiât aussi le dernier joyau de son trésor, *Parsifal*. A ma propre surprise il ne se montra pas disposé à refuser et même, à ma prière, il consentit à ce qu'à notre prochaine rencontre, au traité pour *l'Anneau*, j'en ajoutasse aussi un pour *Parsifal*.

C'est à cet important entretien que se rapporte la lettre suivante :

« Cher ami,

» Tâchez donc de rester encore ici jusqu'à lundi, car je pourrai certainement vous recevoir et vous entendre ce jour-là à cinq heures de l'après-midi. Aujourd'hui j'ai dû m'enfermer, même pour ma famille, afin de ne pas être amené à parler et de reposer un peu par le silence mes malheureux nerfs. Demain il y a de nouveau représentation, ainsi il ne reste que lundi pour cet entretien que je désire moi aussi, et encore uniquement l'après-midi, eu égard à ma santé.

» En passant je fais remarquer que c'est C.-W.

Batz seul qui ne paie pas pour moi et que je n'ai plus affaire qu'à Carl Voltz et Cie.

» Avec les saluts les plus cordiaux de

» Votre dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, le 5 août 1882. »

Au jour dit, je me présentai chez Wagner avec les textes des traités pour *l'Anneau* et pour *Parsifal*. Le Maître paraissait tout disposé à exaucer mes désirs les plus ardents. Les pesants soucis d'affaires qui étaient inhérents à l'entreprise de Bayreuth et dont le conseil d'administration, si actif qu'il fut et avec la meilleure volonté, ne pouvait le décharger, peuvent bien avoir contribué à me concilier de plus en plus Wagner dans la question de *Parsifal*. « Neumann, sortez-moi de Bayreuth », me cria-t-il dans un élan passionné, par suite de cette disposition d'esprit. Quand nous en fûmes à la signature des traités que nous avions élaborés ensemble, il signa aussitôt celui des *Nibelungen*. C'était ensuite le tour du traité pour *Parsifal* : d'après nos conventions il contenait cette stipulation que *Parsifal*, au cas où le Maître se déciderait à laisser sortir l'ouvrage de Bayreuth, me serait réservé avec le droit exclusif de représentation pour tous pays. Wagner allait signer le traité quand soudain il s'arrêta. La plume à la

main, il resta un instant pensif devant le bureau, puis il se tourna lentement vers moi :

— Neumann, me dit-il d'une voix émue, je vous l'ai promis, et si vous y tenez, je vais vous signer ce traité. Mais vous me feriez un grand plaisir si vous n'insistiez pas pour aujourd'hui. Vous avez ma parole : *Parsifal* ne sera à personne qu'à vous.

Je répondis :

- Maître, puisque vous me dites que je vous ferai par là un grand plaisir, il va de soi que je me contente de votre parole.

Alors, Wagner s'écria avec un accent profond :

— Neumann, je vous remercie.

Et sur un serrement de main vigoureux et un baiser se termina une des minutes les plus significatives de mon existence. Dans l'allée de la Villa m'attendait mon fils à qui je racontai ce qui s'était passé dans cette heure mémorable en ajoutant :

— Karl, aujourd'hui, en renonçant à *Parsifal*, je viens de sacrifier des millions.

— Père, me répondit mon fils, alors âgé de seize ans, que Richard Wagner ait pu t'adresser ce remerciement, cela vaut pour moi plus que des millions.

Le traité pour les *Nibelungen* était ainsi conçu :

« Je certifie, par le présent, que M. le directeur Angelo Neumann possède le droit exclusif de faire représenter ma Trilogie *(sic) l'Anneau des Nibelungen* dans toute l'Allemagne (à l'exception des théâtres de cour

qui ont représenté l'œuvre jusqu'ici et des directeurs qui ont acquis jusqu'aujourd'hui le droit de représentation) ainsi qu'en Angleterre, France, Danemark, Russie, Italie, Autriche, Hongrie, Belgique, Hollande, Amérique du Nord, bref dans tous les pays continentaux et d'outre-mer. Il a tout pouvoir de rétrocéder ce droit à d'autres directeurs de théâtres, à la condition que j'aie sur chaque représentation au moins le tant pour cent que M. le directeur Angelo Neumann a à me payer en vertu du traité conclu entre nous : c'est-à-dire dix pour cent de la recette quotidienne et cinq pour cent du montant éventuel des abonnements. M. le directeur Angelo Neumann se porte personnellement garant de ce paiement. La cession ci-dessus indiquée du droit exclusif de représentation à M. le directeur Angelo Neumann est valable jusqu'au 31 décembre 1889.

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 7 août 1882. »

En outre Wagner me donna la lettre suivante, destinée à aplanir les difficultés, encore pendantes au sujet de *Tristan*, entre moi et ses fondés de pouvoirs Voltz et Batz :

« Mon cher directeur Neumann,

» Sur la demande expresse de MM. Voltz et Batz, je leur ai cédé le droit dit « de prohibition » sur mon drame musical *Tristan et Iseult*, mais à cette condition formelle qu'ils ne pourraient donner le droit de

représentation à un théâtre qu'après avoir obtenu mon assentiment. En vertu du droit que je me suis ainsi réservé je donne par la présente mon assentiment aux représentations que vous avez eues en vue dans plusieurs villes et pour la fixation plus précise des conditions y afférentes je vous renvoie à ces Messieurs ci-dessus nommés, tout en maintenant les conditions matérielles qui ont été établies entre nous pour la représentation du cycle des *Nibelungen.* Comme vous avez prévu que les théâtres sur lesquels vous avez l'intention de faire représenter *Tristan et Iseult* pourraient vous demander l'autorisation de donner cet ouvrage par leurs propres moyens, je vous accorde pour ces cas-là et par avance la faculté de rétrocéder ces droits de représentation, et cela aux conditions déjà réglées entre nous, par suite de quoi vous n'auriez à vous mettre en rapport pour toutes les questions d'affaires qu'avec mes mandataires primitifs MM. Voltz et Batz.

» Avec mes sentiments très distingués,

» Votre bien dévoué,

» RICHARD WAGNER.

» Bayreuth, 7 août 1882. »

Après avoir encore réglé verbalement maint détail sur l'organisation et l'agencement du Théâtre Richard Wagner et fait maints projets pour l'avenir, je pris

congé du Maître, pour la tournée qui se préparait, accompagné de ses vœux et souhaits de succès les plus chaleureux.

Un télégramme, arrivé de Breslau, où la tournée Richard Wagner devait faire ses débuts deux semaines plus tard, nous amena à nous revoir encore une fois après cet adieu. Mon représentant m'annonçait le 10 août que, après l'ouverture, à neuf heures du matin, de la location pour le cycle des *Nibelungen* qui devait commencer le 2 septembre, il avait été versé dans les trois premières heures et demie, pour ces quatres soirées, la somme de quarante et un mille marks. Cette nouvelle, dont il m'était permis de penser qu'elle réjouirait le Maître, me décida à remettre au lendemain mon départ qui était décidé pour le soir même.

Aussi Wagner fut-il bien surpris quand le soir, à la grande réception à laquelle je m'étais déjà excusé de ne pouvoir assister, j'apparus. « Maître, lui dis-je, j'ai une bonne nouvelle à vous apprendre. » Il m'emmena dans la pièce située à droite du salon. Je lui tendis le télégramme en lui disant :

— Voici le premier symptôme du succès de notre grande entreprise, le premier rapport du Théâtre Richard Wagner.

Me mettant le bras autour des épaules, le Maître me dit avec un sourire amical :

— Neumann, c'est un bon symptôme. Vous avez bien fait de venir m'annoncer cette nouvelle dès

aujourd'hui. Vous avez entrepris une grande et lourde tâche, mais aussi une belle tâche. Elle ne demande pas seulement, pour être menée à bonne fin, une vigueur et une énergie opiniâtres, elle exige aussi de la confiance en Dieu. Eh bien donc, vous l'avez : puisse le Ciel accorder son appui à vous et à tous ceux qui se joignent à vous!

FIN

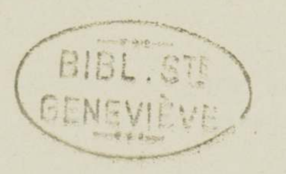
TABLE

I. SOUVENIRS LOINTAINS

II. LE « RING » A LEIPZIG

III. BERLIN

IV. DÉSIRS ET RÉALISATIONS



IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 19648-9-08. — (Encre Lorilleux)

DERNIÈRES PUBLICATIONS

Format in-18 à 3 fr. 50 le volume

	Vol.
ADOLPHE ADERER	
Le Drapeau ou la Foi ?...	1
L'AUTEUR DE « AMITIÉ AMOUREUSE » et JEAN DE FOSSENDAL	
L'Amour Guette...	1
RENÉ BAZIN	
Mémoires d'une vieille fille	1
TRISTAN BERNARD	
Théâtre (tome I)..........	1
GEORGES BIZET	
Lettres de Bizet..........	1
RENÉ BOYLESVE	
Mon Amour..............	1
GUY CHANTEPLEURE	
Le Baiser au Clair de Lune	1
PIERRE DE COULEVAIN	
Au Cœur de la Vie.......	1
GRAZIA DELEDDA	
Le Fantôme du Passé	1
LOUIS ESTANG	
L'Affaire Nell............	1
ANATOLE FRANCE	
L'Ile des Pingouins.......	1
LÉON FRAPIÉ	
La Figurante.............	1
GÉRARD D'HOUVILLE	
Le Temps d'aimer........	1
HUGUES LAPAIRE	
L'Épervier...............	1
PHILIPPE LAUTREY	
Histoire d'une Demoiselle de Modes..............	1
JULES LEMAITRE	
Jean Racine....	1
MARIE LAPARCERIE	
La Comédie Douloureuse.	1
ANDRÉ LICHTENBERGER	
La Folle Aventure........	1
PIERRE LOTI	
Les Désenchantées.......	1
CAMILLE MAUCLAIR	
L'Amour tragique.........	1
COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES	
Les Éblouissements......	1
ERNEST PSICHARI	
Terres de Soleil et de Sommeil................	1
GASTON RAGEOT	
Un Grand Homme........	1
G. RÉVAL	
Les Camp-Volantes de la Riviera....	1
MARQUIS DE SÉGUR	
Esquisses et Récits.......	1
H. SUDERMANN	
Parmi les Pierres.........	1
ANDRÉ TARDIEU	
Notes sur les États-Unis..	1
MARCELLE TINAYRE	
L'Amour qui pleure.......	1
LÉON DE TINSEAU	
Le Port d'attache.........	1
JEAN-LOUIS VAUDOYER	
L'Amour Masqué.........	1
JEAN VIOLLIS	
Monsieur le Principal.....	1
COLETTE YVER	
Princesses de Science....	1





